


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



IDÉE DE LA POËSIE ANGLOISE,

OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes.

Par Monsieur l'Abbé YART, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres, & Arts de Roüen.

TOME SECOND,

Où l'on traite du genre Didactique, Satyrique, & Lyrique.



A PARIS,

Chez CLAUDE BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

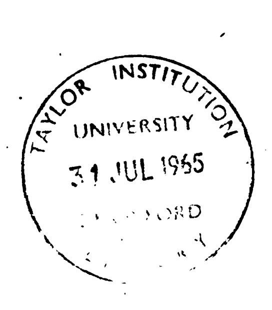
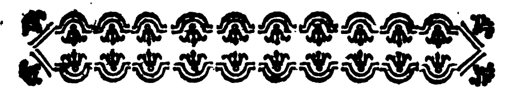

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1965



TABLE DU SECOND TOME.

DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Sur le Poëme Didactique, où l'on établit des principes, sur lesquels on doit juger de la Poësie Angloise.

LA Nature produit les Poëtes ; l'Art les forme ; il leur donne des regles & des préceptes qui sont épars dans des Traités & dans des Poëmes Didactiques. La plûpart des Traités sont peu utiles, parce qu'ils ennuient : les Poëmes instruisent, parce qu'ils plaisent.

Il semble, en effet, convenable que des Poëtes enseignent d'autres Poëtes. Leur oreille, ac-

coûtumée au langage figuré & harmonieux de la Poësie, souffre avec peine le style froid & méthodique d'un Traité. Ils croyent qu'on ne doit leur donner des préceptes qu'après leur avoir donné des exemples. Ils ne reconnoissent pour leurs Maîtres, que ceux qui, par une étude parfaite des finesses de leur Art, & une pratique constante de ses difficultés, ont mérité la gloire d'en fixer les Loix; ils consultent quelquefois Aristote, & ses Commentateurs; mais ils se soûmettent aux décisions d'Horace & de Despréaux.

Cependant, ces grands Hommes n'ont pas tout dit; ils n'ont pas traité tous les genres qu'ils connoissoient, ni encore moins toutes les especes de Poësies, qui ont été inventées après eux. Ils ne pouvoient pas prévoir les erreurs dans lesquelles le mauvais goût devoit entraîner leur Nation & les Nations étrangeres.

Les Anglois ont réſpecté Horace, & adopté Deſpréaux : mais il leur falloit encore d'autres Poëtes Didactiques, qui leur preſcriviſſent des regles, plus particulieres à leur Poëſie, plus conformes à leur génie, plus dépendantes de leur goût.

Pope leur a enſeigné la ſcience de la Critique ; le Comte de Roſcomon leur a appris l'art de traduire ; le Duc de Buckingham leur a preſcrit les principales regles de leur Poëſie ; le Comte de Rocheſter, Adiſſon, Me de Worthley Montaigu, leur ont donné une idée de la maniere dont leurs plus grands Poëtes ont ſuivi ces regles.

Le Poëme de Pope eſt devenu pour nous un nouvel Art Poëtique, par la belle traduction en Vers que M. l'Abbé du Reſnel en a faite. Le Poëme du Comte de Roſcomon n'entre pas dans les

ſujets dont j'ai à parler dans ce ſecond Volume. J'ai traduit les Poëmes Didactiques du Duc de Buckhingham, du Comte de Rochester, d'Adiſſon, & de Mᵉ Montaigu ; ils feront connoître non-ſeulement la maniere dont les Anglois traitent le genre Didactique, & les jugemens qu'ils portent eux-mêmes de leurs Poëtes, mais encore ils nous apprendront quelles ſont les regles qu'ils ont établies ſur leur Poëſie, & comment ces regles ont été obſervées par les Poëtes Anglois.

Avant que d'entrer dans cette traduction, il eſt à propos d'indiquer quelques principes généraux ſur leſquels je fonderai mes remarques.

Il s'agit de ſçavoir juſqu'à quel point on doit approuver, ou critiquer, les préceptes que les Poëtes Anglois ont établis ; ſi ces préceptes ſont reçus de leur Na-

tion, s'ils produisent des ouvrâges qui lui plaisent, ils méritent notre estime; le préjugé doit être en leur faveur; ce n'est du moins qu'avec la plus sage circonspection que nous devons prononcer sur des préceptes respectés & suivis par une Nation entiere, autrement nous nous exposerions à tomber dans un défaut, qui n'est que trop ordinaire aux critiques, de condamner ce qu'ils n'entendent point.

Quand les Poëtes Didactiques que j'ai traduits, ont donné des préceptes sur la Poësie Angloise, ils ont eu une grande attention à suivre le goût de leurs Concitoyens. Leurs préceptes ont à cet égard toute la justesse & la perfection qu'ils pouvoient avoir. Un Etranger qui condamneroit ces préceptes, parce qu'ils enseignent les moyens de plaire à la Nation pour laquelle ils sont écrits, seroit

aussi déraisonnable que les Critiques outrés d'Homere, qui trouvoient mauvais qu'il eût suivi le goût de son siecle. Le devoir d'un Poëte Didactique, est d'apprendre aux Poëtes à peindre les Mœurs, les Usages, le Gouvernement, le caractere de sa Nation, & non pas à les corriger.

Un tableau peut être aussi parfait, quand il offre aux yeux un pays couvert de Bois, de Montagnes arides & escarpées, & de précipices affreux, creusés par des torrens, qu'un tableau qui représente un Jardin divisé en compartimens réguliers, orné de belles Statues, arrosé de claires Fontaines, & entouré d'Avenues, plantées avec le plus bel ordre.

Deux Poëmes peuvent plaire également, soit que l'un peigne une assemblée bruyante & tumultueuse, où l'on entend les cris de la révolte & de la fureur, où l'on

voit des ſujets aveuglés par le Fanatiſme, inſulter à la Majeſté du Trône, & menacer leur Roi de lui ôter la vie, ſoit que l'autre trace l'image d'une Cour brillante & paiſible, où de grands Hommes s'empreſſent d'attirer ſur eux les regards de leur Monarque, & de lui marquer, par la joie qu'ils ont de le voir, le reſpect & l'amour qu'ils ont pour lui.

Je ſçais que la Poëſie & la Peinture doivent choiſir leurs ſujets : mais il faut qu'elles les choiſiſſent de nature à plaire à la Nation qui en doit être Juge, & pour laquelle ils ſont repréſentés.

Les Anglois ſont plus difficiles que nous à émouvoir, ils s'enflamment moins promptement ; mais leur feu eſt plus ardent & plus durable. Ils n'ont ni notre légereté, ni nos faillies, mais ils ont une plus grande attention que nous à leur objet ; ils le conſide-

rent plus long-tems, & par plus de côtés: quand une fois l'activité de leur ame est excitée, rien ne peut l'arrêter; elle va d'une extrémité à l'autre, & elle recule les bornes de la nature.

Ainsi leurs Poëtes doivent être plus hardis que les nôtres; on ne doit pas toûjours juger de leur goût par le nôtre.

Cependant, en prenant la sage précaution de ne point confondre ensemble ce qui est particulier à la Nation Angloise, & ce qu'elle a de commun avec les autres Nations, ne peut-on pas établir des principes certains qui puissent nous servir à juger sainement de leurs Préceptes & de leurs Ouvrages? Il n'est pas impossible qu'une Nation se trompe. Elles ont toutes admiré dans un tems, des Ouvrages qu'elles ont trouvé ridicules peu d'années après; elles ont manqué de goût, lors même

qu'elles croyoient en avoir le plus. Les Anglois étoient enchantés du faux merveilleux de la Fée-Reine de Spenſer, lorſque leur Langue étoit plus pure qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, & que les Lettres fleuriſſoient autant à Londres qu'elles y fleuriſſent à préſent. Si on pouvoit alors blâmer leur goût, pourquoi ne le pourroit-on point examiner aujourd'hui ?

Car enfin, les Anglois ont une Religion qui, à quelques Dogmes près, eſt la même que la nôtre ; ils étudient les mêmes Sciences que nous étudions ; ils ont atteint le degré de connoiſſances auxquelles nous ſommes parvenus ; ils poſſedent les Auteurs Grecs & Latins, & ils connoiſſent nos grands Poëtes ; ils ont des ſentimens & des paſſions : enfin, ils ſont hommes comme nous. Les maximes de la Religion, les lumieres de la raiſon, les idées

naturelles du vrai, du faux, du bon, du mauvais, le goût éclairé des Anciens, les ſentimens de l'humanité, voilà les Arbitres que je choiſirai entr'eux & nous, pour juger des Poëſies Angloiſes; pourrois-je m'égarer avec de tels guides?

IDÉE

De la Piéce ſuivante.

JEAN SHEFFIELD, Comte de Mulgrave, Marquis de Normanby, Duc de Buckingham, a composé pluſieurs Ouvrages en Vers & en Proſe, qu'on a imprimés en deux volumes, & dont on a fait pluſieurs Editions depuis ſa mort, arrivée en 1720.

Son Eſſai ſur la Poëſie eſt le premier de ſes Poëmes. Il a en effet tout le mérite qu'on peut

desirer dans un Poëme Didactique, sans en avoir les défauts ordinaires. Les préceptes n'y sont point défigurés par une sécheresse & une monotonie désagréable; ils sont embellis par le feu de l'expression, & par le mérite des tours & des images.

L'illustre Auteur, après avoir fait un brillant Eloge du génie des Poëtes, ajoûte qu'il va parler des divers genres de la Poësie; mais qu'il ne répétera point ce que les Anciens en ont dit: heureusement il ne garde pas toûjours sa parole. Les Chansons, l'Elégie, l'Ode, la Satyre, la Tragédie, la Comédie, le Poëme Epique, font la matiere de son Ouvrage.

On peut dire en général que cette Piece est semée de traits ingénieux, de comparaisons brillantes, de réflexions fines, & de préceptes transformés, pour ainsi di-

re, en Eloges, en Critiques, & en Plaiſanteries. Le Poëte amuſe, ſans faire appercevoir qu'il inſtruit, & la délicateſſe de ſes penſées n'affoiblit point la force & la ſolidité de ſes préceptes; ſi quelques-uns n'ont plus aujourd'hui les graces de la nouveauté, ils ont au moins le mérite de la vérité & de la juſteſſe; on ne peut trop retracer les vrais principes des Arts dans un tems où ils ſont ſi peu ſuivis.







ESSAI SUR LA POËSIE,

Par le Duc BUCKINGHAM.

LE don de bien écrire, (*a*) est le premier de tous les talens; c'est le chef-d'œuvre des hommes & de la nature; mais parmi tous les genres d'écrire,

NOTES.

(*a*) On demande si l'art de bien écrire est la premiere des choses dans lesquelles l'homme peut exceller, & le chef-d'œuvre de la nature, comme parle l'Auteur? Les Sculpteurs, les Peintres, les Architectes, les Musiciens, &c. n'en conviendront pas: chacun connoît son mérite, & ne connoît point celui des autres. Ce seroit renouveller la fameuse querelle, dont Moliere a fait une Scene si plaisante dans le Bourgeois Gentilhomme; je doute cependant que l'art de bien écrire l'emporte sur le génie de Descartes, de Newton, & de ces autres Physiciens sublimes qui ont découvert, & créé

il n'en est point qu'on puisse comparer avec l'art des vers. (a) Nul ouvrage n'éxige plus de délicatesse, & ne brille davantage, qu'un Poëme qui est parfait.

Que le Ciel nous préserve d'être as-

NOTES.

pour ainsi dire, de nouveaux Cieux, & une nouvelle Terre; du moins, il est inférieur au don de régner & de gouverner avec sagesse, de vaincre des ennemis nombreux & formidables, de faire une paix glorieuse dans des tems difficiles, &c.

Orabunt causas melius, ———
Tu regere Imperio Populos, Romane, memento
Hæ tibi erunt Artes, pacique imponere morem.
Virg.

(*a*) La Poësie est-elle au-dessus de la Prose? Pour juger cette question, il suffit de comparer les Poëtes avec les Ecrivains en Prose, suivant le degré de mérite, que chacun d'eux a dans son genre. Homere & Virgile, avec Démosthene & Cicéron; Ovide, Lucain, le Tasse & Milton, avec tous les Historiens; la Henriade, avec le Discours sur l'Histoire Universelle; les plus belles Tragédies, avec les plus belles Oraisons Funebres; les Comédies & les Satyres, avec les Romans, les Odes, avec les Discours Académiques; l'Art Poëtique d'Horace & de Boileau, avec la Poëtique d'Aristote, & le Traité du Pere le Bossu; Lucrece & l'Anti-Lucrece, avec les Traités Dogmatiques, &c.

fez profanes, pour honorer le vulgaire du nom sacré de Poëte. La Poësie n'est point bornée à embellir des rimes. (*a*) Ce n'est ni une saillie qui surprend, ni un feu qui éblouït, ni une flamme légere qui brille, & qui ne dure qu'un moment. L'esprit d'un grand Poëte est éternel comme le soleil, il est quelquefois couvert d'un nuage; mais il le rompt tout à coup, pour être apperçu & admiré de toute la terre.

Il est nécessaire que le son harmonieux du nombre & de la rime ne blesse jamais l'oreille par aucune dure-

NOTES.

(*a*) Le Duc de B. justifie l'Eloge qu'il a fait de la Poësie, par les qualités extrèmement rares, qu'il éxige de ceux qui prétendent à cet Art sublime. On sera moins jaloux de leur gloire, quand on sçaura à quel prix elle leur est accordée.

» *Ergo*
» *Non satis est puris versum præscribere verbis:*
» *Inter quæ, verbum emicuit si fortè decorum,*
» *Si versus paulo concinnior unus & alter,*
» *Injustè totum ducit venditque Poëma.*
» ——— *Neque enim concludere versum*
» *Dixeris esse satis.* ———
» *Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os*
» *Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

té : mais cette harmonie agréable n'eſt qu'une beauté commune, & une qualité ſuperficielle, elle ne peut rendre un Poëme parfait, ſans le génie qui en eſt l'ame. (*a*)

Il eſt dans l'univers, un eſprit (*b*) qui en meut toutes les parties ; il doit y avoir auſſi dans toutes les parties d'un Poëme, un eſprit qui les anime (*c*)

NOTES.

(*a*) Rouſſeau a eu les mêmes penſées, mais il leur a donné un tour un peu familier.

Et croyez-moi, je *n'en parle à travers*,
Le jeu d'Echecs reſſemble au jeu des Vers,
Sçavoir la marche, eſt choſe très-unie,
Joüer le jeu, c'eſt le fruit du génie.
Je dis le fruit du génie achevé. *Ep. à Mad.*

(*b*) Il n'eſt rien dans les Anciens, ni dans les Modernes, de plus noblement écrit ſur le génie que cet endroit: mais l'idée que le Poëte donne du génie n'en eſt pas plus claire. *C'eſt quelque choſe de divin, c'eſt plus que l'eſprit même.* Voilà tout ce que le Poëte peut deviner. Les Sçavans ne nous en apprennent pas davantage. Le génie, ſelon eux, eſt une diſpoſition naturelle, & une certaine aptitude à cultiver la Poëſie avec facilité & avec ſuccès. Cette diſpoſition & cette aptitude ſont encore de ces qualités occultes, dont on a obſcurci la Littérature, comme la Phyſique.

(*c*) Cette chaleur qui pénetre dans chaque expreſſion, eſt un rayon du feu dont l'ame des

c'eſt

c'est une chaleur qui pénetre dans chaque expression; c'est quelque chose de divin; c'est plus que l'esprit, on ne le voit point, & tout est vû par lui; il représente tout, & rien ne peut le représenter. Où résidez-vous pure essence des Cieux? Quelle ame est assez vaste & assez puissante pour vous contenir? Quand je pleure votre absence dans des heures malheureuses, où vous retirez-vous? Pourquoi revenez-vous quelquefois avec tous vos charmes, pour m'enlever aux douceurs que je goûte pendant la nuit, le aux devoirs que je remplis pendant & jour? Vous êtes toûjours prête à vous éloigner de moi, (a) & je suis con-

NOTES.

Poëtes est animée; ils doivent être nés avec une ame vivement susceptible des passions, que la nature les destine à peindre; tout doit être dans un Poëme, chaleur, passion, en un mot, sentiment; ainsi ce génie, ce principe intérieur de la Poësie, dont on parle tant, n'est autre chose que le sentiment.

(a) Ce que le Duc de B. dit du génie qui fuit quand on veut le retenir, & qui revient quand on n'y pense plus, Boileau l'avoit dit d'une maniere assez plaisante, & un peu burlesque, des caprices de la rime. *Voyez la Satyre seconde.*

traint de vous donner un frein, lorsque vous prenez l'essor pour me fuir.

Le jugement languit sans l'imagination, l'imagination s'égare sans le jugement; (a) il a une influence générale sur le choix des mots, sur le fond des choses, sur la convenance des moeurs & des caracteres, & sur le goût du Public. L'imagination est un ornement de la Poësie, le jugement en est la partie la plus essentielle, (b) l'un soûmet l'esprit, l'autre gagne le coeur.

Parcourons les divers genres de

NOTES.

(a) Le but général d'Horace, dans son Art Poëtique, est d'apprendre aux Poëtes à soûmettre leur imagination au jugement.

» *Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.*

Il loue surtout Homere de ce qu'il n'entreprend rien que de judicieux.

» *Quantò rectius hic qui nil molitur ineptè.*

(b) Cependant le jugement seroit-il plus essentiel que l'imagination, l'imagination ne seroit-elle *qu'une plume de l'aile de la Poësie*, pour me servir de l'expression de l'Auteur; l'imagination invente & crée, qu'est-ce qui peut être au-dessus de l'invention & de la création?

Poëſie, recommençons un nouvel art Poëtique : mais quoi ? Nous chargerions-nous de donner des préceptes après Horace, le meilleur des maîtres & des modeles ? (a) Nous ne ſerions que de foibles échos ; tous nos diſcours ſeroient inutiles, tous nos projets ſuperflus ; il ſeroit facile de dérober aux Anciens leurs beautés ; mais pourrions-nous plaire par cette foible ruſe ? Rien n'eſt au-deſſous d'un Auteur plagiaire, un Comédien le ſurpaſſeroit ; s'il étoit poſſible qu'un Comédien fût ſans orgueil.

Cependant c'eſt aux Modernes à donner des préceptes, pour corriger les défauts des Modernes ; (b) de

NOTES.

(a) L'illuſtre Auteur auroit dû ajoûter à l'Eloge d'Horace, celui de Boileau, dont il connoiſſoit vraiſſemblablement l'Art Poëtique. Il ſemble par ſon ſilence confondre ce grand Poëte avec ceux qui ont pillé les Anciens. Seroit-ce les piller que de les imiter comme Boileau les a imités ; n'eſt-ce pas plutôt les ſurpaſſer ?

(b) Les principes de chaque Art ſont en très-petit nombre, ceux que les Anciens ont donnés ſur la Poëſie s'étendent à preſque toutes ſes parties ; il ne s'agit plus d'établir de nouveaux préceptes ; il ſuffit d'appliquer les

nouvelles erreurs demandent une critique nouvelle, quel besoin la Satyre a-t-elle de piller les Anciens ? (a) Elle a tant d'occasions de s'exercer ; notre terre ne produit-elle pas aussi ses mauvaises herbes, qui ne font que croître & se multiplier ? Notre Isle n'a-t-elle pas ses monstres comme l'Egypte ? Mais rassûrons les méchans, ils n'ont rien à craindre ; l'esprit & le jugement seront les seuls objets de ce Poëme ; les défauts des grands hommes méritent d'être corrigés, la critique ne sauroit offenser les grands hommes. (b)

NOTES.

Anciens aux nouvelles erreurs. Rousseau, dans diverses Epitres, M. de V. . . . dans son Temple du goût, M. de la Chaussée, dans l'Epitre de Clio, ont tenté avec succès de s'opposer au mauvais goût. Quand aurons-nous un Poëme qui embrasse tous les genres de Poësie, comme celui du Duc de B. . . & qui soit plus instructif & plus fait pour notre siecle que celui de Boileau.

(a) Il y a des vices communs à tous les hommes, & il y en a de particuliers à chaque Nation. On ne peut guere décrire les premiers qu'on n'emprunte quelques traits des Anciens. Quant aux autres, il faut du moins imiter dans les Anciens leur maniere de peindre les vices de leur siecle.

(b) Les grands Poëtes ont presque tous un

Commençons par les Chanſons, c'eſt le plus à la mode de tous les Poëmes; un petit maître ne ſauroit ſe préſenter ſans une chanſon; (*a*) ce ſont ſes armes offenſives, il s'en ſert, malgré Apollon, pour tirer ſur tous ceux qu'il rencontre. Rien ne paroît plus facile qu'une Chanſon, & il n'y a point de Poëſie qui demande plus de goût & de délicateſſe; on n'apperçoit aucune tache dans une Aigrette de diamans, ils tirent leur éclat les uns des autres: mais ces taches ſont ſenſibles dans une bague, & en dimi-

NOTES.

amour propre, égal à leurs talens, ils ne ſont parvenus à la perfection de leur Art, que par un deſir extrème d'acquérir de la gloire; la crainte de la perdre eſt proportionnée au deſir qu'ils ont eu de l'acquérir.

Genus irritabile vatum. Hor.

Ce que nous diſons des grands Poëtes, nous pourrions le dire des grands Hommes en tout genre.

(*a*) Les regles fines & délicates que le Poëte Anglois donne ſur les Chanſons, valent mieux que ce Vers de Boileau.

» Il faut même en Chanſons du bon ſens & de
» l'Art.

La Muſe Severe de Boileau, dédaignoit les Opera, les Fables, & les Chanſons.

nuent la valeur; ainsi les Chansons ont une beauté & des graces qui leur sont propres, il n'en est point de parfaites; (*a*) il faut que la justesse des mots, réponde à la justesse des pensées, que les expressions soient simples & faciles, les idées vives & brillantes, de maniere cependant que ces expressions ne soient point rampantes, ni ces idées trop élevées, & trop éloignées du sujet; les vers doivent êtres rangés dans leur ordre naturel, sans embarras & sans transposition, & quoiqu'ils soient faits avec soin, ils doivent couler de source, & ne point sentir le travail.

Mais dans ce genre comme dans tous les autres, les Obscénités sont condamnables, & peu propres à faire briller l'esprit; telles sont les Chansons d'un de nos Poëtes (*b*) elles mé-

NOTES.

(*a*) Le Duc de B. . . . est trop difficile; il n'est pas surprenant qu'il ne trouve point de Chansons parfaites. Pour nous, avec beaucoup de gaieté & de galanterie, un peu d'amour & de vin, nous en faisons quelquefois qui ne le cedent point aux Odes d'Anacréon pour le goût, l'esprit, & l'enjouement.

(*b*) Le Comte de Rochester n'a pas plus

ritent justement la censure ; la joie vive n'offense point la pudeur, ne choque point la délicatesse : mais des vers trop libres, des expressions indécentes étouffent les desirs ; ce sont des

NOTES.

épargné la pudeur dans ses Chansons, que dans la plûpart de ses autres Ouvrages. Le Duc de B... qui condamne avec raison les Obscénités dans ce Poete, ne les condamne pas par un motif assez estimable ; ces Obscénités, dit-il, répriment les desirs au lieu de les exciter. Il semble que les Chansons, pour être bonnes doivent être dangereuses à la vertu ; ce motif est aussi blâmable que les Obscénités mêmes. Les Chansons ne doivent point enflammer les desirs, mais peindre les sentimens d'une maniere qui nous attache plus au tour avec lequel ils sont exprimés, qu'aux choses qu'elles expriment. La morale de Boileau est plus pure.

Que votre ame & vos mœurs peints dans tous vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles Images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en Vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Un Auteur vertueux, dans ses Vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatoüillant les sens,
Son feu n'allume point de criminelles flammes.

Art Poëtique.

monceaux de bois qui éteignent le feu au lieu de l'allumer. Un Auteur qui se permet ces licences, pourroit acquérir de la gloire, s'il écrivoit dans un autre genre; mais dans celui-ci, il réprime les desirs, bien loin de les exciter.

(a) L'Elégie s'exprime avec une douceur, une noblesse & une gravité proportionnée au sujet qu'elle traite, elle célebre la valeur, l'esprit, la beauté: mais elle fait trop souvent gémir

NOTES.

(a) Boileau a lié l'Elégie à l'Eglogue dont il venoit de parler.

» D'un ton un peu plus haut, mais pourtant
» sans audace,
» La plaintive Elégie en longs habits de deuil,
» Sçait les cheveux épars, gémir sur un cer-
» cueil.

C'est une personne accablée de douleur; on la voit pleurer, on l'entend gémir; mais, ce portrait n'égale point encore celui qu'Ovide a fait de l'Elégie.

» *Venit odoratos Elegeïa nexa capillos;*
» *At puto pes illi longior alter erat.*
» *Forma decens, vestis tenuissima, vultus aman-*
» *tis,*
» *In pedibus vitium causa decoris erat;*
» ——————— *Limis subrisit ocellis,*
» *Fallor? An in dextrâ myrthea virga fuit?*

l'amour;

l'amour, elle livre trop souvent les amans au désespoir. (*a*) Le cœur ne peut être touché par l'esprit, & la plûpart de nos Poëtes en ont trop: stériles en sentimens, ils abondent en pensées brillantes.

L'Elégie se soûtient par l'harmonie des vers; chaque stance doit renfermer une pensée juste: il faut qu'il y ait une liaison secrete entre toutes ses parties, & que le plan soit distribué avec tant d'ordre & de goût qu'elles se fortifient les unes les autres, & augmentent insensiblement le sentiment & l'intérêt, comme ces côteaux qui

NOTES.

(*a*) L'Elégie ne fut pas toûjours plaintive; elle respire le plaisir & la volupté dans Tibulle, Gallus, Properce, & Ovide. Son sort fut d'abord de se plaindre, suivant Horace; mais elle apprit bientôt à se réjoüir des succès.

» *Versibus impariter junctis querimonia primum;*
» *Post etiam inclusa est voti sententia compos.*

Les Anglois, dégoûtés des fadeurs de l'Elégie plaintive & amoureuse, l'ont consacrée à l'Eloge de l'esprit, de la beauté, & de la valeur, comme on en verra des exemples dans Waller. Boileau représente l'Elégie comme une Muse affligée, il dit cependant qu'elle peint également la joie & la tristesse, mais il veut *que le cœur seul parle dans l'Elégie.*

s'élevent peu à peu, & qui paroissent terminés dans un espace éloigné, par des montagnes, qui touchent aux Cieux (*a*). Nous avons beaucoup de ces Poësies frivoles, qui ne méritent point le nom d'Elégies: (*b*) elles cessent

NOTES.

(*a*) Il n'est point d'Ouvrages en Vers ou en Prose, auquel ces préceptes judicieux ne conviennent; la beauté & la justesse de cette comparaison, ne doivent pas échaper au Lecteur.

(*b*) Nous n'écrivons plus dans ce genre frivole; sans la nécessité de nous instruire à fond des graces de la Poësie Latine, nous lirions peu les Elégies plaintives & amoureuses des Anciens. Quintilien prétendoit qu'on devoit en interdire la lecture aux jeunes gens. *Elegia vero utique quæ amat & endecasyllaba amoveantur, si fieri potest; si minus, certè ad firmius ætatis robur reserventur.* Rien de moins naturel que les plaintes de ces Poëtes, qui s'affligent par Art. Nous avons assez d'Elégies dans nos Pieces de Théatre; ces Elégies y sont amenées par des situations touchantes. Le Poëte s'y cache, & le Spectacle fait illusion; l'Elégie se retrouve encore dans d'autres Poëmes; telle est l'Eclogue de Me Deshoulieres, où une Bergere affligée pleure la mort d'un jeune Berger; l'Ode de Rousseau sur la mort du Prince de Conti; l'Epitre de M. de V. . . . aux Manes de Genonville; ses Vers sur la mort de Mademoiselle le Couvreur. L'Elégie & la Satyre ne sont presque plus des Poëmes particuliers; elles passent dans d'autres genres, & portent différens titres suivant la diversité des sujets.

de plaire, dès qu'elles cessent d'être nouvelles : ce sont des Epigrames, des Madrigaux, mais qu'on ne peut comparer avec les Elégies de Waller.

(a) Les Odes ont un vol plus élevé, une force plus heureuse : le Pégase du Poëte lyrique ne connoît ni frein, ni repos ; il écume sans cesse, il frappe la terre & s'élance à chaque pas ; le Poëte qui le monte s'agite comme lui, la fureur le possede, l'enthousiasme l'emporte (b). Cowley seroit digne de loüanges, il auroit excellé en ce genre, s'il eût toûjours joint l'art à la nature, s'il n'eût pas mêlé des expressions basses aux brillans traits d'une imagination, qui ne périra jamais dans le souvenir des hommes. Quoique tout soit transport dans l'Ode, ses vers

NOTES.

(a) Boileau & le Duc de B. . . . passent à peu près de la même maniere de l'Elégie à l'Ode.

» L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'é-
» nergie,
» Eleve jusqu'au Ciel son vol ambitieux.

(b) On jugera du génie d'Abraham Cowley par la traduction que je donne dans ce Volume d'une de ses Odes.

doivent couler avec autant de douceur, que de force; avec autant de facilité, que d'énergie. Ces loix sont séveres, mais c'est au jugement à obéir, c'est à l'imagination à commander; ses écarts rendent ce Poëme plus facile qu'il ne le paroît; mais il faut que Calliope les approuve (*a*).

La Satyre est le premier des moyens que les Sages ont inventé pour corriger leur siecle, & réprimer les vices des hommes; elle doit avoir le plus grand succès; si elle fait des blessures, la guérison en est aisée, le remede en est agréable; il est difficile de faire de nouvelles réflexions sur la Satyre; cette Muse a des graces qui

NOTES.

(*a*) L'Elégie étoit chez les Anciens le Poëme du sentiment tendre, modéré, paisible; l'Ode fut toûjours le Poëme des plus vives passions. On divise l'Ode en plusieurs especes. Le Duc de B.... se borne à donner quelques préceptes sur cette Poësie. Boileau a la même idée que le Duc de B.... sur les écarts de l'Ode.

» Son style impétueux, souvent marche au
» hasard,
» Chez elle un beau désordre est un effet de
» l'Art.

nous plaisent; mais elle a des défauts, qui la défigurent & qu'il faut écarter. Quelques-uns de nos Poëtes satyriques ne sont ni assez attentifs au choix des mots, ni à l'exactitude des expressions; d'autres pensent que la dureté des paroles doit égaler la sévérité des préceptes : ils croient que la perfection d'un Poëte satyrique consiste uniquement dans l'aigreur & la malice, comme s'il ne falloit pas corriger par la douceur des expressions, l'amertume des pensées; plusieurs s'imaginent que l'art de ce Poëme est borné à médire & à insulter, & que plus leur langage sera piquant & malin, plus il plaira. Ne confondez jamais les Libelles avec les Satyres: traitez délicatement la foiblesse humaine : ou cachez votre fureur, ou renoncez à soûmettre les préjugés (*a*). La Satyre, dont l'air est riant

NOTES.

(*a*) Il faut avoir égard au génie des Poëtes, & à la nature des choses qu'ils ont à mettre en Vers. Il n'est pas possible de prendre le ton riant & enjoüé quand on n'est pas né pour la plaisanterie; ce ton ne convient qu'à la satyre des vices ridicules; mais les crimes, l'ingratitude, par exemple, demandent un style véhément & menaçant; ainsi, il doit y avoir néces-

& enjoüé fait une impression plus vive sur le coeur que la Satyre, dont le front est chagrin & austere.

Suspendez ici vos chants, ô Muses, laissez quelque temps reposer vos ailes : une plus grande entreprise vous est réservée ; (*a*) ainsi un jeune Aigle

NOTES.

sairement deux especes de Satyre, l'une, qui prenne pour modele Horace & Boileau, l'autre, qui imite Perse & Juvenal.

» ——————— *Ridiculum acri*
» *Fortius, ac melius magnas plerumque secat res.*
Horace.

Cette image est-elle aussi juste que celle du Poëte Anglois ? *Ridiculum secat ;* le ridicule ne tranche point.

(*a*) Cette comparaison, si noblement soûtenuë, est imitée d'une des plus belles d'Horace. Ce Poëte veut représenter un jeune Héros, qui signale son courage naissant par les Conquêtes les plus rapides ; le Duc de B. . . peint à son exemple un Poëte timide, qui se prépare à traiter un sujet noble & hardi. » Tel » est, dit Horace, l'oiseau qui porte la foudre, » & que le Souverain des Dieux a fait le Roi » des Habitans de l'air. Le feu de sa jeunesse, » & l'ardeur qu'il a héritée de ses peres, le pressent » de sortir de son Aire avant d'avoir encore été » instruit à prendre l'essor. Les vents du Prin» tems, ayant écarté les nuages, l'excitent à » faire les premiers efforts pour voler. Il trem» ble lorsqu'il se voit élevé dans les airs ; mais

considere, avant que de s'élever dans les airs, le grand espace qu'il doit parcourir, & les dangers qu'il a à craindre dans sa route ; il mesure des yeux les Terres & les Mers qu'il doit franchir : il ignore encore ses forces, il a peur de s'égarer dans ce vuide immense, qui s'étend sous les Cieux ; mais la grandeur de son projet l'enflamme, l'espérance l'emporte sur la crainte ; il prépare ses plumes, il essaye ses ailes, & enfin il prend l'essor, il fend les airs, qui s'ouvrent, & qui cedent à la rapidité de son vol ; il s'éleve avec tant de force si loin de la Terre, si près des Cieux, qu'il semble plus petit, & qu'il disparoît tout à coup ; trop foible pour

NOTES.

» déjà animé par son courage, il se précipite » sur les Troupeaux, & bientôt emporté par » la fureur de combattre, & de rassasier sa » faim dévorante, il ose attaquer de fiers Dra» gons.

» —— *Qualem Ministrum fulminis alitem*, &c.

Le Duc de B. . . . a montré qu'on pouvoit imiter les Anciens sans les piller ; je crains seulement que cette comparaison ne soit trop élevée pour cet endroit ; elle seroit, en effet, digne d'embellir un plus grand Poëme.

soutenir un fardeau si pénible, & pour traiter une matiere si importante, Muse, aide moi, inspire moi des idées plus vives & des pensées plus hardies; pourquoi offenserois-je la vérité? Je parle pour éclairer le Poëte peu instruit de son art, & pour avertir le Poëte téméraire; j'ose hasarder des instructions sur l'art du Théatre.

(*a*) Les trois unités, d'action, de

NOTES.

(*a*) Plus la regle des trois unités est observée, plus le cœur, l'esprit, & les sens sont occupés du Spectacle; estimer ces regles, c'est rendre hommage aux Tragédies Greques & Françoises. Quelques Anglois ont dit que la regle des trois unités est trop rigoureuse; il faut, disent-ils, sacrifier au Théatre une partie de sa raison.

» Quelquefois dans sa course un esprit vigou-
» reux,
» Trop resserré par l'Art sort des regles pres-
» crites,
» Et de l'Art même apprend à franchir ses li-
» mites.

A la bonne heure, qu'on étende quelquefois la regle des trois unités: mais faut-il donner à l'action d'une Tragédie la durée d'un long regne, ou d'un siecle, transporter la Scene dans les quatre parties du Monde, & partager l'intérêt entre une foule de personnages, dont l'un fait oublier l'autre?

tems, de lieu, feroient la beauté de nos pieces, si elles étoient autant observées qu'elles sont connues; elles ne feront point le sujet de mes vers, je ne veux coriger le siecle, que des défauts les moins marqués, & des erreurs les moins sensibles.

(*a*) Les Monologues doivent être rares, courts, uniquement employés à exprimer les plus vives passions; nos amans se parlent seuls, s'interrogent, se répondent, le Parterre est leur unique confident, ils n'en ont point d'autre. C'est un défaut encore que de leur faire confier leurs desseins

NOTES.

(*a*) L'illustre Auteur est trop févere sur les Monologues; ils ne sont point hors de vraissemblance, il est possible qu'un homme parle seul assez long-tems. Quoique l'Acteur ne doive pas parler directement aux Spectateurs, la piece est si évidemment faite pour eux, qu'ils ne sont pas choqués, surtout dans la chaleur de la représentation que l'Acteur parle seul, comme s'il avoit dessein de leur adresser directement la parole. J'aime encore mieux un Monologue plein de feu, qui me représente d'un seul trait l'ame d'un Héros, que de le voir s'avilir à découvrir ses secrets à un confident, uniquement pour les faire connoître au Public.

à un ami sans nécessité, & uniquement pour nous les apprendre, quand même l'occasion sembleroit s'offrir d'elle-même.

(*a*) Les figures ont des charmes pour nos jeunes Poëtes: c'est un vernis superflu, dont l'art s'efforce d'embellir la nature, c'est un fard sur un beau visage: (*b*) elles peuvent orner des descriptions; mais

NOTES.

(*a*) Toutes les Nations conviendront de la vérité de ces préceptes; ils sont tirés d'un morceau considérable de l'Art Poëtique d'Horace, auquel je renvoie le Lecteur. *Telephus & Peleus*, &c.

(*b*) Le Duc de B. . . . ne bannit pas de la Tragédie ces grandes figures, qui sont d'autant plus naturelles, qu'elles expriment les grandes passions avec plus de force & d'énergie, & qui suppléent à la foiblesse des expressions Littérales; telles sont l'apostrophe, l'exclamation, l'interrogation, &c. il exclut les antitheses, les comparaisons, &c. on pourroit appliquer aux figures les Vers que Boileau a faits sur les Pointes.

» Jadis de nos Auteurs ces Pointes ignorées,
» Furent de l'Italie en nos Vers attirées,
» La Tragédie en fit ses plus cheres délices,
» L'Elégie en orna ses douloureux caprices;
» Un Héros sur la Scene eut soin de s'en parer,
» Et sans Pointe un Amant n'osa plus soûpirer.

pourroient-elles réussir dans des Scenes où l'on fait déclamer la rage, discourir la douleur, & dire de jolies choses au désespoir? Quoi de plus ridicule que ces (*a*) Dialogues tragiques, où l'on se lance des traits, & où l'on se renvoie des bons mots, qu'on peut comparer au volant qui va & revient, & à des cloches qui s'élevent & qui retombent sans cesse, en répétant toûjours le même carillon? Qui pourroit s'empêcher de regarder avec pitié ces Héros, qui mêlent des comparaisons ingénieuses avec leurs soûpirs, qui meurent en débitant des rimes riches, & en faisant les beaux esprits?

(*b*) La plûpart de ceux qui osent

NOTES.

(*a*) La Tragédie Angloise n'étoit dans les derniers siecles qu'une suite ennuyeuse de Dialogues, remplis de Citations, de Réflexions, de Dissertations hors du sujet, de Disputes grossieres, de Réparties & de Répliques sans fin, & bornées exactement chacune à un seul Vers, comme la plûpart des Scenes de Seneque, & enfin, de comparaisons très-longues, placées scrupuleusement dans les situations les plus touchantes, & à la fin de la derniere Scene de chaque Acte.

(*b*) Malgré les grands exemples que Cor-

porter le nom de Poëtes, ne sont ni inspirés par la nature, ni instruits par l'étude; quelques-uns ont de l'esprit, ils devroient cultiver des arts qui leur fussent plus utiles que la Poësie, ils ne languiroient point dans la misere; (a) pourquoi ignorent-ils que l'es-

NOTES.

neille, Racine, MM. de Crébillon, & de V... ont donnés à nos Poëtes Tragiques, quelques-uns d'eux ont encore de grands défauts; ou leur style est trop épique & trop figuré, ou il est trop négligé & trop froid; les uns imitent dans les Anciens ce qu'on a imité avant eux, ils ne voyent que ce qu'on leur a fait voir; les autres dédaignent les Anciens, les Modernes & les Etrangers, au lieu de puiser de plus en plus, non-seulement dans les Poëtes, mais dans les Philosophes, les Historiens, les Voyageurs, la connoissance de l'homme; ils sont au-dessous de leur siecle, & ils veulent s'en faire admirer.

(a) Horace disoit, *ignorans ou sçavans, nous voulons faire des Vers;* en effet, nous voyons tous les jours de bons esprits, mais qui n'ont point un vrai talent pour la Poësie, aimer mieux être des Poëtes frivoles, que des Prédicateurs éloquens, des Avocats habiles, des Juges éclairés, des Artistes utiles, de riches Commerçans; la vanité de plaire à de petits esprits comme eux, par de méchans Vers, leur fait abandonner des talens pour lesquels ils étoient nés, & dans lesquels ils auroient acquis la gloire de remplir les devoirs de leur état,

prit ne suffit pas pour écrire des Pieces de Théatre, qu'il faut réunir le jugement, l'élégance, l'imagination, l'éloquence (*a*), donner à ses expressions, ces tours inconnus à l'art, & dont la nature seule est capable; sans ces qualités réunies une piece est languissante, c'est un corps inanimé.

Toutes ces qualités réunies ne suffisent pas, il faut y ajouter l'art du Dialogue, (*b*) ce grand Art, qui a tant de

NOTES.

Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un Art nécessaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.

Boileau.

(*a*) Toutes ces qualités sont également nécessaires dans une piece de Théatre; le Jugement ordonne le plan, l'Elégance orne le style, l'Imagination invente les situations, l'Eloquence inspire les sentimens.

(*b*) L'Art du Dialogue consiste à faire parler chaque personne suivant sa situation, son caractere, & les choses qu'elle a à dire; il doit y avoir, autant qu'il est possible, dans chaque Scene une opposition de sentiment entre les Interlocuteurs; ils doivent se faire des difficultés qui aillent toûjours en augmentant. Les difficultés doivent être si fortes, qu'on ne puisse pas facilement prévoir les réponses, & les réponses si naturelles, qu'elles satisfassent l'esprit sans le surprendre.

charmes, & qui eſt preſque entierement perdu : les Grecs ſeuls l'ont poſſédé ; les Romains ont imité les Grecs : mais la plûpart de leurs copies ſont foibles ; les dialogues de Platon & de Lucien (*a*), ſont les reſtes précieux des merveilles que cet art a produites ; cependant rendons-nous juſtice : Shakeſpear & Fletcher, ſont encore admirables ; étudiez-les de plus en plus, (*b*) allez voir repréſenter leurs pieces, liſez-les avant les repréſentations ; ces Poëtes ont de grands défauts : mais ils font ſur nos coeûrs les plus fortes impreſſions : ils trompent nos maux, il nous les font oublier ; ils forcent les ſages à

NOTES.

(*a*) Il s'agit bien moins de propoſer pour modele aux Poëtes Tragiques, les Dialogues de Platon & de Lucien, que les Scenes nobles & judicieuſes d'Euripide, & ſurtout de Sophocle. Que le Duc de B. . . . vante Shakeſpear & Fletcher, deux anciens Poëtes de ſa Nation ; il ne devoit pas du moins oublier nos Poëtes Tragiques, & ſurtout le grand Corneille. La maniere dont il fait parler ſes Héros eſt un chef-d'œuvre de l'eſprit humain.

(*b*) Horace, Boileau, Rouſſeau, ont recommandé la lecture des anciens Poëtes, & de ceux qui ont fleuri dans leur ſiecle.

s'attendrir, & à verser des larmes; ils créent le sentiment dans l'ame qui n'est point sensible; évitez leurs défauts, imitez leurs beautés; appliquez-vous surtout à l'intrigue, tournez-là de différentes manieres avant que d'en choisir une; l'intrigue bien conduite, a fait le succès de plusieurs Tragédies. (a)

C'est une erreur brillante, mais commune, que de n'offrir que des caracteres parfaits; la nature n'en est point capable; un homme sans vices ou sans foiblesses (b), est un monstre

NOTES.

(a) L'intrigue n'a jamais fait le succès d'aucune Tragédie, à moins qu'elle ne fût bien écrite.

(b) Un homme parfait n'éxiste que dans les Oraisons Funebres, les Eloges, les Romans, & plusieurs pieces de Théatre. C'est un Dieu aussi froid que le sage des Stoïciens, & qui n'inspire d'autres sentimens qu'une vaine admiration; comme on s'intéresse peu aux combats de Roland, parce qu'on sçait que ses armes sont enchantées, & qu'il n'est pas possible qu'il soit vaincu, on s'inquiete peu pour un Héros qui méprise tout, & qui se suffit à lui-même. Corneille est plus admiré qu'il n'est lû; ses Héros sont trop sublimes; il nous enleve avec eux dans une Région où nous ne nous soûtenons qu'avec effort. Il a peint des hommes qui

qu'on n'a jamais vu, il faut que les malheurs de votre Héros, puissent en même tems lui être imputés, & exciter la compassion.

(a) Concevez votre dessein avec sa-

NOTES.

n'ont jamais été, & qui ne seront jamais; nous approchons d'eux avec un respect qui nous humilie; au contraire, nous concevons une bonne opinion de nous même, quand nous voyons dans Racine des Héros qui sont tels que nous.

» Toutefois aux grands cœurs donnez quel-
» ques foiblesses,
» Achille déplairoit, moins boüillant & moins
» prompt,
» J'aime à lui voir verser des pleurs pour un
» affront;
» A ces petits défauts, marqués dans sa pein-
» ture,
» L'esprit avec plaisir reconnoît la nature. *Boil.*

(a) L'Auteur passe tour à tour des préceptes qui regardent les Héros, & les pieces de Théatre aux préceptes qui ont pour objet l'Art du Poëte. Il mêle confusément ensemble la Tragédie & la Comédie; l'ordre manque un peu dans cet endroit. Boileau a distribué les parties de son Poëme, & surtout celles qui concernent le Théatre avec plus de liaison; cependant, malgré ce défaut, les maximes du Duc de B. . . . ont leur utilité, elles sont tirées de ces préceptes de nos Maîtres.

» ——— *Cui Lecta potenter erit res*
» *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus or-*
» *do*, &c.

gesse

geste, que chaque Scene ait son plan particulier, son intrigue, sa place; crayonnez d'abord votre ouvrage, faites une esquisse de votre tableau: mais n'en soyez point esclave, réservez-vous la liberté de changer ce qui vous paroîtra défectueux; ne cherchez pas tant à insérer dans chaque Scene, des pensées brillantes, qu'à imaginer ce que tous les hommes diroient dans les circonstances, où vous placez votre Héros (*a*).

NOTES.

» ——— *Carmen reprehendite, quod non*
» *Multa dies & multa Litura coercuit*, &c.

» Que l'action marchant où la raison la guide,
» Ne se perde jamais dans une Scene vuide;
» Hâtez-vous lentement, & sans perdre cou-
» rage,
» Vingt fois sur le métier remettez votre ou-
» vrage, &c.

(*a*) N'ayez pas seulement l'Acteur devant les yeux, mais le Public. Lorsqu'un Auteur donne pour la premiere fois sa Piece au Théatre, il se sent éclairé, au moment qu'il voit lever la toile, d'une lumiere qui lui découvre tout à coup les défauts de son ouvrage; en considérant les Spectateurs, il prévoit les jugemens divers qu'ils doivent porter sur sa Piece, suivant leur maniere différente de penser; moment terrible que tout Poëte doit se repré-

Ayez l'Acteur devant les yeux, ne rougissez point de déclamer avec un Comédien, faites le entrer dans vos pensées, montrez-lui les manieres précises de les rendre.

Un fou sur la Scene, ne plaît point lorsqu'il est seul, sa folie doit être partagée entre plusieurs; l'usage contraire est assez commun, souvent on voit des fous en proie à la risée de plus grands fous qu'eux. (a) Dédaignez les caracteres trop ridicules; le Faucon ne tombe que sur le plus noble gibier, un Hibou tiendroit la place d'un oiseau de proie dans ces chasses ignobles; ne faites point comme les mauvais Poëtes qui épui-

NOTES.

senter vivement lorsqu'il travaille; il doit se demander à lui-même, que penserai-je alors de ces Vers, de cette Scene, de cette intrigue, de ce dénoüement.

(a) Tels sont le Bourgeois Gentilhomme, M. de Pourceaugnac, un certain Geronte dans la Comédie de Scapin, &c. ils sont réellement trop sots; sans mille traits ingénieux dont ces Pieces sont pleines, les caracteres de ces gens-là déplairoient. Moliere a dans ces farces,

» Quitté pour le boufon l'agréable & le fin,
» Et sans honte à Terence allié Tabarin.

ſent leurs traits ſur un ſot; (*a*) prenez la fleur de votre ſujet; recueillez, comme les Abeilles ce ſuc précieux, qui contribue au plaiſir, & à l'utilité du genre humain; (*b*) ce choix délicat des caracteres, fait la gloire des Poëtes, & confond leurs ennemis jaloux.

Autre défaut, qui n'eſt que trop fréquent: il eſt des Poëtes d'une imagination trop fertile, ils ne produiſent rien à force de produire; les ſots & les ridicules, qu'ils font parler, tiennent des diſcours ſi ſenſés, ſi raiſonnables, qu'ils ſemblent inſpirés par quelque génie; (*c*) ils diſent des

NOTES.

(*a*) On ne doit point ſe contenter de la fleur de ſon ſujet, il faut l'approfondir, le diverſifier, le multiplier, ſous toutes les formes dont il eſt ſuſceptible, faire ſortir le ridicule par toutes ſortes d'endroits, & placer ſon Héros dans les circonſtances les plus remarquables, comme Moliere y a placé l'Avare.

(*b*) Notre Comédie exige un choix délicat de caracteres, c'eſt-à-dire, qu'il faut mettre ſur le Théatre des hommes entierement ſemblables au plus grand nombre de ceux qui vont au Spectacle; ce choix bannit de la Scene les ſots, les infames, les caracteres trop biſarres & trop ſinguliers.

(*c*) Notre Théatre eſt le pays des Métamor-

bons mots qu'ils ne peuvent pas avoir pensé, tant leur caractere est faux: nous rions à ces spectacles: mais c'est du Poëte que nous rions: ces sotises qui ennuient notre siecle, s'appellent des traits d'esprit.

Le génie est l'ame d'un Poëme; l'esprit ne peut servir qu'à donner des tours aux pensées, & aux expressions; nos Poëtes Modernes ne brillent que par l'esprit: mais de peur qu'ils ne sentent pas assez leurs défauts, offrons-les à leurs yeux dans un autre point de vûe, plaçons leurs tableaux dans un jour plus frappant.

Le Monologue d'un amant, sera froid & plein de grands raisonnemens; quand il sera fini, une Héroïne entrera sur la scene: le bruit d'un tambour, dont elle aura eu peur, la fera entrer fort-à-propos; à peine

NOTES.

phoses, les Gentilshommes, les Bourgeois, les Amans, tout y est devenu Poëte; les Valets sont quelquefois de beaux esprits, & de grands Philosophes; on rioit à la Comédie, on y pleure aujourd'hui; on pleuroit aux anciennes Tragédies, à présent on y est assez tranquile; on n'y sent plus *une agréable fureur, une douce terreur, une pitié charmante.*

aura-t-elle vu pour la premiere fois, celui qui s'offre à ses yeux, qu'elle l'aimera, elle lui découvrira sa passion dans les plus beaux termes, elle employera les plus belles métaphores: mais il lui arrivera quelque accident inconnu, elle sortira du Théatre, & le Berger restera seul.

Autre Monologue; le Berger s'avisera d'être jaloux, sans qu'on en sache la cause; il aura la générosité de mourir, pour obliger son rival; mais il ne manquera pas auparavant de faire un grand discours, dans lequel il déclarera à sa maîtresse, qui est absente, toute l'ardeur de sa passion; cependant il abandonnera à ce cher rival, qu'il n'a jamais vu, sa maîtresse qu'il adore: le rival paroîtra sur le champ: mais comme rien ne peut résister à la destinée, ce rival viendra trop tard, il ne pourra arrêter la main du Berger, qui se donnera dans le même moment le coup de la mort; l'amant sera touché de ce spectacle, il se sentira tout d'un coup plus de tendresse pour son ami, que pour sa maîtresse même, il sera accablé de douleur, il faudra bien qu'il verse des larmes, & qu'il gémis-

se de survivre à un ami si généreux; il ne sera pas mal encore, qu'il avoue, qu'il aime mieux mourir pour son ami, que de vivre pour être aimé de sa maîtresse. (*a*)

Quelle honte pour notre siecle que ces scenes monstrueuses! N'est-ce pas insulter les spectateurs, que de leur offrir de pareilles Tragédies? Ne pouvant nous plaire, les Poetes Modernes nous méprisent; ils nous reprochent notre prévention pour les morts: ils outragent la mémoire du vieux Benjohnson; (*b*) le mérite réel du Théatre ne peut être apprécié que par la postérité, les Danses, les Instrumens, les Vers frivoles, les Chansons burlesques & la Musique d'Italie que nous faisons entrer dans nos pieces,

NOTES.

(*a*) Cette maniere de critiquer a des agrémens infinis; de pareilles Scenes n'auroient qu'à être présentées au Public pour etre méprisées, on n'en recevroit point d'aussi extravagantes sur notre Théatre. Nos Pieces sont communément assez judicieusement conduites; leur plus grande différence n'est que dans le style.

(*b*) Benjohnson, Poëte Dramatique très-estimé, contemporain & ami de Shakespear, plus correct, mais moins original que lui.

amûseront encore quelque tems le mauvais goût, & il est à craindre que le bon sens qui devroit tout régler & présider à tout, ne se soûmette à son tour à l'ignorance.

Nous nous élevons insensiblement sur le Parnasse ; c'est de son sommet, qui atteint jusqu'aux Cieux, que le Poëte Epique baisse les yeux sur les autres Poëtes, & qu'il les voit tous au-dessous de lui : son génie vaste s'étend jusqu'aux extrémités de l'esprit humain.

Le Poëme Epique est un ouvrage si parfait, qu'il n'y a jamais eu dans l'antiquité, que deux hommes qui en fussent capables, Homere, & Virgile ; ces deux noms portent la vénération dans l'ame de tous les Poëtes ; autant que les hommes sensés sont au-dessus des imbéciles, autant Homere & Virgile sont au-dessus de tous les hommes ; ils ont pu tout ce que peut la nature entiere ; leur nom est suivi d'une gloire qui ne finira jamais, & d'une admiration, qui s'étendra partout ; lisez Homere, vous ne pourrez plus le quitter, les Vers des autres ne vous paroîtront plus que de la Prose, vous ne sentirez plus le besoin

de lire les autres Poëtes. (*a*)

Si un Critique François n'avoit jamais écrit, nous aurions eû pour Homere l'étonnement des Indiens à la vûe des Espagnols; nous l'aurions admiré comme un Dieu; il ne nous auroit pas instruit., il nous auroit inspiré : mais ce Critique nous a initiés dans ces sacrés mysteres; il nous a révélé les secrets de cette divine magie, il a développé cette semence féconde, il en a étudié les progrès, il en a suivi l'ordre, il nous a donné un fil pour nous guider dans ce labyrinthe immense; c'est sans doute un Dieu qui l'a guidé lui-même. (*b*)

NOTES.

(*a*) La Poëtique & la comparaison d'Homere & de Virgile, par le Pere Rapin, ont fourni quelques pensées au Duc de B. . . dont il a enrichi l'Eloge de ces deux grands Poëtes.

(*b*) Jamais Commentateur d'Aristote n'avoit été aussi-bien loüé que le Pere Bossu. Le Traité sur le Poëme Epique est estimable : mais, soit que les préceptes en soient trop connus aujourd'hui, soit que ce Traité soit trop sec & trop méthodique pour notre Nation, on estime & on lit moins cet Ouvrage en France qu'en Angleterre; cependant ces sortes d'Ecrivains sont utiles, du moins à ceux qui veulent profiter de la lecture des Poëtes; ils établissent

Mais

Mais quel avantage le genre humain en tirera-t-il ? Le chemin qui conduit à Homere est découvert, qui est-ce qui aura la force d'y marcher ? Quel est le sçavant qui pourra acquérir la connoissance de tous les Arts, & de toutes les Sciences ? Quel est le génie qui étendra sa vûe au delà des bornes de la raison ? Quel est le jugement qui s'élevera si haut sans s'égarer ? Où trouvera-t-on un autre Virgile, qui ne dise rien de trop, & qui en dise assez, (*a*) qu'il se hâte, qu'il paroisse, qu'il commence : mais qu'il y prenne garde, il faut qu'il surpasse Cowley, (*b*) qu'il l'emporte sur Milton, qu'il excelle dans un

NOTES.

des principes solides ; ils nous apprennent à discerner les beautés des défauts ; ils exercent l'instinct confus que nous avons du beau, & ils changent insensiblement cet instinct timide & aveugle en un goût sûr & éclairé.

(*a*) Les loüanges que l'Auteur donne à Homere & Virgile, sont des préceptes.

(*b*) Abraham Cowley a fait un Poëme en quatre Chants, sur les infortunes de David. Thomas Sprat assûre qu'il n'y a point de Poësie sacrée en aucune Langue qui soit comparable au Poëme de Cowley.

genre où le grand Tasse (*a*) & Spencer, qui fut encore plus grand, n'ont pas réussi (*b*).

NOTES.

(*a*) Tout le monde connoît le Paradis perdu de Milton. M. de V. . . . a porté son jugement sur le Tasse; tous les Italiens mettront le Tasse au-dessus de Spencer, quelques Anglois mettent Spencer au-dessus du Tasse, parce que les Italiens & les Anglois connoissent plus les beautés de leur Langue, que celles des Langues étrangeres.

(*b*) Je ne perdrai point de vûe ces préceptes dans la suite de cet Ouvrage; je les appliquerai aux divers genres de Poësie que je vais parcourir.



IDEE

De la Piece suivante.

JEAN Wilmot, Comte de Rochester, le plus libertin, le plus spirituel, & le plus aimable Seigneur de la Cour de Charles II. avoit lancé quelques traits malins contre le fameux Poëte Dryden dans une Satyre; ces traits avoient déplu aux partisans zélés de ce Poëte. Le C. de R. écrivit la Piece suivante, dans laquelle il confirma le Jugement qu'il avoit déja porté contre Dryden.

On se rappelle ici la querelle qu'Horace eut à essuyer à Rome de la part des Admirateurs de Lucile, pour avoir critiqué cet ancien Poëte satyrique. Le C. de R. ayant la même cause à soûtenir, s'est servi à peu près des mêmes

moyens. Le Poëte Anglois a pris le même tour que le Poëte Latin: mais comme les défauts que le C. de R. avoit à reprocher à Dryden, étoient fort différens de ceux qu'Horace avoit critiqués dans Lucile, il ne faut point s'attendre que l'illustre Poëte Anglois traduise Horace, il l'imite comme un Moderne doit imiter un Ancien, ou plutôt, comme un grand homme peut en imiter un autre.

Cette piece porte le titre de Satyre, dans le Recueil des Poësies de Rochester: mais elle est remplie de préceptes, si solidement pensés, si délicatement écrits, d'une critique si instructive de quelques Poëtes Anglois, que j'ai cru devoir la mettre au nombre des pieces didactiques. Je ne donnerai point ici la vie du C. de R. elle est inutile pour l'intelligence de cette piece, on la verra ailleurs; un abrégé de celle de Dryden est plus nécessaire

il joue un si grand rôle dans la Poësie Angloise & dans cet Ouvrage, qu'on ne peut pas le faire connoître trop tôt.

Jean Dryden naquit dans le Comté de Northampton, son pere étoit Noble. Il fit ses études à Westminster, & dans l'Université de Cambridge. Après s'être fait connoître & estimer par un grand nombre d'Ouvrages en Vers & en Prose, il fut nommé Poëte Lauréat & Historiographe du Roi Jacques II. On sçait que le Poëte Lauréat est le Poëte du Roi & de la Cour, & que cette Charge donne mille écus de rente & de beaux Priviléges; Dryden étant devenu Catholique, il perdit sa Charge sous le regne de Guillaume III. il auroit été réduit à la derniere misere, si le Comte de Dorset, Grand Chambellan, en lui retirant sa pension par ordre du Roi, ne lui en eût assûré une

autre aussi considérable. Dryden faisoit un sacrifice de son bien à sa Religion, & le Comte de Dorset faisoit une pension à un homme, dont on dit qu'il n'avoit pas lieu d'être content.

Dryden mourut à Londres en 1701. à l'âge de 67. ans; il fut inhumé dans l'Abbaye de Westminster. Le Duc de Buckingham lui a fait élever un tombeau, & le célebre Docteur Atterbury, Evêque de Rochester, & Abbé de Westminster, a fait l'Epitaphe de Dryden, comme il a fait celle de Jean Philips, que nous avons citée dans le premier Volume.

» Joanni Drydeno
» Cui Poësis Anglicana
» Vim suam ac veneres debet;
» Et, si quâ in posterum augebitur laude,
» Est adhuc debitura;
» Honoris ergo positum.

» Ce monument a été élevé à la
» gloire de Jean Dryden, à qui
» la Poësie Angloise doit sa force

» & ses graces ; si elle acquiert
» dans la suite une plus grande
» perfection, elle lui en sera encore
» redevable.

Il a fait un nombre prodigieux d'Ouvrages ; un de ses Editeurs prétend, que les écrits de Dryden ont soûtenu après sa mort, la réputation qu'ils lui avoient acquise pendant sa vie ; il loue en lui le brillant de l'esprit, la vigueur de l'imagination, la beauté des pensées & des sentimens, la pureté de la Prose, & l'harmonie des vers ; comme Waller, dit-il, a créé la Poësie Angloise, Dryden l'a perfectionnée. On trouve l'éloge de Dryden dans presque toutes les Poësies Angloises ; Wicherley, Congrève, Adisson, William Trumball, sont ses admirateurs ; Pope, dit, que tous les beaux esprits qui sont venus après Dryden ont tiré leur gloire de lui, comme les Planetes empruntent leur éclat du Soleil. Je

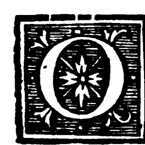
doute que M. Pope se soit mis au rang de ces beaux esprits.

Malgré ces grands éloges, le Comte de Rochester reproche à la Poësie de Dryden, de la pesanteur, de l'inégalité, de l'indécence. Le Docteur Swift avoue, que son style est pompeux & magnifique ; mais qu'il renferme souvent des riens dans de grands mots; quelques-uns prétendent que sa traduction de Virgile est hérissée de termes de Marine & d'Artillerie, & qu'il a changé l'or de Virgile en plomb; d'autres lui reprochent avec raison d'avoir mis dans ses pieces de Théatre, dans son Roi Arthur, par exemple, des Génies & des Anges, des Amours & des Diables, Venus, & Saint George, le Dieu Pan, & M. le Curé. Il arrive ordinairement, qu'un Poëte qui écrit dans le genre pour lequel il est né, mérite de grands éloges, & que s'il écrit dans un autre, il s'attire la plus cruelle critique.



CRITIQUE DE DRYDEN,

Imitée de la dixieme Satyre du premier Livre d'Horace.



OUI, (a) je l'ai dit, Dryden eſt quelquefois Plagiaire, inégal & peſant dans ſes Vers; il faut être aveugle & partial pour oſer le nier. J'avoue en même tems que ſes pieces ſont brillantes d'eſprit & de ſcience, & qu'elles doivent plaire à toute la ville. Voilà ce que j'accorde à Dryden; ſi je lui paſſois ſes vers peſans & négligés, il me faudroit auſſi admirer les

NOTES.

(a) » *Nempe incompoſito dixi pede currere verſus*
» *Lucili*, &c.
» *Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera; nam ſic*
» *Et Laberi mimos, ut pulchra Poëmata, mirer*, &c.

scenes ennuyeuses de Crown (a), parce qu'il en a d'autres, où l'on trouve de l'esprit & de la Poësie ; il ne suffit pas qu'une Tragédie attire une foule de spectateurs, & qu'elle excite les applaudissemens d'une multitude d'insensés : quoique ce ne soit point être sans mérite que de plaire à la Cour & au peuple, c'est une gloire que Settle, (b), si peu raisonnable, & Otwai, (c) si embarrassé dans ses pieces, n'ont jamais pu obtenir.

(d) De quelque maniere que vous

NOTES.

(a) Crown, mauvais Poëte, digne de remplacer le Farceur Laberius.

(b) Elcanah Settle, fit des Tragédies que les Torys trouverent très-belles, parce qu'il étoit Tory ; les Wighs les trouverent détestables, parce qu'il n'étoit pas Wigh : ce Poëte vivoit du tems de Charles II. de Jacques II. de Guillaume III. il fut Poëte du Roi, & la postérité a décidé qu'il étoit très-mauvais Poëte.

(c) Thomas Otwai a fait la Venise sauvée, Don Carlos, & plusieurs autres Tragédies, qui ont été applaudies à Londres. La Critique du C. de R. . . . tombe sur les Comédies d'Otwai ; c'est ainsi que les Satyres que Boileau a faites des Pieces de Quinaut, doivent être appliquées aux Comédies, & non aux Opera du premier des Poëtes Lyriques.

(d) Le Poëte Latin établissoit des préceptes

écriviez, que votre (a) Style s'éleve insensiblement; n'affectez point de le charger de mots hors d'usage, (b)

NOTES.

contraires aux défauts qu'il avoit remarqués dans Lucile. Le Poëte Anglois prescrit des regles, qu'il pensoit que Dryden n'avoit point observées; cette maniere d'instruire par la critique est agréable.

(a) Le style noble marque dans un Ecrivain des sentimens élevés; le style aisé & coulant suppose en lui l'usage du monde; le style lumineux prouve qu'il a conçu les idées qu'il exprime; les épithetes ingénieuses donnent de l'ame au style, c'est le coloris dans la peinture.

(b) Les Romains enrichissoient leur Langue d'expressions tirées des Auteurs Grecs, & des anciens Ecrivains d'Italie; les Anglois ont mis à contribution le Grec, le Latin, le Saxon, le Breton, le Normand, l'Allemand, le François, l'Italien, &c. Leur Langue est plus riche des acquisitions étrangeres que de son propre fonds; c'est un habit chargé de tant de morceaux différens, qu'on ne reconnoît plus la premiere étoffe. Le C de R. . . souhaite qu'on ne charge point la Langue Angloise de tant de mots étrangers & hors d'usage; il vaut mieux cultiver les biens que l'on possede que d'en amasser sans cesse & de n'en point joüir; pour nous, nous pensons que notre Langue, qui a produit tant de chef-d'œuvres dans le siecle de Loüis XIV. est assez riche; nous respectons les mots consacrés par les grands Ecrivains de ce siecle; ce seroit les profaner que de les

quelque force qu'ils puissent donner à votre Poësie ; leur répétition trop fréquente fatigue l'oreille. Que votre langage soit noble & lumineux ; joignez la chaleur de l'éloquence à l'harmonie de la versification ; faites-y aussi entrer quelques Epithetes ingénieuses, elles étendent le discours lorsqu'il est trop serré ; souvenez-vous toûjours qu'un mot plaisant, qui réjouit, pénetre plus vivement dans l'ame, que la satyre la plus mordante, & la plus chagrine.

(*a*) Etudiez Shakespear & John-

NOTES.

méler avec des mots inutiles, impropres, hyperboliques, & ridicules. La vanité de briller par des mots, est la ressource de ceux qui ne pensent point; notre Langue plaira toûjours par sa propre beauté, il ne faut point la farder pour l'embellir; un nouvel arrangement dans sa parure suffit pour lui donner de nouvelles graces.

» *Dixeris egregiè, notum si callida verbum*
» *Reddiderit junctura novum.*

(*a*) Le C. de R. . . . après avoir parlé du style & de la plaisanterie, propose pour modele Shakespear & Johnson. Ces Poëtes frappent quelquefois de grands coups de Théatre; ils placent leurs Héros dans des situations intéressantes; ils ont des Scenes écrites avec une

ſon, voilà vos modeles ; ne faites pas comme le ſubtil Etherege, (*a*) il veut avoir plus d'eſprit que ſes maîtres, il ne daigne pas les imiter, il prétend être original ; ni comme Flatman (*b*), qui fier de ſes Odes platement pindariques, & monté ſur ſon Pégaſe haraſſé, qu'il ne peut faire marcher, s'efforce de ſuivre Cowley ; ni enfin, comme ce fou Ly (*c*), qui

NOTES.

force que notre Corneille ſeul peut égaler : mais je doute qu'ils ſoient des modeles ſûrs pour le ſtyle noble, ſoûtenu, lumineux, égal, & ſurtout pour la bonne plaiſanterie ; ou ils montent juſqu'au ton empoullé des Aſiatiques, ou ils deſcendent aux groſſieres idées du plus bas Peuple.

» *Illi, ſcripta quibus Comœdia priſca viris eſt,*
» *Hoc ſtabant, hoc ſunt imitandi: quos neque pul-*
» *cher,*
» *Hermogenes unquam legit*, &c.

Je citerai peu de Vers Latins ; je renverrai le Lecteur aux Auteurs, qu'il conſultera, & qu'il comparera aux Poëtes Anglois s'il veut profiter de leur lecture.

(*a*) Le Chevalier George Etherege, Poëte licentieux & mauvais.

(*b*) Thomas Flatman a fait des Odes, des Chanſons, & une Hiſtoire de Cromwel.

(*c*) Ly fut auſſi extravagant dans ſes Ouvrages que dans ſes mœurs : mais, ſi c'eſt une

fait du vertueux Sçipion, un guerrier farouche, & du fougueux Annibal un doucereux; pour moi je souhaiterois qu'on liât ce fou, & qu'on le fouettât encore plus pour son Phébus, que pour sa folie (a).

Mais parmi nos Modernes, aucun ne m'a paru avoir fait de meilleures Comédies, que le vif & léger Shadwell; le doux & le tranquile Wicherley. (b) Shadwell montre, dans

NOTES.

folie que de ne point rendre à chacun son caractere, & de peindre *Brutus galant, & Caton dameret*, voilà encore une raison de plus pour les ennemis des Poëtes, de les traiter de fous; on voit peu de caracteres vrais & réels dans la Poësie.

(*a*) Le C. de R. . . . confond d'abord ensemble les Poëtes Lyriques, Tragiques, & Comiques; Flatman & Cowley, avec leurs Odes, n'ont aucun rapport avec les autres Poëtes: mais on va voir peu à peu naître l'ordre: l'Auteur va parcourir les principaux genres, & il finira comme il a commencé, par des principes généraux.

(*b*) Thomas Shadwell succéda à Dryden dans sa Charge de Poëte du Roi; le peu de soin qu'il prenoit de travailler ses Ouvrages a fait tomber ses Pieces de Théatre dans l'oubli. » Cet Auteur, selon M. de V. . . . étoit assez » méprisé de son tems; ses Pieces goûtées

ſes piéces qui ne ſont point achevées, que la Nature lui a donné les plus grands talens, & qu'il ne doit rien à l'art ; il frappe de grands coups, qui ſont auſſi juſtes que hardis ; il paroît entendre le Théatre, mais il montre peu de correction ; en dédaignant d'ajoûter le coloris à la hardieſſe de ſon pinceau ; il perd le ſuffrage du Public, & de la partie la plus aimable du genre humain (*a*) ; Wicherley mérite par ſon travail pé-

NOTES.

» pendant quelques Repréſentations par le Peu- » ple, étoient dédaignées par les gens de bon » goût ; elles reſſembloient à tant de Pieces, » qu'on voit en France attirer la foule, & ré- » volter enſuite les Lecteurs. «

(*a*) William Wicherley travailloit extrêmement ſes Pieces ; elles dureront à proportion du tems qu'il a mis à les faire. » M. de » V. . . . dit qu'il paſſoit ſa vie dans le plus » grand monde, en connoiſſoit parfaitement » les vices & les ridicules, & qu'il les peignoit » du pinceau le plus ferme, & des couleurs les » plus vraies. « Wicherley avoit une foibleſſe qu'on ne peut pardonner à un homme de ce mérite ; il ne pouvoit ſouffrir la critique polie de ſes amis ; il ceſſa de voir M. Pope, de lui écrire, & de l'eſtimer, parce que M. Pope avoit pris la liberté de lui dire ſon avis ſur un de ſes Poëmes ; il eſt mort en 1715.

nible, la réputation qu'il a acquise; il n'épargne point ses soins, & il ne manque point de jugement; il a des pieces excellentes, & il fait moins de fautes que les autres Poëtes.

(*a*) Waller, pour qui la nature a produit les lauriers, réunit parfaitement la force, le feu, & l'imagination; il connoît plus qu'aucun autre Ecrivain, le talent admirable de célébrer les Héros, & de flater les Rois.

(*b*) Je choisirois Buckurst pour la satyre fine & délicate, il n'est point d'homme d'un meilleur caractere, il n'est point de Poëte plus malin.

Il est peu d'Ecrivains comparables

NOTES.

(*a*) Waller a fait en Vers un Panégyrique de Cromwel, qu'on verra dans ce Volume; je parlerai alors plus au long de ce grand Poëte.

(*b*) Le Lord Buckurst, Comte, & ensuite Duc de Dorset, fut le protecteur zélé des Poëtes; son amour pour eux étoit proportionné à son goût & à son talent pour la Poësie: la plûpart de ses Satyres sont perdues; il a négligé de les faire imprimer; celles qui restent sont allusion à des évenemens qui nous intéressent peu: il a composé aussi de jolies Chansons, que je ferai connoître.

à (a) Sedley, pour les Chanſons ; ſes vers, quoique extrèmement galans, ſont écrits avec autant de décence que de politeſſe ; il ſçait mouvoir les reſſorts ſecrets de la nature, & il épargne la pudeur, lors même qu'il attendrit & qu'il enflamme les deſirs ; Sedley poſſede le don aimable de gagner les cœurs les plus vertueux, & de leur inſpirer des deſirs par les charmes d'une Poëſie, à laquelle ils ne peuvent réſiſter ; il allume un ſi grand feu dans l'ame, il excite de ſi grands combats entre la vertu, qui s'affoiblit, & les paſſions, qui reprennent de nouvelles forces, que l'infortunée, qu'il a ſéduite, pouſſe

NOTES.

(*a*) Charles Sedley Baronet, naquit dans le Comté de Kent en 1637. il ſe livra pendant ſa jeuneſſe à toutes les paſſions de cet âge, avec les plus aimables Seigneurs de la Cour de Charles II. Sedley a laiſſé un grand nombre de Pieces, qui méritent l'Eloge ingénieux du Comte de R. . . . Sa fille fut maitreſſe de Jacques ſecond ; elle eſt connue ſous le nom de Comteſſe de Dorcheſter. Il ne faut pas la confondre avec la fille du Chevalier Winſton Churchill, dont ce Prince eut le Lord James Fitz-James, Duc de Barwich, un des Héros de notre ſiecle.

des soûpirs, & fond en larmes pendant le jour, & se laisse aller à des soins inquiets, & de tristes songes pendant la nuit. (*a*)

(*b*) Dryden n'est point né pour ce genre délicat; son imagination est pesante jusques dans ses transports; il a beau aiguiser la pointe de ses traits pour déchirer, elle est toûjours émoussée; il fait parler des Dames respectables par leur rang, comme des femmes d'une condition fort inférieure; cependant il faut être juste; je ne veux arracher de sa tête aucun des lauriers qu'il mérite, & j'avoue que la beauté de ses vers l'emporte sur leurs défauts: mais Dryden n'a-t-il pas trouvé de la pesanteur dans ceux

NOTES.

(*a*) Le C. de R. . . . . après avoir peint Wicherley, Waller, Buckurst, Sedley, comme Horace avoit représenté Fundanius, Pollion, Varius & Virgile, revient à Dryden, de même qu'Horace retourne à Lucile; mais le Poëte Anglois fait moins de digressions que le Poëte Latin.

(*b*) Cette pesanteur dans le style n'est point surprenante. Dryden ne connoissoit point alors le grand monde, & il faisoit des Comédies, des Pieces tendres & galantes, dans lesquelles on ne peut réussir sans cette connoissance.

de Johnson, de la négligence dans les ouvrages de Beaumont, & des endroits trop licentieux dans ceux de Fletcher. (*a*) ? Le style de Shakespear

NOTES.

(*a*) Shakespear, Ben-Johnson, Beaumont, & Fletcher, ont fleuri dans le même siecle; ils sont, avec un mérite différent, les peres du Théatre Anglois. Je n'examine point si Dryden a eu raison de critiquer leur style, mais il a eu grand tort de reprocher à Fletcher des endroits trop licentieux; il ne fut jamais de Poëte plus sage que lui. » Si quelqu'un d'entre vous, » dit-il dans un de ses Prologues, vient pour » entendre des vers indécens, il peut se reti- » rer; car je vous annonce, au grand regret du » vil Peuple, que vous n'entendrez point au- » jourd'hui de grossieres plaisanteries... On » a banni du Théatre d'Athenes & de Rome les » Parasites, les Bateleurs, les Boufons, les » Courtisannes trop libres dans leurs paroles.. » Loin d'ici toute Satyre qui attaque les Parti- » culiers, toute expression trop enjouée, & » tout ce qui peut avoir l'ombre du crime.... » Une coupable joie ne cause point un vrai » plaisir, les honnêtes gens ne sont touchés » que des choses honnêtes; vous n'entendrez » point de sale équivoque; notre langage res- » semblera à l'onde pure d'une claire Fontaine, » on ne vous refusera aucun plaisir, hors celui » de la folie; les sages nous en sçauront gré. « J'espere aussi qu'on me sçaura gré d'avoir inséré dans cet Ouvrage des sentimens aussi estimables.

n'est-il pas, selon lui, dur & affecté ? Pourquoi se plaindroit-il de la justice que je lui rends, lui qui l'a refusée avec tant d'orgueil à ces grands hommes? Pourquoi n'aurois-je pas la liberté de critiquer sans partialité ses Ouvrages, & d'examiner si les défauts de sa plume, toute élégante qu'elle est, viennent de son jugement ou de son esprit ? Si son imagination est sans vivacité ou sans graces ? Cinq cens vers, qu'il écrit le matin, ne prouvent pas qu'il ait plus de génie que de goût; tels étoient la plûpart des Poëtes qui l'ont précédé.

Mustapha, la Princesse Insulaire, plus de quarante autres Poëmes ont été peut-être composés (*a*) en un

NOTES.

(*a*) » Bienheureux Scudery, dont la fertile
» plume,
» Peut tous les mois, sans peine, enfanter un
» Volume.

Un mois est plus vraissemblable qu'un jour, & une demi-heure, comme il y a dans le texte. Dryden a traduit en Vers toutes les Œuvres de Virgile, les Satyres de Perse, quelques Satyres de Juvénal, des morceaux de Lucrece, des Odes d'Horace, des Eclogues de Théocrite, une partie des Œuvres d'Ovide; il a fait

jour. Voulez-vous écrire des choses qui soûtiennent hardiment l'examen, & qui méritent une seconde & une troisieme lecture : comparez chaque mot à celui qui le précede, & à celui qui le suit ; examinez & éclaircissez chaque pensée ; méprisez les applaudissemens de la multitude ; bornez-vous à plaire au petit nombre des connoisseurs. Pouvez-vous être assez délicat pour souhaiter que le Théatre retentisse à vos pieces d'éclats de rire, & de loüanges peu réfléchies, que vous donnent des sots & des femmes (*a*) qui forment des cabales

NOTES.

des Odes, des Satyres, des Epîtres, des Elégies, des Chansons, des Prologues sans nombre, beaucoup de Tragédies, de Comédies, de Dissertations, &c. Cet Auteur, dit M. de V.... étoit plus fécond que judicieux ; il auroit eu une réputation sans mélange, s'il n'avoit fait que la dixieme partie de ses Ouvrages.

(*a*) Une Piece de Théatre ne doit point se borner à être représentée aux gens de la Cour ; elle doit réünir les suffrages, non-seulement de la Cour, mais de la Ville, des femmes & des gens du métier ; ceux qui connoissent les regles doivent juger de la perfection d'un Ouvrage Dramatique ; ceux qui ne les connoissent point doivent la sentir.

en votre faveur? Faites venir chez vous des Juges éclairés, tirez-les surtout de la Cour, pour entendre votre Sentence. Je dirois, comme cette fille qui répondit autrefois à une Dame qui lui reprochoit d'être la maîtresse de Buckurst, je n'ai point l'ambition d'être admirée du Peuple; je fais gloire de plaire à un homme d'esprit; Madame, je vous permets de vous amuser avec tous les sots de la Ville (*a*).

(*b*) Que le Chevalier Courtevûe, qui voit aussi peu des yeux de l'esprit, que de ceux du corps, prétende appercevoir mes défauts; que les mauvais Poëtes critiquent mes vers, que m'importe? Je méprise cette vile troupe de sots; il me suffit que Sedley, Shadwell, Wicherley, (*c*)

NOTES.

(*a*) Horace ne fait que citer une Comédienne qui se consoloit d'être sifflée par le Parterre, dès que les gens de la Cour faisoient cas de son talent; le Comte de R. . . . enchérit sur la plaisanterie d'Horace, par une autre plus ingénieuse; voilà comme on doit imiter les Anciens.

(*b*) Ce Chevalier Courtevûe étoit un certain Poëte, nommé Carr Scroope, qui s'étoit attiré cette mauvaise plaisanterie, par de plus mauvaises qu'il avoit faites contre le C. de R.

(*c*) Nous avons parlé de Milord Godolphin dans le premier Volume.

Godolphin, Buckurst, (a) Buckingham, (b) Butler, & un petit nom-

NOTES.

(a) George Villiers, Duc de Buckingham, Protecteur des Sçavans & des Poëtes, & Poëte lui-même; nous aurons lieu de parler plus au long de ce Seigneur.

(b) Samuel Butler est né en 1612. dans le Comté de Worcester, & il est mort en 1680. sa naissance & sa fortune étoient très-médiocres, mais son mérite lui attira la confiance de George, Duc de Buckingham, l'estime de Charles II. & l'admiration de toute l'Angleterre. Il a fait un Poëme intitulé *Hudibras*; ce Poëme l'a rendu immortel. C'est une Satyre extrèmement ingénieuse de l'interregne de Cromwel, & du Fanatisme des Presbytériens de ce tems-là. Son Héros croit être Saint, & il est fou. Ce Don Quichote a sa Dulcinée, qui est sa Secte, & son Sancho, qui tout hypocrite qu'il est, ne laisse pas que d'être railleur & malin. J'avois dessein de faire connoître ce Poëme, du moins par extrait; mais qui ne seroit effrayé de ces paroles de M. de V....
» C'est de tous les Livres que j'ai jamais lûs
» celui où j'ai trouvé le plus d'esprit: mais c'est
» aussi le plus intraduisible; il faudroit à tout
» moment un Commentaire, & la plaisanterie
» expliquée cesse d'être plaisanterie; tout Com-
» mentateur de bons mots est un sot. « Voilà de quoi effrayer le plus déterminé Commentateur.

» *Complures alios, doctos ego quos, & amicos*
» *Prudens prætereo: quibus hæc sint qualiacum-*
» *que*

bre d'autres, que je ne nomme point, les approuvent; (a) leur critique sera ma gloire.

NOTES.

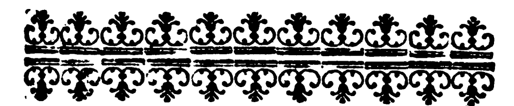
» *Arridere velim: doliturus, si placeant hæc*
» *Deterius nostrâ.* Horat. Ibid.

(a) Horace dit qu'il seroit fâché de faire des Ouvrages qui méritassent la critique des gens de goût. Le C. de R. . . . dit qu'il s'en feroit honneur; lequel des deux a plus de délicatesse?

» Un Ouvrage, en un mot, qui juste en tous
» ses termes,
» Sçut plaire à d'Aguesseau, sçut satisfaire
» Termes,
» Sçut, dis-je, contenter en paroissant au jour,
» Ce qu'ont d'esprits plus fins, & la Ville &
» la Cour. *Epitre XI. Boil.*



IDÉE



IDÉE

De la Piece suivante.

CETTE piece est l'ouvrage du célebre Adisson ; le nom de ce Poëte, prévient en faveur de toutes ses productions. Quand on voit au bas d'un tableau le nom de le Brun ; on considere le tableau avec plus d'attention, on y cherche de nouvelles beautés, on en découvre qu'on n'avoit point encore apperçues ; & quand après bien des recherches on ne les trouve point, on se reproche son ignorance, & on n'admire pas moins le Peintre.

Tel sera sans doute le préjugé de quelques Lecteurs pour le Poëme d'Adisson : mais s'il est

vrai qu'on ne puisse pas être un grand Poëte avant trente ans, comme l'a décidé l'Auteur des Réflexions sur la Poësie, & sur la Peinture ; quelle idée le Lecteur aura-t-il de cette piece, quand je dirai qu'Adisson l'a composée à 17. On ne s'attendra qu'à un foible essai, qu'à quelques idées brillantes, hardies, mais peu liées entre elles, peu solides, peu justes, comme sont les ouvrages des jeunes gens. L'éducation seule d'Adisson suffiroit à donner une grande idée de sa piece.

Joseph Adisson étoit fils d'un Curé Anglican, dont le mérite & l'érudition sont connus par des ouvrages estimés ; il veilla de bonne heure à l'éducation de son fils ; il fut élevé dans l'Université d'Oxford, où il apprit en peu de tems, le Grec & le Latin, avec un succès admirable. Avant de sortir de l'Université, il fit diverses

pieces Latines, qu'on imprima dans un Recueil intitulé *Musæ Anglicanæ*. Elles furent admirées en Angleterre, & en France; Boileau qui les lut, conçut pour la premiere fois, une grande idée du génie Anglois : peu s'en fallut qu'elles ne fissent une espece de conversion, qui auroit été à jamais célebre : elles reconcilierent presque Boileau avec les Modernes. Quelle perte pour la Langue & la Poësie Angloise, si Adisson, trop flaté de cet heureux succès, se fût borné à la Poësie Latine ! Il n'auroit pas certainement, tout bon Poëte Latin qu'il fût, embelli la langue de Cicéron, & de Virgile, & il a perfectionné sa langue maternelle; il fit des vers Anglois à 15. ans, comme M. de Voltaire en a fait à cet âge; il en offrit les prémices à Dryden, qui étoit alors le Prince des Poëtes Anglois; il fit ensuite une

Ode pour être chantée le jour de Sainte Cécile ; il traduiſit en Vers le quatrieme Livre des Géorgiques, & quelques Métamorphoſes d'Ovide : car il eſt d'uſage en Angleterre, & cet uſage devroit paſſer en France, que les jeunes Poëtes exercent leurs talens ſur les Anciens ; rien n'eſt plus capable de leur inſpirer le goût de l'antiquité.

De ſi heureux commencemens annoncent avantageuſement la piece qu'on va lire ; elle ne reſſemble en rien à l'eſſai ſur la Poëſie du Duc de Buckingham, ni à la Satyre du Comte de Rocheſter ; elle contient des exemples, qui ſont des préceptes ; ce n'eſt point une critique, ce ſont des éloges. On a lû l'eſſai avec une docilité reſpectueuſe, & la critique, avec une joie un peu maligne ; on lira cette Hiſtoire avec un ſentiment d'admiration

pour les grands Poëtes qu'elle célebre ; cette admiration ne coûtera preſque rien à l'amour propre; ces grands Poëtes ne ſont plus.

Repréſentez-vous une Galerie de Tableaux placés les uns après les autres, ſans autre ſuite que celle du tems où ceux qui y ſont peints ont vécu. Les premiers ont un air antique & négligé ; les ſeconds ſont moins négligés & moins naturels,leur habillement eſt biſarre, la draperie eſt ridicule ; plus les autres s'approchent de notre ſiecle, plus nous nous familiariſons avec eux;ils prennent inſenſiblement notre air & nos manieres ; c'eſt ainſi qu'on va voir paroître Chaucer, & Spencer, enſuite Cowley, Milton, Denham, & enfin Waller, Roſcomon, Dryden, Congreve & Montagu ; on verra naître la Poëſie Angloiſe avec les premiers, ſe former avec les ſeconds, & ſe polir avec les derniers. Je laiſſe à ceux qui ſont

plus habiles que moi dans la connoissance de la Poësie Angloise, le soin de fixer précisément l'époque de sa perfection ; comme nous marquons le siecle d'Auguste pour la Poësie Latine, celui de Léon X. & de Jules II. pour la Poësie Italienne, & le siecle de Louis XIV. pour la Poësie Françoise ; que ce soit le regne de Charles II. ou celui de la Reine Anne qui ait produit les plus grands Poëtes d'Angleterre, c'est ce que je ne déciderai point.

Adisson a adressé cette piece à Henri Sacheverell son ami, son condisciple & Poëte comme lui. Ce Sacheverell embrassa l'état Ecclésiastique ; il fut fameux dans la suite par un Sermon qu'il fit contre les Ministres de la Reine Anne ; le Parlement l'exila : mais ce Sermon fit un effet prodigieux sur les esprits ; on oublia tous les services du Duc de Malborough

& tous les égards qu'on devoit à sa famille ; on le chassa, ainsi que tous les Ministres de la Reine Anne. Sacheverell fut rappellé, on le reçut à Londres avec la même joie, & les mêmes acclamations qu'on reçut autrefois Cicéron, lorsqu'il revint à Rome après son exil ; il rentra en grace auprès de la Reine, & elle lui donna de riches Bénéfices.

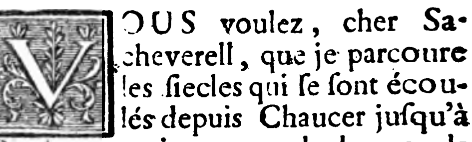




HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES PLUS GRANDS POËTES ANGLOIS,

Par JOSEPH ADISSON,

A MONSIEUR
HENRY SACHEVERELL.



VOUS voulez, cher Sacheverell, que je parcoure les ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis Chaucer juſqu'à Dryden, que je vous parle des grands Hommes qui ont été inſpirés par les Muſes, & qui ont animé la Poëſie Angloiſe de leur noble fureur; il n'eſt point beſoin d'une plus longue Préface, pour vanter les talens qu'une pareille entrepriſe exige: je tâche-

rai ſeulement de vous faire connoître les différentes beautés de leurs ouvrages, vous admirerez leurs vers; il n'y aura que les miens, qui ne mériteront point votre admiration.

(*a*) Nos ſtupides ayeux étoient plongés depuis long-tems dans un ſommeil profond; leur ame inſenſible, n'étoit point émue par l'enthouſiaſme des neuf ſœurs lorſque Chaucer pa-

NOTES.

(*a*) Notre Poëſie date de plus loin. L'Amant d'Heloïſe fit des Chanſons ſur leurs amours; ces Chanſons coururent toute la France dans le douzieme ſiecle. Le Moine Helinand de Beauvais alloit chanter ſes Vers à la Cour de Philippe Auguſte; on ſçait l'origine de nos Vers Alexandrins, & quand le Roman de la Roſe a commencé; perſonne n'ignore l'Hiſtoire des Troubadours, des Jongleurs, & des Chanterres. Thibaut, Comte de Champagne, Raoul Comte de Soiſſons, Pierre Maucler, Comte de Bretagne, le frere de Saint Louis, étoient tous Poëtes; ils n'étoient ni moins braves, ni moins aimables que nos grands Seigneurs; la délicateſſe de leurs penſées & de leurs ſentimens paſſoit dans leurs mœurs & dans leurs manieres. On apperçoit encore, à travers l'obſcurité de leur ſtyle, une imagination plus épurée, un goût plus naturel & plus fin que les Italiens, dont ils furent les maîtres, & que les anciens Poëtes Anglois n'en montrent dans leurs Poëſies.

rut ; Poëte naif, il fit divers Contes en Vers & en Prose, mais le tems a porté sa rouille sur ses Ecrits, défiguré son langage, obscurci son esprit ; il s'efforce d'égayer ses vers grossiers par des plaisanteries, il ne peut venir à bout de divertir ses lecteurs.

Après lui vint Spencer ; enflammé d'une ardeur Poëtique, il amusa son siecle de vieilles fictions. Notre Nation, ignorante & sans culture, se laissa conduire partout où l'imagination du Poëte l'égaroit, dans des terres désertes, dans des mers inconnues, au-delà desquelles on ne voyoit que des bois enchantés, & des Dragons dévorans. Le merveilleux ravissoit nos peres : mais notre siecle est trop éclairé, pour souffrir de longues & ennuyeuses Allégories, & une morale basse & rampante ; ces Armes, ces Palefrois, ces Combats en champ clos, ces Dames abandonnées, & leurs courtois Chevaliers, ont dans l'éloignement quelque agrément pour nous : mais quand nous les envisageons de plus près, (*a*) les ombres

NOTES.

(*a*) Toutes les Nations de l'Europe ont som-

tombent & cette perſpective diſparoît avec tous ſes charmes.

(*a*) Le grand Cowley, puiſſant

NOTES.

né tour à tour dans les extravagances de la Chevalerie errante, & de la Féerie; pour nos Poëtes, ceux du moins qui ont mérité quelque réputation, ont mépriſé par le ſeul inſtinct, & avant qu'ils euſſent le goût ſûr, toutes ces folies; ils ont ſuivi la Mythologie des Anciens, & ils ont travaillé comme eux ſur des ſujets réels, poſſibles, vraiſſemblables. Ils ont chanté leurs Amours, leur Religion, les belles actions de leurs Héros, les merveilles de la nature. Qu'on ne diſe pas que les François manquent d'invention, la multitude innombrable de leurs Romans & de leurs Contes de Fées, dont leurs plus médiocres Ecrivains ſont les Auteurs, prouve qu'elle eſt la fécondité de leur imagination; ſi nos grands Poëtes paroiſſent en avoir moins que les Poëtes des Nations voiſines, c'eſt qu'ils ont plus de jugement.

(*a*) Perſonne n'a peut-être jamais eu plus d'eſprit que Cowley, mais la fineſſe de ſon eſprit dégénere quelquefois en ſubtilités, & du ſublime il monte ſouvent au giganteſque; on pourroit lui appliquer ces Vers de M. l'Abbé du Reſnel.

» O trop heureux Damis ſi ton eſprit fécond,
» Etoit accompagné d'un jugement profond;
» Si dans tes vifs tranſports ſouvent trop d'a-
» bondance,
» De tes brillans Tableaux ne gâtoit l'ordon-
» nance;
» Faut-il donc que l'eſprit ne puiſſe s'accorder,
» Avec le jugement qui doit le ſeconder?

Eſſai ſur la C. . . Livre II.

génie, pétille d'esprit, & prodigue les pensées; entassées les unes sur les autres, elles fatiguent notre attention. (*a*) S'il nous plaisoit moins, il nous plairoit davantage: à peine une pensée brillante a-t-elle frappé nos yeux, qu'une autre plus brillante encore nous éblouït; nous sommes sans cesse ravis d'admiration: ainsi la voie lactée répand dans les Cieux une lumiere continue; chaque étoile ne

NOTES.

(*a*) Un Ouvrage, dit M. Rollin, où tout frappe & où tout brille, cause plutô une espece d'éblouissement qu'une véritable admiration: il lasse, il fatigue, & il déplait à la longue à force de plaire.

» Je n'écris point pour les admirateurs,
» Puis, je ne sçais, tous ces Vers qu'on ad-
» mire,
» Ont un malheur, c'est qu'on ne les peut lire;
» Et franchement, quoique plus censuré,
» J'aime encor mieux être lu qu'admiré.

Rousseau.

Ces pensées si fréquentes n'occupent qu'une seule faculté de notre ame, & la lassent à force de l'exercer; elles ennuyent les autres, parce qu'elles ne les occupent point; elles parlent sans cesse à l'esprit, & ne disent rien au jugement, à la raison, à l'imagination, aux passions, au cœur.

nous fait point appercevoir ses rayons, elles réfléchissent toutes ensemble une vive clarté qui leur est commune.

(*a*) Pardonnez-moi, grand Poëte, si j'ose blâmer les beautés innombrables qui parent vos Vers; vos défauts viennent de l'excès même de votre esprit; cependant cet esprit plaît toûjours, sous quelque forme qu'il paroisse. (*b*) Quelle autre Muse pourroit inspirer les sentimens que vous inspirez, & tirer de sa Lyre, les sublimes sons de Pindare? D'autres ont osé comme vous, l'imiter; ils ont travaillé leurs vers avec soin: mais malgré leurs expressions outrées,

NOTES.

(*a*) C'est avec un respect mêlé de crainte & d'admiration qu'Adisson & Congreve, tout éclairés qu'ils étoient, ont osé critiquer Cowley; leur exemple est la condamnation de nos petits critiques, dont la hardiesse & la malignité est proportionnée à leur ignorance & à leur mauvais goût.

(*b*) Les défauts des grands hommes ont cet avantage sur ceux des sots que ceux-ci ne sont capables que d'ennuyer par les beautés mêmes de leurs Ouvrages, & que ceux là offrent des singularités intéressantes jusques dans leurs défauts: elles étonnent & instruisent ceux mêmes qui les critiquent.

ils ont fait des efforts vains & stériles; pour vous, vous ajoûtez (*a*) à Pindare de nouveaux charmes; son imagination renaît dans vos vers, elle s'y promene avec plus de liberté que dans les siens: l'essor, que vous lui faites prendre, est encore plus élevé que son propre vol. Heureux Poëte, votre vie sans tache, & vos vers charmans ont mérité qu'un Prélat éloquent les célébrât; vous serez immortel dans les ouvrages de Sprat, (*b*) & dans les vôtres.

NOTES.

(*a*) Cowley a traduit en Vers quelques Odes de Pindare. On doit avoir, dit M. Congreve, un si grand respect pour les vertus, les rares talens, & l'érudition de Cowley, qu'on doit bien se garder de blâmer les licences qu'il a prises dans ses Odes Pindariques. La beauté de ses Vers dédommage de l'irrégularité de ses Stances, & quoiqu'elles ne soient pas de la mesure précise des Strophes qu'il a traduites, il a imité parfaitement la sublimité du style, la vigueur des pensées, la force & la noblesse des images de son original.

(*b*) Thomas Sprat, Evêque de Rochester, Abbé de Westminster, Auteur de l'Histoire de la Société Royale de Londres, élégant Ecrivain en Vers & en Prose, a fait une Edition des Ouvrages de Cowley, & un grand éloge de sa personne & de ses Ecrits; il nous

(a) Milton suit, il marche avec

NOTES.

le représente comme le plus honnête homme, & le plus grand Poëte de son siecle ; je donnerai ailleurs l'abrégé de sa Vie.

(a) Adisson ne fait que l'Eloge de Milton ; il n'en fait pas la Critique. Milton est digne d'admiration, lorsqu'il peint des objets réels & vraissemblables. Je suis Satan dans tous les pas qu'il fait pour approcher d'Eve, & pour la séduire ; je goute les délices du Paradis Terrestre ; je crois assister à la création du Monde, & à l'ouvrage des six jours : j'aime à me voir sortir avec Adam & Eve des mains du Créateur ; je contemple avec eux le spectacle de l'Univers ; je les admire l'un & l'autre dans le crystal d'une claire Fontaine ; je joüis de leurs chastes & innocentes amours, & je gémis comme eux de leur ingratitude envers Dieu : mais je suis bien surpris quand Milton me transporte des idées, que la foi m'a rendues familieres, dans un monde chimérique ; alors tout me paroît bisarre & ridicule. Il est assez plaisant de voir Satan avec une taille plus gigantesque que celle de Gargantua, & des épaules assez larges pour porter un bouclier d'une aussi vaste circonférence que la Lune, des ailes aussi étenduës que les voiles d'un Vaisseau, avec une lance plus haute qu'un Pin : cette armure, toute prodigieuse qu'elle est, ne le rend pas invulnérable, Saint Michel, armé de toutes pieces, lui donne un coup de lance au travers du corps, & lui fait une plaie, dont il sort une liqueur subtile & dévorante. Un autre Diable est fendu en deux ; tous les Diables auroient

fierté, il se promene librement dans une versification majestueuse; des héros vulgaires ne sont point dignes de sa Muse, le monde ne peut point contenir ses divins transports; voyez-le monter vers les Cieux, & du haut du firmament, repousser loin de lui la vile demeure des mortels; déjà il ébranle les fondemens du trône éternel, il le remplit de terreurs & d'allarmes, & il met le tonnerre dans les mains du Tout-Puissant. Je vois, que dis-je? Je sens tous les objets que sa plume décrit; chaque vers a sa pompe, chaque vers est un trait hardi & sublime, que la critique la plus délicate respecte. N'êtes-vous pas saisi de crainte? N'êtes-vous pas ravi de

NOTES.

été battus, s'ils ne se fussent avisés heureusement de tirer le canon contre les Anges; ceux-ci, effrayés du bruit horrible de l'Artillerie, se renverſent les uns sur les autres, embarrassés dans leurs cuirasses, leurs casques & leurs boucliers. Il n'auroit pas été décent que les Diables eussent défait les Anges; aussi ils ne perdent point la tête; ils arrachent du Ciel des Forêts entieres, & des quartiers de Rochers, qu'ils lancent avec leurs sommets chevelus sur les Diables.

An risum teneatis amici?

joie

joie ? quand vous voyez les Anges combattre contre les Archanges, l'Etendard du Meſſie flotter & briller dans les airs, & ſon Char triomphant rouler avec un bruit formidable ſur la voute des Cieux ? L'airain bruyant raiſonne, le Tonnerre éclate ; j'entends avec frayeur la voix de la guerre cruelle, mes eſprits ſont étonnés, ſont ſuſpendus, mon ſang ſe retire & ſe glace dans mes veines ; lorſque je conſidere des Séraphins plongés dans une mer de feu : mais de ces lieux ténébreux & horribles, je vole avec joie à l'aimable ſéjour du Paradis ; quelle eſt la langue qui pourroit exprimer ? Quel eſt l'enthouſiaſme qui pourroit décrire un ſpectacle ſi charmant & ſi fécond en plaiſirs ?

(*a*) Ah ſi ce grand Poëte n'avoit pas profané ſa plume dans les éloges qu'il a donnés à nos Citoyens perfi-

NOTES.

(*a*) Milton avoit la même fierté, & le même feu dans les ſentimens que dans les idées ; auſſi paſſionné pour la liberté & l'indépendance, que les Démons qu'il a fait parler, il a écrit pour juſtifier le parricide de Charles I. Son Livre a révolté l'Angleterre ; les Parlemens de Bordeaux & de Paris, en ont condamné la traduction au feu.

des, quelles loüanges ne mériteroient pas ses autres productions ! Son style ne pourra jamais embellir la cause qu'il a défendue. Cette source claire & pure, découvre aux yeux le terrein odieux qu'elle arrose.

(*a*) Mais, ô Muse, tirez de votre Lyre des sons plus doux, donnez plus de graces à vos chants, parlez un langage plus tendre (*b*), le galant

NOTES.

(*a*) Adisson prend les différens styles des grands Poëtes qu'il fait connoître ; il a l'esprit de Cowley, la force de Milton, les graces de Waller. Quand Horace loue Pindare, il entre dans l'enthousiasme du Poëte Lyrique. Lorsque Boileau représente Perse & Juvénal, il imite la précision de l'un, & l'énergie de l'autre. Les Poëtes font peu de définitions, & beaucoup de portraits.

(*b*) Edmund Waller a célébré dans des Chansons, des Elégies, & d'autres Pieces galantes Myladi Dorothée, fille de Robert Sydney, Comte de Leicester. Il donna à cette jeune beauté le nom de *Sacharisse*, ou *morceau de sucre* ; ce mot vient des Turcs. Leurs Dames sont flatées par leurs Amans, lorsqu'ils les appellent *morceaux de sucre*. Sacharisse fut mariée en 1639. à Henry Spencer, Comte de Sunderland, qui fut tué à la journée de Newbuery, n'ayant pas encore atteint 23. ans. La Comtesse mourut en 1683. Waller eut le courage de renoncer à l'amour qu'il avoit pour elle, lorsqu'elle fut mariée.

Waller vous demande des vers ; tournez-les avec plus d'art, que vos éloges aient plus de délicatesse ; les Chansons charmantes, & les beautés qu'il a chantées, excitent le sentiment, & augmentent les desirs, les graces de Sacharisse allumeront les feux de l'amour, aussi l'ong-tems que les vers de Waller enflammeront les passions ; vos sons enchanteurs, Poëte harmonieux, rendent le vaincu hardi, & le lâche courageux ; vous montrez que Cromwel même fut innocent, & vous loüez la tempête qui l'a enlevé à la terre.

Pourquoi votre Muse a-t-elle paru sitôt ? Que n'a-t-elle vu le grand Nassau sur le Trône ? (*a*) Ses victoires

NOTES.

(*a*) Les Poëtes Anglois ont vanté à l'envi, la Victoire que Guillaume III. remporta sur le Roi Jacques II. en Irlande, aux environs de la Boyne. Elle est en effet très-remarquable, dans la vie d'un Prince qui aima la guerre, & qui a eu peu d'autres succès. Guillaume III. n'aimoit ni le jeu, ni la conversation, ni les plaisirs, ni les sciences, ni les affaires ; il fut à la guerre, étant Roi d'Angleterre, comme il alloit à la chasse étant Prince d'Orange, uniquement pour se fuir. Il n'avoit qu'une passion, qui lui coûta cher ; c'étoit sa haine pour la

auroient brillé dans vos vers ; elles auroient rempli votre ame d'une plus noble ardeur ; l'horreur & la mort nous auroient frappés d'un spectacle terrible, des flots de sang auroient enflé les eaux de la Boyne ; mais si vous aviez tracé le portrait de notre Reine aimable (*a*), vos vers plus doux & plus tendres, auroient peint toutes les graces qui l'accompagnent ; l'Héroïne de Spencer auroit été moins belle.

Je ne vous oublierai pas, Roscomon (*b*), vous qui donnez des

NOTES.

France. Ne pouvant venir à bout de battre les François, il inspira sa jalousie aux Poëtes de sa Nation ; jamais on ne vit plus d'invectives que dans leurs Vers : nos Poëtes ne s'en vengerent, qu'en faisant de meilleures Ouvrages qu'eux.

(*a*) La Reine Marie faisoit l'admiration de tout le monde ; elle inspiroit du respect & de l'amour ; son cœur étoit aussi tendre & généreux, que son esprit étoit solide & éclairé. Elle disoit que » les mauvais Princes devoient » s'attendre à être blâmés par la postérité ; que » ne pouvant toucher à leurs personnes, il » étoit juste qu'on n'épargnât pas leur mémoi» re, & que cette vengeance n'égaloit pas les » maux, dont ils avoient accablé le monde pen» dant leur vie. «

(*b*) Dillon Wenwolth, Comte de Roscō-

lois à la noble Poëſie ; la profondeur de votre jugement, & l'harmonie ſublime de votre verſification, montrent que vous êtes à la fois, grand Critique & grand Poëte ; & vous Denham(*a*), votre renommée durera auſſi long-tems, que la montagne de Cooper commandera aux plaines qui l'environnent.

(*b*) Dryden marche ſur vos pas, il

NOTES.

mon, naquit en Irlande ; ſa nobleſſe, auſſi ancienne qu'illuſtre, remonte au-delà de la Conquête des Ducs de Normandie. Ses Ancêtres furent tous Catholiques ; une des branches de ſa Maiſon a été fidele au Roi Jacques II. elle a paſſé avec lui en France, où elle a produit, dans l'Egliſe & dans l'Epée, des hommes qui s'y diſtinguent encore aujourd'hui, par leur mérite & leurs belles actions. Le C. de R. . . a fait la traduction en Vers de l'Art Poëtique, & de beaucoup d'Odes d'Horace, & un Eſſai ſur la maniere de traduire, &c.

(*a*) Jean Denham a vécu ſous les regnes de Charles I. & de Charles II. ſa deſcription des environs de la Montagne de Cooper, aux piés de laquelle coule la Tamiſe, eſt eſtimée.

(*b*) Dryden reçoit ici un Eloge qu'on n'a donné peut-être jamais qu'à lui & à Cowley. Ces deux grands Poetes ſe ſont perfectionnés dans l'Art des Vers, à meſure qu'ils ont avancé en âge. La vieilleſſe, qui éteint le feu de la Poëſie dans tous les hommes, n'eſt peut-être

possede toutes les finesses de l'art, il a vieilli sur le Parnasse, & les charmes de sa Muse ne font qu'augmenter avec ses années; il joint à la justesse des expressions, l'Harmonie & la douceur de la versification: soit qu'il emprunte les discours enjoüés de Thalie, soit qu'il parle le langage touchant de Melpomene, il excite les ris, ou il fait verser des larmes; ses Satyres portent des traits qui blessent;

NOTES.

pas contraire au génie Anglois; leur défaut est d'être trop vifs & trop féconds; ce sont des Terres qui produisent de mauvaises herbes, avec de bon grain; ce sont des Arbres qui poussent trop de branches & trop de fruits: il faut que le tems vienne, la faux à la main, retrancher ces rameaux & ces fruits superflus, & qu'en les desséchant, il rétrécisse les fibres par lesquelles la seve monte avec trop de force; étant moins abondante, elle en est plus pure. Dryden étoit septuagénaire, lorsqu'il publia sa traduction de Virgile en Vers; à quelques défauts près, elle est très-vantée. Les critiques de ce célebre Poëte, ennuyés de l'estimer si long-tems, malgré eux, se déchainerent contre lui; il n'en eut jamais tant qu'à la fin de sa vie. M. Pope les a comparés à ces moucherons, qui ne sont jamais si nombreux ni si incommodes, que lorsque le Soleil se couche dans un beau jour d'Eté.

ses Odes ont des graces qui plaisent; il n'a point de vers, qui ne soit doux & harmonieux; sa Muse a tous les ornemens qui lui conviennent, & elle n'a point d'ornemens qui ne charment. C'est vous qui embellissez notre Poësie, ô Dryden ! Pourroit-elle jamais perdre de sa beauté, après avoir fleuri si long-tems dans vos vers? Les Muses font renaître une nouvelle espérance; l'Harmonieux Congreve bannit nos allarmes; Poëte d'une fécondité inépuisable, il nous a donné beaucoup, il nous promet encore davantage; Congreve soûtiendra long-tems la gloire de votre nom, ô Dryden, & votre Muse revivra dans les vers de votre ami. *(a)*

Je me lasse de parcourir ma carriere, je voudrois en sortir; mais je dois rendre justice au mérite, je veux encore continuer ma course, je n'ai pas nommé le Noble Montagu *(b)*

NOTES.

(*a*) William Congreve, éleve de Dryden, a fait l'éloge de l'esprit, du caractere, & de la probité de ce grand Poëte.

(*b*) Mylord Montagu fut Poëte, & Protecteur des Poëtes. Il a fait un Poëme sur la Bataille de la Boyne, & il l'a adressé au Comte de Dorset. Guillaume III. le fit grand Trésorier, & Comte d'Halifax; voilà pour la secon-

si vanté pour son esprit, son génie plaisant & singulier ; il adresse à Dorset sa Muse ingénieuse, & des vers tels que Dorset lui-même en pourroit faire ; avec quelle négligence aimable il laisse aller ses vers faciles & naturels ? Les belles actions de Nassau ornent sa Poësie, il environne de gloire ce Héros ; son Armée est rangée en bataille dans le plus bel ordre ; la Boyne porte dans la Mer ses eaux teintes de sang ; ni le Simoïs, dont le cours fut suspendu par les hommes & les armes entassés dans son lit, ni le Xante, dont le nom est si célebre, n'exerceront pas aussi long-tems le génie des Poëtes ; quoique les Dieux & les Mortels mêlés ensemble, aient combattu dans ces fleuves : mais déjà Montagu entre dans les Conseils secrets de son Prince, il aide de sa sagesse, le Héros qu'il a chanté.

(*a*) J'ai enfin terminé ma carriere,

NOTES.

de fois qu'Adisson parle de cette Bataille ; il auroit été à souhaiter, pour ce Poëte, que Guillaume III. en eût gagné encore une, il y auroit eu plus de variété dans le Poëme d'Adisson.

(*a*) Il insinue qu'il va renoncer à la Poësie re-

recevez ce foible & dernier hommage que ma Muse vous offre; j'abandonne l'art des vers à de plus grandes vérités : ainsi, vous qui êtes à la fois une Muse aimable & un tendre ami, adieu.

NOTES.

pour s'occuper des devoirs de l'Etat Ecclésiastique, auquel son pere le destinoit, comme si la Poësie étoit incompatible avec cet Etat. L'illustre Auteur de l'Anti-Lucrece a fait ce Poëme admirable, au milieu des occupations les plus importantes. Addisson n'entra point dans le Clergé; sa piété, qui l'en rendoit digne, lui persuada qu'il ne l'étoit pas; il n'en servit pas moins sa Patrie & sa Religion. Il voyagea en France, en Italie, en Allemagne, d'où il rapporta un grand nombre de richesses Littéraires, & de connoissances sur les Antiquités Greques & Romaines, qu'on peut voir dans son excellent Traité sur les Médailles; il fit un beau Poëme sur la Bataille d'Hochstet; sa Tragédie de Caton, fit connoître & goûter aux Anglois la décence & les regles du Théatre; celle de Rosamonde a de grandes beautés; son Spectateur est un riche trésor de Littérature & de Morale; il fut Commissionaire des Appels, Charge qu'avoit eüe le célebre Loke, & ensuite Sécrétaire d'Etat. Il quitta celle-ci pour travailler sur la vérité de la Religion. Nous avons une partie de cet Ouvrage; il y tire ses preuves du témoignage des Payens; il devoit y ajoûter celui des Juifs, mais il mourut en 1719. au milieu de ces travaux édifians qui abrégerent sa vie.



IDÉE

De la Piece suivante.

IL me reste à faire connoître, le Poëme de Madame de Worthley Montaigue, *une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit*, selon M. de V. . . . *& qui a le plus de force dans l'esprit.* C'est elle qui a apporté de Constantinople, où elle avoit été en Ambassade avec son mari, l'usage singulier de l'insertion de la petite Vérole. Madame de Worthley tient un rang distingué parmi les femmes qui ont cultivé la Poësie avec un succès brillant. L'Angleterre a ses Lambert, ses Deshoulieres, ses la Suze, ses du Chatelet, ses du Bocage. Tout le monde y connoît Mesdames Philips, Wharton, Centlivre, Haivoud,

Behn, & beaucoup d'autres. L'envie, toûjours attachée au mérite, ne pousse point la malignité jusqu'à les soupçonner injustement de n'avoir point fait les Ouvrages qui sont imprimés sous leurs noms; elles joüissent paisiblement de la gloire qu'elles méritent. Les Anglois, qu'on accuse d'avoir peu de respect pour les Dames, parce qu'ils n'ont point pour elles les petits soins de nos petits Maîtres, n'ont pas la barbarie de déchirer par leurs médisances la réputation des femmes qui se distinguent par leurs talens.

J'ai vû beaucoup de Pieces en Vers & en Prose, à la loüange de Madame de W. . . . on la nomme la Sapho d'Angleterre; on vante surtout le Poëme dont je donne la traduction. En remontant à l'origine de la Poësie, l'Auteur passe en revue Homere, Pindare, Sapho, Anacréon, Vir-

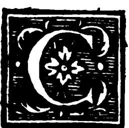
gile, & Horace: mais, comme les Poëtes Grecs & Latins, ne sont point de mon sujet, je ne ferai que parcourir les Eloges qu'elle leur donne. J'avois même résolu de ne point traduire ceux des Poëtes Anglois, dont Adisson a parlé: mais la maniere de Madame de W. . . . étant différente de celle de ce Poëte, j'ai cru que les mêmes objets, représentés sous divers points de vue, pourroient ne pas déplaire. Notre esprit aime naturellement à comparer.





LE PROGRÈS DE LA POESIE;

Par Mme de Worthley Montaigue.



COMMENT oserai-je commencer une entreprise, dont je suis incapable ? Comment ma main, que l'Art n'a point instruite, pourra-t-elle peindre un spectacle qui m'étonne ? Comment marcherai-je au hasard sur les pas des Dieux, & représenterai-je les Muses à la source de leur Fontaine ?

Muses célestes, accordez-moi votre puissant secours, aidez mes vers, étendez mon coeur, conduisez ma Lyre, touchez chacune de ses cordes qui tremblent sous mes doigts, tandis que je vais chanter les charmes vantés de la Poësie; dites-nous comment, répandue librement dans les airs, elle peut elle-même exciter ses sons

harmonieux, enflammer l'ame de fureur, ou l'attendrir d'amour; dites-nous enfin quelles furent les premiers rayons de cette Aurore naissante, & dans quelle contrée Apollon, le pere des vers, a paru pour la premiere fois.

Quand la nature nous a refusé son feu, & son génie, c'est en vain que l'art austere nous offre son foible secours; les Muses ne soûrient jamais malgré elles; l'art ne peut verser l'harmonie dans une ame qui n'y est point sensible. Vous donnerez quelques préceptes écrits avec solidité, mais sans vie & sans chaleur; vous serez d'une exactitude scrupuleuse, mais pesante; des rimes recherchées embelliront vos vers platement corrects, la même période répétera toûjours le même (*a*) carillon. De telles pieces,

NOTES.

(*a*) Le fond de ces idées est commun, mais les pensées & les tours ne le sont point; ils sont exprimés avec une vivacité qui caractérise le génie des femmes. La Métaphore, tirée du Carillon, choquera peut-être notre délicatesse; le bruit que fait une période n'a aucun rapport avec le bruit étourdissant des cloches: mais les Anglois ne sont pas si diffi-

ouvrages pénibles de l'art, flateront peut-être le vulgaire : mais il faut un autre harmonie, pour plaire à des oreilles judicieuses, à des esprits polis, à des goûts délicats ; voulez-vous réunir dans des vers sublimes, la légéreté de l'expression & le feu des pensées ? lisez Adisson, étudiez Pope ; le génie seul peut leur donner cette force, ils brillent comme les Astres, sans s'appercevoir de leur propre lumiere, &c.

Ici finit l'exorde, ou plutôt la digression de Mme de W.... on devoit s'attendre qu'après ces paroles, *dites-nous quels furent les premiers rayons de cette Aurore naissante*, elle parleroit aussi-tôt des anciens ; mais elle s'avise de

NOTES.

ciles, tout mot leur est bon, pourvû qu'il exprime à peu près leur pensée. Boileau s'est servi du terme *psalmodier* pour rendre une idée semblable.

Un style trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme ;
On lit peu ces Auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.

Art Poëtique.

donner des préceptes, & de loüer Adiſſon & Pope, avant de parler d'Homere; elle retourne enſuite ſur ſes pas.

» Elle ſalue la Grece pour avoir » allumé la premiere, un feu céleſte » qui s'eſt répandu par toute la terre, » pour avoir produit les premiers lau» riers qui devoient couronner la tête » ſacrée d'Homere, & couvrir le » monde d'une ombre immortelle; » c'eſt dans cette heureuſe contrée, » dit-elle, que ce grand Poëte a fait » connoître le premier aux hommes, » l'admiration. Son imagination ſans » bornes y a conçu le plan de l'Illia» de; il ne marche point à pas lents » à la perfection, il éclate tout-à-coup, » & il répand une lumiere prompte & » vive ſur l'Univers; Mme de W.... » vante ſurtout la vivacité des deſcrip» tions d'Homere; elle dit qu'on en» tend, qu'on voit, qu'on ſent tout ce » qu'il décrit. «

Elle paſſe enſuite à l'éloge de Pindare, ſur ſes Odes Olympiques. » La » rapidité de ſes vers, dit-elle, at» teint les Héros qui volent dans la » carriere. «

» Elle nous fait entrer ſous ces

» ombrages épais (a), sous ces berceaux
» délicieux qui furent les témoins
» des amours de Sapho, & qui re-
» tentissoient des chants mélodieux
» qu'elle consacroit à Vénus ; là, l'é-
» cho répétoit ses tendres Chansons,
» & mêloit ses soûpirs, aux soûpirs
» de Sapho ; elles pleuroient ensem-
» ble.

Mme de W... nous peint encore
» Anacréon couronné de roses, &
» couché nonchalamment sur des
» fleurs ; tantôt, dit-elle, il essaye de
» tirer des sons brillans de sa Lyre,
» tantôt il frappe la terre d'un pié
» agile, il s'éleve, & il retombe sui-
» vant les lois que son humeur en-
» joüée donne à ses cadences : mais
» au milieu de ses transports, il laisse
» quelquefois tomber de sa coupe,
» le jus qui lui inspire sa joie. Poëte
» aimable, il passe ses heureux jours

NOTES.

(a) Il semble que les femmes entendent mieux que nous l'Art des descriptions agréables, & la Peinture des tendres sentimens ; il y a, dit un Auteur Anglois, une diversité de sexes dans la Poësie, une Poësie mâle & une Poësie femelle. . . . . . .

» ſans ſoins & ſans peines ; chaque
» inſtant eſt marqué d'un nouveau
» plaiſir.

» A ces peintures riantes & natu-
» relles ſuccede l'éloge de l'Italie ; la
» gloire d'être la plus agréable & la
» plus fertile contrée de l'Univers,
» cede à celle d'avoir produit Virgile,
» qui a chanté les Bergers, les La-
» boureurs, & les Héros, & d'avoir
» fait naître Horace, dont les Muſes
» & les Graces, ont également enri-
» chi la Lyre, Horace qui joint la
» force de Pindare, à la molleſſe de
» Sapho. Sa ſageſſe, dit notre ingé-
» nieuſe Auteur, eſt polie, ſa viva-
» cité eſt ſage : il eſt ſévere avec in-
» dulgence, lorſqu'il attaque les vi-
» ces de ſon ſiecle ; il enchante l'oreil-
» le pour gagner le cœur : ce n'eſt
» point ſa bile, c'eſt ſon eſprit qui ani-
» me ſa Poëſie ; ſi ſes ſujets ſont agréa-
» bles, ſon ſtyle l'eſt encore plus,
» chaque expreſſion a une douceur
» qui inſinue dans l'ame, la joie &
» l'amour : douceur aimable, vous
» lui futes annoncée par les Colom-
» bes, qui ombragerent ſa tête de
» Mirthes & de Lauriers, lorſqu'il
» étoit encore enfant. «

C'eſt ici que finit l'éloge des Anciens ; notre Illuſtre Auteur commence celui des Anglois, par une propoſition qui n'eſt point vraie exactement ; elle dit qu'ils n'ont point encore été chantés, Adiſſon a fait voir le contraire.

Poëtes innombrables, qui n'avez point encore été chantés, dit-elle : ô vous, dont les ouvrages divers mériteroient les loüanges d'un génie égal au vôtre, pardonnez à une Muſe, qui ſe ſent preſſée d'une ardeur naturelle & invincible, de célébrer la gloire de ſa Patrie. Ma Muſe tourne ſes regards vers cette ville, chérie de la grande Bretagne, vers ces bords entourés de Châteaux, qui s'élevent enſemble juſqu'aux Cieux, vers ce fleuve majeſtueux, qui roule ſes eaux profondes, ſur les terres fertiles qu'elles arroſent.

Chaucer, le premier, ouvrit ſa veine comique, il en fit couler ſes contes plaiſans & naïfs : des beautés ſans parure, ornent ſes vers ſans art ; ſon ſtyle eſt groſſier, mais ſes penſées ſont fortes.

Le grand Spencer parut avec une pompe brillante ; il donna de la douceur à

la Poësie, (*a*) & de l'harmonie à la Prose ; ses vers créateurs, représentent les vertus, les vices, les passions sous leurs formes précises : la nature sert l'enthousiasme du Poëte ; il n'a point de parties dans son Poëme, qu'il ne remplisse de sa force, & qu'il n'anime de son feu.

(*b*) Le sublime Shakespear porte

NOTES.

(*a*) Il n'est point surprenant qu'Adisson ait blâmé Spencer, & que Madame de W... l'ait loüé. Il est peu d'Auteurs qui ne méritent presque également la critique & l'estime, par des endroits différens. Adisson méprise les allégories de Spencer ; Madame de W... vante les descriptions de ce Poëte.

Voici un trait de sa vie, qui va justifier l'Eloge de Madame de W... Spencer montra un jour au célebre Philippe Sydney, qui ne le connoissoit point, le neuvieme Chant du premier Livre de son Poëme. Sydney fut si ému de la description que le Poëte y fait du désespoir, qu'il ordonna à son Maître d'Hôtel de payer à l'Auteur cinq livres sterlings. Il continua de lire, & son émotion ne faisant qu'augmenter à mesure qu'il lisoit, il fit doubler la somme : mais ayant encore lû une Stance, & s'étant apperçu que celui à qui il avoit donné l'ordre de payer Spencer, ne l'avoit pas fait, il lui dit, que s'il ne payoit pas sur le champ deux cens livres sterlings au Poëte, il ne pourroit pas s'empêcher de lui donner tout son bien.

(*b*) » Shakespear avoit un génie plein de

sa grande ame dans un espace aussi vaste qu'éloigné, son génie n'a point de bornes, il commande aux passions, il soûmet les cœurs sans employer le secours de l'art, sans connoître les lois de la critique; telle est une contrée riante, que l'astre du jour regarde d'un œil favorable, & que la nature pare de mille beautés différentes; cette contrée est arrosée de ruisseaux, dont l'onde claire & pure, sans être conduite par la main des hommes, se forme un cours tortueux. Les montagnes sont couvertes de Forêts dont les arbres touchent aux cieux, de rians Paysages charment les yeux, des objets toûjours nouveaux offrent sans cesse de nouveaux plaisirs; l'industrie & le

NOTES.

» force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, » & sans la moindre connoissance des regles. » Ses monstres brillans plaisent mille fois plus » que la sagesse moderne. . . Le génie Poëtique des Anglois, ressemble jusqu'à présent à » un arbre touffu, planté par la nature, jettant » au hasard mille rameaux, & croissant inégalement, & avec force; il meurt si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre » des Jardins de Marly. « M. de V. . . mélange de Littérature & de Philosophie.

travail du Laboureur seroient superflus. (*a*)

Les vers de Cowley surprennent par leur vigueur brillante; Apollon & l'Amour volent autour de lui; l'éclatante variété de ses images partage nos yeux; chaque vers étincelle de feu & d'esprit, & montre la riche fécondité de son génie.

Waller s'offre ici à mes regards; heureuse Nymphe qui pouviez lui demander des vers, & prétendre aux travaux de sa main immortelle, en

NOTES.

(*a*) On ne peut pas peindre avec plus d'agrément ni de justesse le génie brillant & fécond du grand Shakespear. M. de Saint Evremont, qui n'aimoit point les comparaisons, auroit été bien difficile s'il eût condamné celle ci; il est vrai qu'il lui auroit préféré celle où Horace compare Pindare à un torrent qui se précipite du haut d'une Montagne; cette comparaison tient au sujet. Les expressions qui conviennent à un torrent y sont appliquées à Pindare, ne font qu'un seul & même objet, & présentent à notre esprit deux idées à la fois, sous la même expression.

» *Immensusque ruit profundo,*
» *Pindarus ore,*
» *Seu per audaces nova dithyrambos*
» *Verba devolvit.* Horat. Ode 11. L. 4.

vain le tems exerce son pouvoir sur votre figure charmante, & répand une ombre jalouse sur votre beauté; Waller renouvelle la fleur de votre jeunesse, il donne à vos yeux un éclat qui ne s'effacera jamais; chaque Muse dérobe à chaque grace, les couleurs dont elle peint les merveilles de votre visage incomparable. Ainsi le divin Apelle s'efforça de montrer à la terre, la Reine de l'Amour; il emprunta de chaque jolie Nymphe, les traits les plus parfaits, les belles levres de l'une, les yeux tendres de l'autre, le doux soûrire de celle-ci, l'air noble de celle-là, & la beauté qui plaisoit le plus, jusqu'à ce qu'enfin, la Déesse dessinée sur la toile, parût avec tous ses charmes.

Immortel Milton, dont la Poësie majestueuse dédaigne des sujets vulgaires, & connoît seule la force dont elle est capable, votre ame sublime s'éleve dans des régions où l'on ne voit point les rapides feux des éclairs, où l'on n'entend point le bruit éclatant du tonnerre; (*a*) là d'au-

NOTES.

(*a*) Voyez l'Epitre de Monsieur de Voltai-

tres Soleils, plongés dans la nuit éternelle, vont porter le jour à d'autres mondes ; c'eſt là que ces Soleils ſont environnés de Planettes innombrables qui roulent dans l'Ether, & que ces planettes ſont elles-mêmes entourées de Lunes inégales dans leur courſe.

Tranſportez-moi ſous ces ombrages épais où regne une éternelle verdure, ſous ces berceaux divins qui exhalent de ſi douces odeurs, dans ce jardin riant, dont le zéphire fait éclorre les fleurs plantées par la ſeule nature, dans ce ſéjour charmant où elle paroît avec tout l'éclat d'une beauté naiſſante, & toutes les graces d'un Printemps éternel ; délices d'Eden, Milton ſeul pouvoit vous chanter ; il ne borne pas ſon eſſor à ces objets agréables, il prend un vol plus hardi, il eſt né pour de plus grands travaux, à meſure que ſes doigts ſacrés volent ſur la Lyre, ſon toucher ſublime porte l'enthou-

NOTES.

re à Madame la Marquiſe du Châtelet, ſur la Phyſique de Newton, où la Sphere eſt décrite avec autant de préciſion que de ſublimité.

ſiaſme ;

siasme ; il considere avec fierté ces demeures glorieuses, où la foi seule avoit osé s'élever. (*a*)

Roulez doucement vos eaux, ô Tamise, tandis que je vais répéter le nom du Poëte qui vous a appris le premier à couler dans nos vers ; que vos ondes reconnoissantes se taisent, que les Saules cessent d'agiter leurs feuilles sur vos bords, que vos tran-

NOTES.

(*a*) On n'aura pû s'empêcher de comparer Madame de W. . . . avec Adisson, dans les divers Eloges qu'ils font des mêmes Poëtes. Adisson a plus de force ; Madame de W. . . . plus de graces ; celle-ci offre plus d'images, celui-là plus d'idées ; l'un pense plus, l'autre peint davantage ; le premier étonne l'esprit, la derniere flate les sens. Adisson étoit peut-être capable de s'élever à la hardiesse de Milton, Madame de W. . . . sembloit être née pour écrire avec la délicatesse de Madame du Bocage ; cependant, ni l'une ni l'autre ne manquent de force, mais elle est ornée d'agrémens. On pourroit dire de leur génie, ce que Quintilien disoit de la taille qu'Homere a donnée à ses Héroines. *In quibus validissima forma placebat.* Elles avoient une force qui plaisoit. Un Anglois qui a fait un Poëme à la loüange de Madame de W. . . sur la Piece que je traduis, a dit que chaque vers joint la douceur des expressions à la force des pensées. Cet Anglois a fait, sans le sçavoir, l'éloge de notre Muse Françoise.

quiles eaux s'écoulent ſans murmure ! Denham prétend à mon hommage, & il m'inſpire des vers ; auſſi loin que vous porterez vos flots, & dans quelque climat que vous vous répandiez, vous annoncerez ce nom illuſtre ; le Xanthe, dans le ſein duquel tant de Fleuves précipitoient leurs ondes, ne peut ſe vanter d'une plus grande gloire.

L'ingénieux, le tendre, le touchant, l'énergique Dryden, fait voir toutes les fineſſes de ſon art dans ſes différentes Poëſies ; étonnés & obſcurcis de ſa gloire, tous ſes rivaux diſparoiſſent ; ainſi la ſœur d'Apollon eſt ſans couleur, ſans vie & ſans éclat, quand ſon frere ſort tout-à-coup d'un nuage, lance ſes rayons enflammés ſur nos yeux éblouis, & verſe des torrens de lumiere ſur le monde.

(*a*) La Muſe Comique de Con-

NOTES.

(*a*) » Les Pieces de Congreve, dit M. de » V. . . . ſont pleines de caracteres nuancés, » avec une extrême fineſſe ; on n'y eſſuie pas » la moindre mauvaiſe plaiſanterie ; vous y » voyez par-tout le langage des honnêtes gens » avec des actions de fripon, ce qui prouve » qu'il connoiſſoit bien ſon monde, & qu'il

greve, eſt d'une gaieté aimable; elle eſt animée d'un eſprit ſingulier: chaque ſcene découvre tous ſes charmes; elle rit de tous les ridicules, elle expoſe aux yeux des hommes toute leur folie, elle les ramene ſans effort à la raiſon, elle plaira toûjours ſur la ſcene, elle ſera toûjours nouvelle.

Le Ciel, qui devoit faire de Guillaume un grand Roi, le rampart puiſſant de l'Angleterre, le fléau des Tyrans, le défenſeur des Lois, a produit Garth, pour annoncer la gloire de Naſſau. (*a*)

Le bel eſprit, le tour facile, le ſentiment, ſont réunis dans Prior; il eſt auſſi poli que Grandville, auſſi

NOTES.

» vivoit dans ce qu'on appelle la bonne Com» pagnie. « Ces traits valent bien ſans doute ceux de notre illuſtre Muſe.

(*a*) Samuel Garth, Docteur, a fait un Poëme Héroicomique contre les Medecins; il eſt intitulé l'Apothicairerie. Je n'ai rien à ajoûter au jugement ingénieux & ſolide qu'en a porté Monſieur l'Abbé du Reſnel dans ſon Eſſai ſur la Critique. Je ferai ſeulement remarquer que ce Docteur Garth a donné dans ce Poëme des Eloges outrés, & par conſéquent bas, à Guillaume III.

doux & aussi touchant que Rowe ; la Poësie (*a*) de Grandville est embellie de mille charmes, elle est aussi pure, aussi brillante que l'aurore quand elle se leve sans nuages ; (*b*) Rowe remonte aux causes de nos passions, & il fait sortir de nos yeux *une douce rosée* ; sa Muse aimable commandera toûjours à nos cœurs, & nos coeurs enflammés sen-

NOTES.

(*a*) Mylord Lansdown a fait de fort jolis vers ; il est originaire de la Basse-Normandie. Ses Ancêtres étoient Seigneurs de Grandville ; on voit encore leurs armes sur une des portes de cette Ville.

(*b*) Nicolas Rowe naquit l'an 1673. il étoit d'une famille noble ; il apprit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le François, l'Italien, l'Espagnol, & il possédoit bien ces Langues. Il fit de bonnes pieces de Théatre, dont la vertu & la pudeur n'eurent jamais à rougir. Il traduisit en vers, Lucain, avec un succès prodigieux : ses talens, ses vertus, ses manieres aimables, le firent aimer des plus grands Seigneurs ; il fut ami intime du Duc de Queensbury, Secretaire du Chancelier Parker, Membre du Conseil Privé du Prince de Galles ; il fut même estimé des Poëtes, ses Rivaux ; ils le loüerent tous, il est vrai que ce fut après sa mort, qui arriva en 1718. Son Tombeau est à Westminster.

J'aurai lieu de parler de Prior dans ce Volume.

tiront toûjours le pouvoir de sa main habile ; cet heureux génie fut embrassé du feu dont brûloit Lucain ; il offre à nos yeux Pompée, qui subit sans crainte l'arrêt du destin, chaque vers respire Rome & la liberté.

(a) Adisson, ô vous ! qui êtes le dernier objet de nos larmes, Poëte admirable, vos vers sont la plus digne récompense d'un Héros semblable à Dieu ; tous les Lauriers que nous avons moissonnés dans la plaine de Bleinheim, ne nous procurent point autant de gloire que vos vers

NOTES.

(a) » Le premier Anglois qui ait fait une » Piece raisonnable, & écrite d'un bout à » l'autre avec élégance, c'est l'illustre M. » Adisson ; son Caton d'Utique est un chef-» d'œuvre pour la diction & la beauté des » vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort » au-dessus de celui de Cornélie, dans le » Pompée de Corneille, car Caton est grand » sans enflure, & Cornélie, qui d'ailleurs n'est » pas un personnage nécessaire, vise quelque-» fois au galimatias. Le Caton de M. Adisson » me paroît le plus beau personnage qui soit » sur aucun Théatre, mais les autres rôles de » la Piece n'y répondent pas. Cet Ouvrage, » si bien écrit, est défiguré par une intrigue » froide d'amour, qui répand sur la Piece une » langueur qui la tue. M. de V....

immortels ; lorſque Caton parle dans vos ſcenes tragiques, Céſar brille d'un moindre éclat ; les ames qui ont conçu des ſentimens nobles & élevés, ſont moins touchées de la pompe des Couronnes & des Victoires, que de la grandeur du courage qui eſt au-deſſus des infortunes. Nous regardons avec mépris, tout ce qui fait couler le ſang de Caton. (*a*)

NOTES.

(*a*) Tout perſonnage malheureux a des droits ſur notre cœur ; nous nous conſidérons en lui, & ſes maux deviennent les nôtres ; s'il ſoûtient ſes infortunes avec courage & avec fierté, il nous fait concevoir une plus grande idée de nous-mêmes, il nous venge de la tyrannie par le mépris qu'il nous inſpire pour les Tyrans. Un perſonnage heureux excite notre jalouſie ; nous enviſageons dans ſon bonheur celui qui nous manque ; s'il veut encore nous ôter nos biens & notre liberté, notre jalouſie ſe change en haine ; ainſi il n'eſt point ſurprenant que Caton ait eû plus de ſuccès que Céſar. La fermeté de Porus a éclipſé la grandeur d'Alexandre.

J'omets l'Eloge du Poëte Hughes ; comme il eſt peu connu en France, ſon Eloge n'intéreſſeroit pas. Si l'occaſion s'offre de traduire quelques-unes de ſes Pieces, j'inſérerai cet Eloge ; il a fait une Ode adreſſée au Créateur, & une Tragédie qui a pour titre le Siege de Damas. Un des perſonnages, ſelon Madame de

Voyez paroître Pope (*a*) à la

NOTES.

W. . . . est à la fois un homme & un Héros; ce caractere est rare sur le Théatre. Nos personnages tombent dans des foiblesses si honteuses, commettent des crimes si noirs & si odieux qu'ils paroissent beaucoup au-dessous de l'homme, ou bien ils débitent des maximes si sublimes, ils font des actions si merveilleuses, qu'il n'est point d'homme qui puisse en approcher. Un caractere intéressant est celui d'un Héros qui tient de la Divinité par ses vertus, & de l'humanité par ses foiblesses, de maniere que ses foiblesses soient mêlées de quelques vertus, & que ses vertus soient rendues vraissemblables par quelques foiblesses.

(*a*) Alexandre Pope naquit en 1688. » Il » est, selon M. de V. . . le Poëte le plus élé» gant, le plus correct, & , ce qui est encore » beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eû » l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens de la » Trompette Angloise au son de la Flûte; » on peut le traduire, parce qu'il est extrême» ment clair, & que ses sujets, pour la plû» part sont généraux, & du ressort de toutes » les Nations. « M. Pope n'a point perdu en France la réputation qu'il a acquise en Angleterre; l'excellente traduction de M. l'Abbé du Resnel n'a fait que l'embellir. M. Pope a traduit Homere en Vers Anglois; quant à son caractere, on peut en découvrir une partie dans le Recueil de ses Lettres; il aimoit ses amis, il fuyoit le grand monde, il n'étoit heureux que dans sa Maison de Campagne, où il cultivoit les Muses, & pratiquoit les devoirs de la Religion Catholique. Il y a peu d'années que ce grand homme est mort.

tête de cette compagnie brillante : il a tout le feu de la jeunesse, & toute la force de l'âge mur ; la nature & l'art se réunissent dans ses chants sublimes, & dans ses vers vigoureux. Quelle justesse dans les tours ! Quelle régularité dans le plan ! Quelle douceur dans le langage ! Quelle finesse dans les pensées ! A couvert sous les lauriers qu'il a moissonnés au sortir de l'enfance, il lance le tonnerre d'Homere ; une chaleur sacrée enflamme son coeur, Homere reconnoît en lui son génie ; il tire des sons sublimes de sa puissante Lyre, il échauffe la froide Angleterre du feu qui anima la Grece.

Je voudrois encore célébrer les autres grands Poëtes, je voudrois faire connoître les lieux qu'Apollon échauffe de ses regards enflammés, & les esprits qu'il environne de ses lumieres : mais sur qui tombent les premiers rayons de ce Dieu ? Qui est-ce qui mérite le plus sa Couronne ? Je le cherche de tous côtés ; un nombre infini de Poëtes partage mes yeux éblouïs ; la gloire de l'un est effacée par la gloire dont l'autre brille.

Ainsi, lorsque Diane, entourée de

de rayons tempérés & doux, (a) roule son Char argenté dans un Ciel sans nuages. La voie lactée offre à nos regards surpris, & répand sur nos têtes étonnées, une clarté continue, & semblable au crépuscule; une multitude innombrable d'astres rassemblés, sont suspendus à la hauteur immense du Firmament; ils réfléchissent tous la même lumiere; en vain nous efforcerions-nous de marquer quelle est l'Etoile la plus brillante (b), elles paroissent toutes avoir le

NOTES.

(a) On peut voir la même comparaison dans la Piece précédente. Adisson, en traçant les plus grands traits, nous fait imaginer ceux qu'il n'a point tracés. Madame de W.... a épuisé, pour ainsi dire, la voie Lactée; elle en a exposé tous les objets; elle n'a laissé à notre esprit que le plaisir de comparer ceux que ses expressions représentent, avec ceux qui existent dans les Cieux.

(b) Un Poëte Anglois a pensé que l'Auteur d'une Piece aussi jolie devoit être charmante; si les femmes connoissoient mieux le pouvoir qu'elles ont sur les hommes, elles auroient plus de soin d'orner leur esprit de connoissances aimables; elles ont reçu de la nature une finesse de pensées, une vivacité de sentimens, une légereté d'expressions, qui les rendroient encore plus capables de plaire par les graces

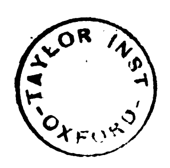
même éclat, leur gloire répandue de tous côtés charme également les yeux.

NOTES.

de l'esprit, que par celles de la beauté. Un peu plus de délicatesse dans le cœur leur feroit préférer un mérite rare & durable à un avantage commun & fragile.

» Beauté périssable, dit ce Poëte, ne vantez plus vos foibles charmes, une flamme » plus noble embrase mon cœur, vos attraits » sont vaincus; vous vous éclipsez auprès de » l'esprit; quand une femme plait par ses vers » doux & harmonieux, ses charmes sont im- » mortels, ils allument un feu divin qui ne peut » s'éteindre: mon amour ne sera plus borné » aux graces du visage, il se soûmettra pour » toûjours à celles de l'esprit. «

Fin du Genre Didactique.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE, SUR LA SATYRE.

Les égaremens de l'esprit & du cœur, les écrits mauvais & frivoles, les manieres, & les usages ridicules, sont les objets ordinaires de la Satyre. Son devoir le plus important, est d'attaquer ces Dogmes pernicieux qui menacent la Religion & les Mœurs, & qui sont d'autant plus funestes, qu'accrédités par des Auteurs éloquens qui les défendent, & autorisés par un grand nombre de personnes qui les pratiquent, ils sont souvent plus respectés & plus suivis que les

vrais principes. Tout Ecrivain n'eſt pas capable de donner à la vérité des graces qui l'embelliſſent, & une force qui la ſoûtienne. Boileau eut beſoin de ſes grands talens, pour mettre en vers des Maximes de Théologie & de Morale. Il falloit un des plus beaux eſprits du ſiecle de Loüis XIV. pour répondre à Lucrece; lui ſeul pouvoit effacer, par des Epiſodes auſſi agréables qu'ingénieux, les deſcriptions dangereuſes du Poëte Latin, & détruire par des raiſonnemens, auſſi brillans que ſolides, les Sophiſmes, quelquefois ſubtils, du défenſeur d'Epicure. Si les erreurs de l'eſprit ſont d'une conſéquence infinie, les égaremens du cœur ſont d'une étendue immenſe; celui qui veut réformer le cœur de l'homme, doit embraſſer à la fois les deſirs, les craintes, les fureurs, les voluptés, les folles joies, les

intrigues, en un mot, toutes les passions.

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago Libelli.
Juvénal.

Il s'agit de porter une vive lumiere dans les secrets replis du cœur, d'exposer aux yeux des méchans les crimes qu'ils voudroient se cacher à eux-mêmes, & d'armer contre eux leurs propres remords. L'éloquence mâle & vigoureuse de Juvénal ne suffit pas, il faut des mœurs aussi pures que celles de Perse, *virum probum decet esse Poëtam.* Il est ridicule de s'ériger en censeur de ceux auxquels on ressemble, & de combattre des crimes qu'on défend par des exemples. La vertu rougiroit d'avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis.

Il en est de même du goût; il faut, avant que d'en enseigner les

Lois, les avoir pratiquées. Il ne ſied point à un Ecrivain médiocre d'écrire contre ſes Maîtres: du moins, il ne ſçauroit aſſaiſonner de trop de politeſſe, de modeſtie, de doute, ſi j'oſe parler ainſi, les jugemens qu'il porte; rien de plus honteux que de ſe tromper, lorſqu'on a décidé avec orgueil. Les petits eſprits ſont auſſi hardis à critiquer, qu'incapables de bien faire; celui qui affecte le ton de Juge, & qui juge mal, ſe fait moquer pour ſa préſomption, mépriſer pour ſon ignorance, haïr pour ſes mauvaiſes intentions.

On en a toûjours de mauvaiſes, quand on ne ſe nomme point, & quand on nomme les autres; ne point mettre ſon nom à la tête d'une Satyre, c'eſt rougir d'en être l'Auteur, c'eſt craindre la réplique, c'eſt attaquer des gens qui ne peuvent ſe défendre, c'eſt

noirceur, trahiſon, lâcheté. Nommer ceux dont on fait la Satyre, c'eſt les expoſer au mépris & à la cenſure du public, plutôt pour les déshonorer & les avilir, que pour les avertir & les corriger; car il eſt impoſſible de corriger ceux qu'on irrite. Les Satyres de Boileau lui firent les plus cruels ennemis; ils l'auroient accablé de leurs traits, s'il eût été moins attentif à régler ſes mœurs, & à travailler ſes Ouvrages. Il fut abhorré pour ſa malice, & eſtimé pour ſa Poëſie; nous le regardons encore aujourd'hui comme un grand Poëte, & comme un homme fort injuſte.

Comme il faut être Citoyen du Parnaſſe, pour oſer critiquer ceux qui l'habitent, il faut être dans le monde, & dans le grand monde, pour en faire la Satyre. J'avoue que le goût des riens, l'amour déréglé du jeu, une molleſſe ef-

féminée, une oisiveté honteuse; font de grands progrès dans tous les Etats: mais peu de personnes sont capables de bien peindre ces vices. Horace passoit ses jours avec le plus poli & le plus spirituel des Courtisans; Perse étoit d'une naissance distinguée; Juvénal avoit une Charge considérable; tous trois ont écrit sur le ton de ceux dont ils ont voulu réformer les mœurs. Il eût été à souhaiter que Boileau eût aimé davantage à fréquenter la Cour de Loüis XIV. sa Muse auroit été plus aimable, saSatyre contre les femmes moins outrée, moins chagrine, moins injuste.

Nous ne voyons que des Marquis, des Ducs, des Duchesses, dans nos petits Ouvrages satyriques. Nous pourrions demander aux Auteurs comment ils osent parler sans cesse de gens titrés, qu'ils n'ont jamais vûs. Un Auteur

qui vit dans l'obſcurité, eſt auſſi peu propre à peindre les défauts des Grands, qu'un Comédien de Province peut les repréſenter. Ces Meſſieurs les beaux eſprits parlent de la Cour avec autant d'ignorance & de hardieſſe, que ces Voyageurs qui n'ont vû qu'en paſſant un Pays, & qui prétendent faire connoître des Uſages, des Mœurs, un Gouvernement, une Religion, une Langue qu'ils ne connoiſſent point. Les équivoques ſales, les plaiſanteries baſſes, les propos libertins, les diſcours impies, qu'on trouve dans la plûpart de nos nouveaux Romans, ſont bannis aujourd'hui de la Cour; les mœurs y ſont ornées de politeſſe & de décence. Il eſt ſurprenant qu'on attribue aux Grands des vices qu'ils abhorrent; il eſt plus étonnant encore qu'on liſe avidement ces petites Satyres, qui n'ont d'autre mérite que leur

malignité ; il eſt vrai qu'elles ſont auſſi promptement oubliées qu'elles ont été lûes : mais le malheur eſt qu'elles renaiſſent comme ces petits inſectes incommodes qui fourmillent dans l'air. Le même jour les voit naître & périr.

La Satyre peut procurer le plus grand bien, ou cauſer le plus grand mal dans la ſociété ; affermir ou renverſer les vrais principes de la Morale & de la Religion ; corriger ou pervertir les hommes ; perfectionner les Arts & les Sciences, ou déshonorer ceux qui les cultivent ; inſpirer à nos Citoyens l'amour de la Patrie, l'ordre & la décence, ou tourner en ridicule les perſonnes les plus reſpectables. Avant que de s'exercer dans la Satyre, on devroit conſidérer l'uſage, ou l'abus qu'on en peut faire ; réfléchir ſi l'on a les talens qui peuvent la rendre utile, ou les défauts qui la

rendent pernicieuſe; & alors, il eſt également du devoir d'un Poëte, ſuivant ſes diſpoſitions bonnes ou mauvaiſes, de s'y appliquer ou d'y renoncer entierement. Il n'arrive que trop ſouvent, que ceux, que leur génie tourne vers la Satyre, n'ont dans l'ame qu'un fonds d'impiété, de libertinage, de jalouſie, d'indépendance; ſous prétexte de venger la raiſon des préjugés, ils attaquent les Dogmes les plus ſacrés, & la Morale la plus pure; ils veulent, diſent-ils, donner de l'horreur pour les mœurs corrompues, & ils les font aimer; ils vantent leur zele pour les Arts & les Sciences, & ils outragent les Sçavans & les Artiſtes; enfin, ils paroiſſent tendre au bien public, & ils ne ſatisfont véritablement que leur haine pour les Particuliers.

Quelque averſion que j'aie pour

la Satyre, dont les abus ſont plus fréquens que les avantages, je n'ai pû me diſpenſer de faire connoître celle des Anglois ; leur Pays eſt l'aſyle de la Satyre ; la liberté y dégénere preſque toûjours en une licence effrénée ; chaque ſemaine eſt marquée par des feuilles de toute eſpece, où la Religion, le Gouvernement, les Princes, les Magiſtrats, le Clergé, ſont attaqués ſans ménagement. Toute Satyre y eſt permiſe, pourvû qu'on ni mette que quelques lettres du nom de ceux que l'on déshonore : rien n'eſt plus aiſé à deviner que ce nom.

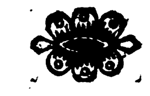
Le regne le plus fécond en Satyres fut celui de Charles II. & le Poëte le plus ſatyrique de ce regne, fut le Comte de Rocheſter ; jamais on ne vit d'Ecrivain plus différent de lui-même, plus vif, plus cauſtique, plus libre, & cependant plus ingénieux ; j'ai pré-

féré ſes Satyres à beaucoup d'autres, non-ſeulement à cauſe de la réputation de l'Auteur, mais parce que les Satyres que j'ai choiſies ſont écrites ſur des ſujets généraux, & qui peuvent plaire également en France & en Angleterre : elles donneront lieu au Lecteur de leur appliquer les réflexions qui ont fait le ſujet de ce Diſcours.

Sa Satyre contre l'homme, humilie l'orgueil de l'eſprit, & tend à réformer les vices du cœur. Sa Satyre ſur un Repas, & celle qui a pour titre les Eaux de Tundbridge, tournent en ridicule les ſots Auteurs, les manieres affectées, & les défauts attachés à chaque condition. J'ai joint à ces Satyres quelques portraits qui m'ont paru mériter d'être connus par l'habileté de ceux qui les ont faits, & par la réputation de ceux qu'ils repréſentent. Le Comte de Mul-

grave a tracé le caractere du Comte de Rochester ; Dryden a fait celui de George Villiers, Duc de Buckingham ; Pope a crayonné Adisson.

Mais j'ai cru devoir donner un abrégé de la Vie du Comte de Rochester, avec une jolie Idylle, faite à sa loüange, par une Dame Angloise. Je ne perdrai point de vûe mon sujet dans cette vie ; j'y insérerai encore les extraits de quelques Satyres du Comte de Rochester : au reste, si ces Pieces ne suffisoient pas pour faire connoître le génie satyrique des Anglois, j'en donnerois encore d'autres.





ABRÉGÉ DE LA VIE DU COMTE *DE ROCHESTER*.

JEAN WILMOT, Comte de Rochester, naquit en 1648. dans le Comté d'Oxford, de Henri Wilmot. Son pere fut illustre par sa fidélité pour l'infortuné Roi Charles I. il déroba Charles II. aux fureurs de Cromwel; il le fit arriver heureusement en France, après la journée de Worcester. Sa mere étoit de l'ancienne Maison de Saint Jean: mais elle étoit beaucoup au-dessus de sa noblesse, par sa beauté, son esprit, & ses vertus, entre lesquelles on doit mettre le soin extrême qu'elle prit après la mort de son

mari, de donner à son fils une éducation digne de sa naissance.

Son application à l'étude fit concevoir de lui les plus hautes espérances; il célébra en vers à l'âge de douze ans, le rétablissement de Charles II. Son goût naissant pour le plaisir, rallentit bientôt son ardeur pour les Lettres; son génie lui auroit peut-être été inconnu à lui-même, sans la précaution que prit son Gouverneur de faire tomber adroitement entre ses mains des Livres conformes à ses inclinations, pour vaincre insensiblement l'aversion qu'il avoit pour la lecture; il en connut bientôt les charmes, & il passa des Livres frivoles, aux Livres solides; la connoissance parfaite qu'il avoit du Grec & du Latin, lui inspira du goût pour les Anciens; il voyagea en France, & en Italie, où il se perfectionna dans les langues Françoise & Italienne; il lisoit surtout Despréaux; la conformité de son génie avec celui de ce Poëte, l'avoit attaché à ses Satyres, qu'il a vraissemblablement imitées, comme nous le verrons bien-tôt. C'est à l'étude des Anciens, & des Etrangers, que les Anglois doivent

vent la solidité de leurs Ouvrages.

Après avoir fait ses Etudes & ses Exercices, avec un succès prodigieux, sa haute naissance lui donna entrée à la Cour de Charles II. lorsqu'il avoit à peine atteint l'âge de 18. ans: mais la maturité de son esprit suppléa à sa jeunesse. Un air modeste, des manieres insinuantes, une figure extrèmement agréable, attirerent sur lui les regards de cette Cour brillante, & les faveurs de son Prince. Pour les mériter de plus en plus, il demanda à servir, il se signala sur la Mer, sous le Comte de Sandwich, Grand Amiral, & il montra dans plusieurs rencontres une valeur peu commune: mais ce qui fait voir combien peu l'homme doit compter sur lui-même, cette valeur sembla se démentir dans un démêlé particulier qu'il eut avec le Duc de Buckingham; il fut obligé de quitter le parti des armes, & il retourna à la Cour.

Le rétablissement du Monarque légitime sur le Trône de ses Peres, avoit fait passer l'Angleterre, de la tristesse profonde où la mort tragique de son Roi, & la tyrannie de Cromwel l'a-

voient plongée, à une joie excessive. Les Anglois étouffoient leurs remords à force de débauches; la Cour étoit le centre du plaisir, & Mylord Rochester y perdit les principes de Religion qu'il avoit puisés dans l'Université d'Oxford, & les leçons de tempérance qu'il avoit pratiquées dans la profession des Armes. Le Comte de Rochester, le Comte de Dorset, le Duc de Buckingham, le Comte de Mulgrave, Saville, & quelques autres Seigneurs formerent pendant quelques années une société avec Charles II. & la Duchesse de Porstmouth; ils soupoient ensemble plusieurs jours de la semaine; rien ne manquoit à leurs plaisirs, que cette délicatesse aimable qui les augmente, & qui, les faisant goûter avec modération & avec choix, en assûre la durée, & prévient le dégoût. Ce fut à peu près dans le même téms, que le Chevalier de Bouillon, le Duc de Vendôme, le Marquis de la Fare, l'Abbé de Chaulieu, Chapelle, & la célebre Ninon de l'Enclos, goûtoient ensemble les douceurs d'une volupté fine & recherchée; elle leur inspiroit des vers qu'il suffit de lire, pour con-

noître le goût différent des deux Nations ; le libertinage que suit presque toûjours le pirrhonisme, entra dans l'ame de Rochester ; il étoit aussi foible que sensible ; il ne lui resta presque plus d'autres sentimens, que des passions qui le firent tomber dans les plus grands désordres.

Charles II. en avilissant sa personne, dégradoit sa dignité ; le mépris que ses foiblesses attirerent sur lui, retomba sur son rang. Rochester fit contre ce Prince les plus cruelles Satyres ; il les lui adressoit directement. Voici le commencement d'une de ces Satyres ; elle a pour titre, *Satyre contre le Roi, qu'il a trouvée dans sa poche.*

» (*a*) O Charles, ô vous, qui avez
» été conservé par miracle dans un
» chêne, & qui devez votre retour à

NOTES.

(*a*) On a parlé de ce Chêne dans le premier Volume. Le Général Monk, depuis Comte d'Albermale, étant à la tête d'une Armée, s'acquit la confiance du Parlement, en feignant d'être du parti des Rébelles. Il ménagea adroitement les affaires du Roi ; il ramena peu à peu les esprits, & vint à bout de faire déclarer le Parlement, l'Armée, & toute la Nation, en faveur de Charles.

» la ruse d'Albermarle, la Providence
» & le Démon, vous ont conduit ici
» tour à tour; d'où il s'ensuit que
» vous êtes un composé, de bien &
» de mal. Nous connoissons le mal
» que vous avez fait; nous attendrons
» le bien encore long-tems; un Prin-
» ce devroit-il être l'esclave d'une
» misérable femme ? Le Marinier
» tourne son aiguille vers le Pôle, &c.
Le reste est indigne de voir le jour.

Le Monarque fut enfin irrité, il exila le C. de R. qui, n'ayant plus rien à ménager, ne donna plus de bornes au libertinage de ses Moeurs & de ses écrits; ouvrages originaux, puisqu'ils sont encore plus dictés par son coeur, que par son esprit; mais dont quelques-uns sont si licentieux, qu'ils ne font souvent honneur, ni à l'un, ni à l'autre. Le grand bruit que ces Poësies ont fait dans l'Europe, mérite sans doute qu'on les fasse connoître: mais je me garderai bien d'en conserver les traits qui font rougir la pudeur, qui attaquent la Religion, & qui avilissent la Majesté des Rois. Voici quelques endroits de ces Satyres, ils pourront faire juger des autres.

Un certain Garr Scroope avoit fait une piece intitulée la *Défense de la Satyre*, dans laquelle piece, il n'avoit pas ménagé le C. de R... il se sentit blessé. On va voir avec quelle fureur & quelles plaisanteries il dit des injures au sieur Scroope. » Sa cervelle » peu sensée, se tourmente en vain, » pour loüer très-mausſadement la » Satyre ; elle est d'institution divine, » puisque Dieu en a fait une, en te fai- » sant: il a voulu montrer qu'il pouvoit » faire des hommes semblables à des » singes, & qui ne différassent les uns » des autres, que par la figure ; tu » es venu au monde comme une » masse de chair, pour déshonorer » la nature, & pour contrister l'amour; » cependant tu veux qu'on t'admire ; » si une fille te rencontre par malheur, » il faut quelle tourne promptement la » tête, ou qu'elle devienne chaste de » frayeur ; sçais-tu bien que tu n'es » qu'un monstre demi coquin, demi » honnête homme, demi bon, de- » mi mauvais, demi brave, demi pol- » tron ? Crois-tu que toutes ces moi- » tiés réunies ensemble puissent faire » un homme ? Non, elles ne sont » qu'un Asne.

La fureur du Poëte lui a inſpiré dans cette Satyre de groſſieres plaiſanteries ; elle lui fournit dans la Satyre ſuivante de plus nobles Images, elle eſt intitulée *l'Uſurpation de la Femme*. » La Femme avoit été créée, dit-» il, pour ſe ſoûmettre à l'abſolu » pouvoir de l'homme ; comme Mo-» narque, il devoit commander ſeul; » le Ciel lui avoit confié ſon autorité, » il l'avoit fait le maître de l'Univers, » il portoit la plus grande Couronne; » tous les eſtres du monde entier » obéiſſoient à ſes Lois ſuprèmes, les » Tigres, & les Ours, baiſoient ſes » mains ſacrées ; les monſtres les plus » ſauvages étoient glorieux de porter » ſes chaînes ; le Légiſlateur avoit fixé » en lui ſon pouvoir ſouverain ; l'hom-» me étoit juſte, enfin, juſqu'à ce » que la femme l'eût tenté & engagé » au crime, &c. Le Soleil commen-» çoit ſa courſe brillante, & répandoit » ſes rayons dans tout l'Univers, la » nature ſortoit du ſommeil ; les Cieux » ouvroient leur carriere, les Aſtres » venoient d'être ſuſpendus au Fir-» mament, le Feu, l'Air, la Terre, » & l'Eau ſe mêloient enſemble dans » tous les eſtres, & l'Homme joüiſ-

» ſoit de la lumiere pour la premiere » fois, l'orſque la femme fit retomber » tout dans la nuit éternelle. La Femme ne reſta pas long-tems dans la » dépendance, il fallut que l'homme » ſe ſoûmit à ſa tyrannie; le monde » entier fut le théatre des déſordres » & des malheurs que cauſa l'orgueil » de la Femme : toûjours prête à entreprendre ce que ſa malice peut lui » inſpirer, elle eſt capable de tous » les crimes, & incapable de repentir ; les Lois & la vertu ne peuvent » rien ſur elle. Satan enchanté de » tous ſes vices, en fait le doux ob- » jet de ſes complaiſances. « J'omets la ſuite ; les horreurs vont en augmentant; jamais femme, jalouſe & furieuſe, n'a dit d'une autre, ce que le C. de R.... dit de toutes les Femmes.

Voici encore quelques traits de mauvaiſe humeur contre le mariage.

» Pauvre Mari, tu as épouſé la » miſere & les querelles ; tu t'es » vendu pour être eſclave toute ta » vie ; te voila contraint d'aimer ou » de haïr ta Femme; tu éleves avec » grand ſoin des enfans, que tu crois » être les tiens ; ces petits marmots » épuiſent ta bourſe, & cauſent tes

» inquiétudes ; comment peux-tu t'y » tromper ? la peur que leur mere » avoit de découvrir son crime, » n'est-elle pas imprimée sur leur » front ? Les enfans qui sont nés d'un » amour criminel, ont de la vivacité, » de l'esprit, de l'ame : ils sont pleins » du feu dont ils ont été formés ; tandis que les enfans légitimes sont sou- » vent des masses pesantes, sans vie » & sans chaleur. « Ces faux préjugés en faveur des enfans illégitimes ne faisoient pas beaucoup d'honneur à la mere du C. de R.

La Satyre qu'il a faite *sur Rien*, n'a point le défaut d'être obscene ; mais elle est Métaphysique ; il prend le langage des Anciens Scholastiques pour les tourner en ridicule ; on connoît leurs chimeres subtiles sur l'être, la matiere, la forme, le tems, le lieu, &c. Le C. de R. a cru que pour en faire la Satyre, il suffisoit de les représenter ; pour nous, nous dédaignons de rire des pédans ; qui voudroit s'en moquer aujourd'hui, nous ennuiroit ; cependant comme cette piece est estimée, je vais en donner l'extrait.

» *Rien*, frere aîné de l'Ombre,

» vous

» vous avez un être avant que le mon-
» de fût fait, & vous êtes le ſeul qui
» n'avez point peur de finir.

» Cependant *quelque choſe* com-
» mande à votre pouvoir puiſſant ; de
» votre main, vuide & féconde, ont
» été tirés, avec force, les hommes,
» les animaux, le feu, l'air, la terre,
» & l'eau.

» Si le ſage peut dire, que vous ne
» faites aucun tort à l'honnête hom-
» me, le méchant deſire d'être une
» partie de vous-même.

» Ce ſeroit en vain, que les Scho-
» laſtiques voudroient vous chercher,
» vous définir, vous diſtinguer, vous
» réaliſer, vous ne daignerez pas
» ſubtiliſer leur peſante Philoſophie.

» Quand le vrai & le faux, le oui,
» le non, ont épuiſé les poumons des
» politiques, vous êtes leur terme &
» leur repos ; dès qu'ils ſont réduits à
» vous, ils ſont moins à craindre &
» plus honnêtes gens.

» O, *Rien*, pourquoi *quelque choſe*
» ſouffre-t'il que ces puiſſans Monar-
» ques, & ces grands génies ſe raſ-
» ſemblent pour raiſonner profonde-
» ment, afin de vous produire tout
» au plus ?

» C'eſt à vous, ô *Rien*, qui rempliſ-
» ſez le monde de fous, gravement
» déguiſés; nos ſages ont imaginé les
» figures, les formes, les fourures,
» les longues robes, quand ils veu-
» lent paroître reſpectables comme
» vous.

» La ſincérité des François, la bra-
» voure des Hollandois, la politique
» des Anglois, la vivacité des Eſpa-
» gnols, la ſcience des Irlandois, la
» politeſſe des Ecoſſois, l'eſprit des
» Danois, ſont très-remarquables en
» vous.

» La reconnoiſſance des Grands,
» les promeſſes des Princes, les ſer-
» mens des Amans, vous ont pour
» objet, pour principe, & pour
» fin. «

Si l'on veut faire quelque compa-
raiſon de ces pieces avec celles de nos
Auteurs, on pourra lire la Satyre de
Boileau contre les Femmes; une au-
tre, qu'on lui a attribuée ſur le maria-
ge, l'éloge de rien dédié à perſonne;
Juvénal a fait auſſi une Satyre contre
les femmes, & il y a un Poëme La-
tin, intitulé *Nihil*.

C'eſt dans de pareils amuſemens,
que le C. de R, paſſoit ſa vie; il lui

arriva d'assez plaisantes aventures pendant son exil ; il n'est point de mon sujet d'en parler ; l'Auteur du Pour & Contre, & St. Evremont en ont conservé quelques-unes dans leurs Ecrits.

A mesure que le feu des passions se ralentissoit, le C. de R. sentoit renaître la vertu qui lui avoit été inspirée dès l'enfance, & qui ne se perd jamais, quand elle est soûtenue par des principes. Rentré dans la faveur du Roi, il rougit d'avoir été si long-tems inutile à sa Patrie ; il étudia l'Histoire d'Angleterre, il approfondit ses Lois, il fit dans la Chambre des Pairs, dont il étoit Membre, des discours éloquens, qui lui gagnerent l'estime de sa Nation. Quant à sa Religion, St. Evremont, dont le témoignage ne doit point être suspect sur cette matiere, avoue que le C. de R. étoit trop raisonnable pour donner dans les extravagances de l'Athéisme, & pour n'avoir pas été un vrai Chrétien. Quand ses passions, devenues plus tranquiles, lui eurent permis de considérer de sang-froid les vérités de la Religion, il regrettoit de s'être laissé tromper par la fausse Philosophie du

fameux Hobbes, qui vivoit alors. Le Docteur Burnet, & plusieurs autres personnes dignes de foi, ont attesté qu'ils l'ont vû mourir avec des sentimens pleins de Religion ; il faut lui rendre tôt ou tard hommage.

Il ordonna de brûler les vers impies & indécens qu'il avoit faits pendant sa vie. Si l'avidité du gain, plus puissante que les motifs les plus respectables, n'eût empêché de remplir ses intentions, il ne nous seroit resté de cet homme illustre, que ce qui auroit pû faire honneur à sa mémoire. Il est vrai qu'on a imprimé sous son nom un grand nombre de Poësies licencieuses, qui ne sont point de lui.

Il mourut âgé de 33. ans en 1680. Les plaisirs avoient ruiné sa santé. Il fut enterré dans le Comté d'Oxford auprès de son illustre pere.

Ce qui surprendra peut-être, c'est que les femmes dont il avoit dit tant de mal, n'ont point mal parlé de lui ; on dit même que ses Ouvrages sont encore aujourd'hui plus recherchés par elles, que par les hommes. Une des plus spirituelles Muses d'Angleterre a fait une Idylle à sa loüange.

Si le C. de R. n'eût médit que de quelques femmes, je comprens bien que les autres auroient eû la charité de lui pardonner ses médisances: mais il a mal parlé de toutes, & en voici une qui le regrette, & qui le pleure. Seroit-ce que les femmes d'Angleterre n'aimeroient point leur sexe, & conviendroient de tout ce que le C. de R. leur a reproché?





IDYLLE SUR LA MORT DU COMTE DE ROCHESTER,

Par Madame BEHN.

PLEUREZ, Muses, pleurez, gémissez de votre perte; le jeune & le noble Stréphon n'est plus; il a disparu comme une lumiere qui se dissipe dans les airs, & il ne sortira plus de la nuit éternelle, où la mort l'a plongé. Les Dieux du Styx n'ont jamais connu un si grand mérite; tant de graces, tant d'esprit, n'ont jamais embelli leurs Rivages. Il avoit été envoyé sur la terre, pour y répandre les charmes de l'Amour & de la Poësie; il les a fait descendre dans ce monde, dont il étoit admiré; en vain sa noble fierté

dédaignoit les loüanges. Il acquit un nom illustre, malgré son mépris pour la gloire; la lumiere du Soleil n'est pas plus brillante, plus vive, moins exposée aux ombres de la nuit, que la gloire de Stréphon; l'une ne peut pas plus perdre son éclat que l'autre. Pleurez, Muses, pleurez, gémissez de votre perte, le jeune & le noble Stréphon n'est plus.

Nous ne serons point inspirés sur vos rives, à moins que nous ne soûpirions pour lui une tendre Elégie; lui seul peut donner de l'ame à nos sujets & du sentiment à nos paroles; son nom est notre génie; mais ses pensées qui nous ravissoient quand il nous parloit, se sont évanoüies avec sa jeunesse aimable. Son esprit sublime, qui triomphoit de nous, n'est plus. L'aiguillon de la Satyre est émoussé, elle a perdu sa finesse & son sel. Il ne vengera plus les dupes, des artifices des fourbes, il ne montrera plus aux hommes leurs erreurs. Quand il tenoit en main la verge, il avoit l'air d'un Dieu: mais ses corrections étoient douces & aimables. Pleurez, Muses, pleurez, gémissez de votre perte, le jeune & le noble Stréphon n'est plus.

Pleurez beautés, revêtez-vous des habits de deuil & de triſteſſe, votre fidele Berger n'eſt plus; rappellez-vous ſon langage, ſon ſtyle, ſes ſoûpirs, ſon amour; repréſentez-vous ſon air, ſes manieres, ſes regards, la douceur de ſa voix, les graces peintes dans ſes yeux, les fineſſes de ſa converſation, qui ſurprenoient l'ame, & qui attendriſſoient le cœur. Apportez des Guirlandes de fleurs immortelles, arroſez-les de larmes, ne ceſſez jamais d'en répandre, baiſſez les yeux ſur lui; il eſt mort votre victime. Sa jeuneſſe & ſon enjouement, ne l'ont point mis à couvert du tombeau; ce Noble Berger y repoſe. Que ce triomphe eſt triſte pour vous, après tant de victoires que vous avez remportées ſur lui! il eſt orné encore de tous les dons qu'il avoit reçus des Cieux. Hélas! vous avez mis dans le tombeau le mortel le plus doux, le plus tendre, le plus parfait qui fût jamais. Pleurez beautés, pleurez, gémiſſez de votre perte le jeune & le charmant Stréphon n'eſt plus.

Pleurez, Amours, dont les fleches ont perdu le pouvoir de percer les cœurs; votre Carquois, votre Arc,

vos Traits sont brisés & étendus près de vous sur la terre; les jeux & les ris ne sont plus dangereux; ces yeux qui lançoient vos fleches sont éteints; cette flamme, qui brûloit les cœurs ne brille plus; il est froid comme le marbre qui le renferme. Pleurez, Amour, vous avez perdu le plus fidele & le plus zélé de vos adorateurs, laissez pancher votre tête sur vos mains, couvrez ce reste précieux de vos ailes, ne jettez point des fleurs sur son tombeau, répandez-y plutôt vos fleches rompues, mettez à ses pieds votre Arc, qui vous est à présent inutile; pleurez, amours, pleurez, gémissez de votre perte, le doux & le charmant Stréphon n'est plus.

(*a*) L'espérance de le voir revivre dans sa postérité n'a pas duré longtems: mais, sa renommée ne finira jamais. Il a vécu comme le jeune Lu-

NOTES.

(*a*) Le Comte de Rochester laissa en mourant un fils, qui ne lui survécut pas long-tems, & trois filles, dont il ne reste aujourdhui que Madame la Comtesse de Sandwich, si célebre par la force & par la beauté de son esprit. Son titre de Comte de Rochester fut donné à un des fils du Comte de Clarendon.

crece (a), il est mort comme lui ; ainsi les roses, qu'on voit éclorre avant le tems, tombent en répandant les plus douces odeurs, leurs feuilles éparses sur la terre, parfument les airs, & nous apprennent combien elles étoient belles & odoriférantes, lorsquelles couronnoient leurs tiges. Stréphon auroit été connu du monde entier, s'il eût vécu sous le regne paisible d'Auguste ; ce Grand Empereu auroit aimé ce Poëte aimable ; Auguste auroit senti la force de son génie, & admiré la noblesse de sa figure. Lorsque les Héros & les beautés étoient élevés au rang des Dieux, on lui auroit dressé des Autels, les femmes lui auroient bâti des Temples, & auroient rendu son nom aussi immortel que sa gloire ; il eût surpassé Ovide en Poësie & en Amour, il auroit remporté ses Lauriers, & lui auroit enlevé sa Julie. Pleurez, pleurez, monde infortuné, gémissez de

NOTES.

(a) Nous connoissons peu la vie de Lucrece ; on dit, qu'après avoir pris un Philtre, il entra en fureur, & se donna la mort, âgé d'environ 40. ans.

votre perte, le grand & le charmant Stréphon n'est plus. (*a*)

NOTES.

(*a*) Madame Behn a fait quelques Pieces de Théatre, & beaucoup d'autres Poësies, qui ne sont pas toutes aussi décemment écrites que celles-ci ; elle fut surnommée Corinne ; elle ressembloit en effet, par son esprit & ses mœurs, à celle qui a rendu ce nom immortel.



IDÉE

De la Piece ſuivante.

BOILEAU, & le Comte de Rocheſter, ont fait tous deux une Satyre ſur l'Homme. Boileau publia ſa Piece en 1668. celle du C. de R. . . ne parut qu'en 1679. On ne peut douter qu'il n'aît lû notre Satyrique, & qu'il n'ait du moins conçu le deſſein de ſa Satyre ſur celle de Boileau. Le Poëte François a, ſur l'Anglois, le mérite de l'invention: mais il ne s'enſuit pas que la Satyre du premier ſurpaſſe celle du ſecond. Ce n'eſt qu'en entrant dans l'examen des deux Pieces, qu'on en peut juger. Tous deux ſoûtiennent que les Animaux ſont beaucoup au-deſſus de l'Homme, ou plutôt que l'Homme eſt le plus ſot & le plus injuſte de tous les Animaux. Boileau ne fait aucune

grace à l'espece humaine ; il ne distingue ni l'homme de bien, ni l'homme judicieux, des fous & des sots, dont il fait la peinture. Il décide nettement qu'il n'y a point d'homme qui ne soit une bête, il ne s'excepte pas lui-même. Le C. de R... nous traite un peu plus favorablement : il nous avertit qu'il n'attaque pas la droite raison, mais la fausse ; il cherche un homme de bien dans tous les Etats ; & il dit que s'il en trouve seulement un, il est prêt à se rétracter.

Ces invectives contre l'homme ne sont pas nouvelles. Montagne, dont l'imagination, extrèmement forte & vive, alloit souvent plus loin que le jugement, a fait plus de raisonnemens sur l'Homme & sur les Animaux, dans une des pages où il parle d'eux, qu'on n'en pourroit trouver dans les longues Satyres de Boileau & de Rochester. Il auroit été trop commun de

mettre l'homme au-dessus des Animaux; il est plus hardi de mettre les Bêtes au-dessus de l'Homme. Il paroît que l'Homme, pris en général, est un mauvais sujet pour la Satyre; elle ne peut contribuer à la correction des moeurs, que lorsqu'elle a pour objet quelque vice particulier. Quand il seroit certain que nous serions égaux ou inférieurs aux Animaux, de quelle utilité seroit pour nous cette belle découverte? Quelle action vertueuse ou héroïque produiroit-elle? Elle nous aviliroit l'ame, elle nous réduiroit aux plaisirs grossiers du corps, & nous feroit regarder la vertu avec indifférence. Nous tombons dans des défauts & dans des erreurs, sans doute: mais, parce que nous ne sommes point parfaits, parce que nous ne sommes ni des Dieux, ni des Anges, s'ensuit-il que nous soyons des Bêtes?

Il n'est pas possible de penser

que Boileau ait parlé sérieusement dans sa Satyre : mais on regrette qu'un aussi bon esprit que le sien l'ait remplie de raisonnemens aussi faux, & de plaisanteries aussi mauvaises. Il faut cependant lui rendre justice ; il n'a pas poussé trop loin ses idées ; retenu par sa piété & par les sages conseils de ses amis, il n'a donné aucune atteinte aux vérités de la Religion.

Le C. de R.... étoit trop vif & trop libertin pour se renfermer dans de justes bornes ; il ne s'est pas contenté de dégrader notre raison ; il attaque notre foi ; il semble rejetter toutes les idées que celle-ci nous donne de la supériorité de notre ame sur celle des Animaux ; voilà où conduit l'esprit de singularité. Le C. de R. . . . s'en est repenti ; j'entrerai dans ses intentions ; il ne tiendra pas à moi qu'il ne reste aucune trace de ses erreurs dans le souvenir des hommes.

La Satyre de Boileau sur l'Homme, est écrite sur un ton malin & enjoüé; celle du C. de R... est mordante & chagrine; il y a plus d'images dans la premiere, plus de raisonnemens dans la seconde; celle-ci abonde en saillies, celle-là en plaisanteries; le Poëte Anglois a des inégalités, le Poëte François des longueurs; Rochester pense plus, Boileau écrit mieux; l'un faisoit son amusement des Vers, ils étoient la plus importante occupation de l'autre. M. de V... en parlant de ces deux Satyres, dit que celle du C. de R... brilloit d'une imagination ardente, qui n'appartenoit qu'à lui; il cite un endroit de cette Piece, qu'il compare à un autre endroit de la Satyre du C. de R.... M. de V.... n'a point décidé sur ces deux Pieces, me conviendroit-il de le faire?

SATYRE



SATYRE
DU COMTE
DE ROCHESTER,
CONTRE L'HOMME.



MOI qui me trouve malheureux d'être une de ces étranges & singulieres créatures, qu'on appelle homme ; si j'avois la liberté de choisir pour ma demeure quelque maison de chair & de sang, je me logerois dans le corps d'un chien, d'un singe, ou d'un ours, ou de quelque autre être que ce vain animal, qui est si orgueilleux d'être raisonnable. Ses sens sont trop grossiers ; il en a inventé mal-à-propos un sixieme pour contredire les cinq autres, & il préfere, à un instinct qui est sûr, sa

raison qui l'égare cinq fois pour une.

La raison n'est qu'un ardent, qui nous écarte de la lumiere naturelle, pour nous conduire dans des routes dangereuses, sans sentier & sans guide, à travers des marais profonds & des landes couvertes d'épines. L'homme égaré par la raison, suit les caprices de sa phantaisie: il entasse pensées sur pensées, & se précipite bientôt dans la mer immense du doute, où sur le point de se noyer, la lecture le soûtient quelque tems. Il essaye de nager avec le secours de la Philosophie, dans l'espérance de suivre un reste de lumiere qui lui échappe. L'Onde agitée l'éblouït jusqu'à ce qu'enfin épuisé, elle le laisse tomber dans la nuit d'une profonde ignorance; alors l'expérience & la vieillesse le menent insensiblement à la mort, & lui apprennent, après une longue & pénible recherche, qu'il a vécu toute sa vie dans l'erreur. Cette raison, si sage & si fiere, gît avec l'homme dans la poussiere du tombeau.

L'orgueil conduit l'homme comme les fourbes conduisent les sots, pour en faire un malheureux; sa sa-

gèſſe n'a ſervi qu'à nuire à ſon bonheur ; il a cherché à connoître le monde, au lieu d'en jouir ; ſa vaine ambition étoit de faire briller ſon eſprit, & de plaire ; combien ne lui en a-t-il pas coûté ? Ce plaiſir eſt paſſé, il lui reſte un cruel doute, qui punit ſur le champ l'homme le plus heureux. Sa vanité eſt une maîtreſſe qu'on chaſſe enfin, après en avoir reçu quelques faveurs. (*a*)

NOTES.

(*a*) Mes remarques ſur cet endroit ont deux objets, l'eſprit & le jugement. *L'Homme qui invente un ſixieme ſens pour contredire les cinq autres. La vanité comparée avec une Maîtreſſe, qu'on chaſſe après en avoir reçu quelques faveurs.* Voilà des idées neuves & agréables ; l'allégorie, ſous laquelle le Poëte repréſente la raiſon, eſt d'une longueur qui ne finit point dans le texte. Les allégories trop pouſſées reſſemblent un peu au galimathias ; Rouſſeau, qui avoit à peu près la même idée, ne l'a pas chargée de tant de métaphores.

Chaque mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau ;
Mais cette déité propice,
Marchoit toûjours devant Uliſſe,
Lui ſervant de guide & d'appui :
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Ode à M. de la Fare, ſur la Raiſon

Mais il me semble que quelque pédant, à longue barbe, me prend à partie : venez donc, Mr. le Docteur, je suis prêt à vous répondre.

Le Docteur.

Ce que vous avez écrit contre ce

NOTES.

J'ai retranché beaucoup d'expressions trop métaphoriques, telles que celle-ci ; *il grimpe avec orgueil aux montagnes de sa phantaisie, il essaye de nager avec les vessies de la Philosophie.* J'ai supprimé quelques vers obscurs, ou qui visent à l'irréligion. Quant à ce qui concerne le jugement, tout cet endroit peut être pris dans un sens raisonnable. Rochester y peint assez bien ces Philosophes hardis, qui veulent se distinguer par des sentimens singuliers, & qui ayant perdu les vrais principes, s'égarent de systèmes en systèmes, sans pouvoir se fixer ; ils reconnoissent dans un âge où les passions n'aveuglent plus la raison, & au moment terrible où la mort leur présente la vérité sans nuages, qu'ils se sont trompés toute leur vie. *Ergo erravimus.* L'Ecriture Sainte dit par-tout que les pensées des hommes sont vaines, que la raison nous trompe quand elle n'est point éclairée par la foi. On ne doit point être choqué de ce que le C. de R. . . . dit que la raison gît avec l'homme dans le tombeau. Il ne s'agit point de l'ame, mais de nos pensées, ce sont des accidens qui se dissipent, *in illâ die peribunt omnes cogitationes eorum.*

Rien, qui fait tant de bruit, & qu'on nomme esprit, me plaît beaucoup; mais prenez-y garde, n'êtes vous point trop sévere sur cet article?

Le Poëte.

Non, au contraire, ma Muse est trop modérée á cet égard: je pourrois être un terrible Censeur de l'esprit, que j'abhorre; j'ai dessein de le mortifier dans quelque Satyre; mais vous m'avez mal à propos interrompu, & je verserai sur une autre matiere, les flots de mon encre.

Le Docteur.

Quelle fureur s'empare de votre ame? Pourquoi insulter ainsi à la raison & au genre humain? Pouvez-vous méconnoître le bonheur & la gloire de l'homme? C'est par vous, ô raison, que nous nous élevons au-delà des limites enflammées de l'Univers, & que nous découvrons tout ce qui s'est passé dans les siécles, qui se sont écoulés avant nous.

Le Poëte.

Mr. le Docteur, tout ce que vous

dites est tiré des Œuvres de nos visionnaires : c'est précisément cette raison que vous me vantez tant, que je méprise, c'est cette chimere qui peuple nos respectables petites maisons (*a*), les Colléges & les Universités d'une mul-

NOTES.

(*a*) Ce Dialogue met de la variété dans ce Poëme ; je renvoie le Lecteur à celui que Boileau a inséré, à l'exemple de Perse, & de quelques autres Anciens, dans la Satyre huitieme, qui est celle qu'il faut comparer avec la Satyre du C. de R. . . je ne veux point grossir ce Volume de citations.

Toutes les pensées de ce Dialogue sont hardies ; j'en ai supprimé beaucoup qui le sont davantage. Le Poëte a tort de nier, contre l'évidence, que nos lumieres, nos vertus, nos talens, nos actions, en un mot notre ame, nous mettent infiniment au-dessus des Animaux, & que nous nous élevions au-delà des limites enflammées de l'Univers, suivant l'expression de Lucrece, puisque par nos calculs nous mesurons les mouvemens célestes avec la derniere précision. Il a raison de se moquer des chimeres, scholastiques qu'on enseignoit autrefois dans les Colleges de sa Nation, & dans les nôtres. Un bon Poëte, qui auroit le talent de mettre en vers François les sistèmes modernes de nos raisonneurs subtils, comme l'illustre Auteur de l'Anti-Lucrece l'a fait en vers Latins, vengeroit la Raison & la Religion des coups que leur portent nos téméraires Matérialistes.

titude de fous, qui prétendent penser. Chaque sot s'imagine atteindre aux extrémités du monde, qui n'a point de bornes. Représentez-vous une vieille Magicienne, qui croit que son corps usé par les années, est porté dans les airs par des enchantemens ; ou bien ce vieux fou, qui préféroit son tonneau à la possession de l'Univers ; voilà à quoi se réduit notre raison, à des chimères, à des impossibilités. (*a*)

(*b*) Est-il nécessaire de se retirer

NOTES.

(*a*) On ne doit blâmer ni la raison, ni la science. Il n'en faut condamner que l'abus ; elles ne se réduisent pas toûjours à des chimeres. Il y a des choses, que nous sçavons avec la derniere certitude, & Boileau auroit dû effacer ces deux vers.

» Mais sans chercher au fond si notre esprit
» deçu,
» Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien
» sçu. *Sat. ib. D.*

(*b*) Toutes ces idées sont vraies & fausses ; il faut penser pour agir ; il faut agir pour parvenir au bonheur. Rien de plus vrai ; mais toute pensée doit conduire nécessairement à quelque action, & toutes nos actions doivent se borner au bonheur de cette vie ; rien de plus faux ; c'est penser comme un âne, pour me servir

de la société pour penser ainsi? La pensée ne nous est donnée que pour agir: dès que l'action cesse, la pensée est ridicule; la Sphere de nos actions, est renfermée dans le bonheur de notre vie. Celui qui pense au-delà, pense comme un âne. Quand je parle contre la fausse raison, je reconnois la véritable, à laquelle je voudrois obéir: cette raison juge sur le rapport des sens, elle en tire des regles pour distinguer le bien du mal; elle soûmet nos desirs à une volonté sage qui les réforme, non pour les anéantir, mais pour leur donner une plus grande force. Votre raison vous défend de joüir, la mienne m'y porte; votre raison détruit vos desirs à mesure qu'ils renaissent, la mienne les excite, & les satisfait; ma raison m'aime, la vôtre vous hait & vous trompe; lorsque la faim me presse, la raison me dit de manger, la vôtre se moque cruellement de vos besoins, & lorsque votre estomac demande de la

NOTES.

de la mauvaise comparaison du Poëte, que de ne point étendre ses pensées au-delà du petit nombre d'années que nous avons à vivre.

nourriture,

nourriture, votre raison (*a*) répond quelle heure est-il ? Cette explication doit éclaircir vos doutes ; quand je méprise la raison, ce n'est pas la véritable, c'est la vôtre que je méprise, M. le Docteur, je n'estime que la droite raison.

Pour l'homme, je ne m'en dédis point, défendez-le, si vous pouvez, sur son orgueil & sa sagesse ; les animaux sont plus sages & plus heureux que lui. Ceux-là sont plus sages, qui atteignent par les moyens les plus certains, aux fins qu'ils se proposent. Si un lévrier est plus habile à prendre un lievre, qu'un Ministre d'Etat ne l'est à remplir sa charge ; quoique l'un soit un homme de justice, & que l'autre ne soit qu'un lévrier, n'est-il pas certain que celui-ci aura plus de sagesse & d'habileté que celui-là ? Voyez jusqu'où la sagesse de

NOTES.

(*a*) Cette raison qui répond *quelle heure est-il*, comme le dit plaisamment le C. de R... n'a pas tout le tort qu'il lui donne. Si nous n'écoutions sa voix & ses conseils, nous nous laisserions aller souvent à des passions, qui feroient la honte & le malheur de notre vie. Le C. de R. . . en a fait la funeste expérience.

l'homme peut s'étendre : Considérez ceux dont les principes vous paroissent les plus justes & les plus nobles, & dont la morale excite le plus votre confiance ; prenez la balance, & jugez lequel est le plus méprisable de l'homme ou de la bête. Les oiseaux nourrissent les oiseaux, les bêtes ne font leur proie que des bêtes qui sont d'une espece différente. L'homme seul est sauvage, il trahit son semblable, pressé par la nécessité ; les animaux tuent d'autres animaux pour s'en nourrir (*a*) ; un homme ruine un autre homme, sans en devenir souvent plus riche ; les animaux armés de dents & de griffes, prennent la part que la nature leur donne pour fournir à leurs besoins : mais l'homme en prodiguant les caresses, les baisers, les amitiés, les loüanges, ôte inhu-

NOTES.

(*a*) Ces remarques ne sont pas nouvelles ; elles sont tirées d'Horace, Epode 7. de Pline, L. 7. de Juvénal, Sat. 15. de Boileau, Sat. 8, &c. mais ces remarques sont fausses. L'amour, la faim, la jalousie, l'antipathie, &c. arment les Taureaux contre les Taureaux, les Loups contre les Loups, les Chiens contre les Chiens, qui souvent s'entredévorent,

mainement la vie à son frere (*a*).

(*b*) L'homme cause le malheur de ses semblables, & il se rend malheureux lui-même ; il se fait des peines volontaires, non par nécessité, mais pour son plaisir ; la faim & l'amour irritent les animaux les uns contre les autres ; ils se déchirent, ils se mettent en pieces, la frayeur seule

NOTES.

(*a*) Les Animaux, les Cannibales, les Sauvages, ne sont ni plus sages ni plus justes que nous. Les Animaux dévorent d'autres Animaux, & souvent même leurs petits. Les Cannibales mangent des hommes comme eux ; les Sauvages s'entr'égorgent, pour se dérober les uns aux autres la chair & la peau des Animaux, qu'ils ont tués à la Chasse. Les Nations policées sont moins cruelles ordinairement, mais plus artificieuses : il ne faut pas condamner avec plus de rigueur les unes que les autres ; c'est la même nature qui tend à ses fins par différens moyens. Il n'y a que la Raison & la Religion qui puissent diminuer les crimes, humaniser les Nations féroces, & perfectionner les Nations policées. On peut se rappeller quel changement prodigieux le Christianisme a fait parmi les Goths, les Visigoths. Voyez les beaux vers de Juvénal, Satyre 15. sur la Raison & la Religion, qui ont formé la société.

(*b*) Si l'homme se fait volontairement des peines, il se fait aussi des plaisirs ; l'imagination nous rend ce qu'elle nous ôte.

donne des armes aux malheureux mortels (*a*) ; ils ſont armés par la peur, la peur leur donne des armes, ils paſſent ſans ceſſe d'une peur à une autre ; (*b*) cette peur honteuſe eſt la ſource de leurs plus belles actions, de leur gloire ſi vantée, de leur réputation, qui leur coûte ſi cher, de cette fureur de dominer, dont ils ſont eſclaves, & qui les rend ſi hardis & ſi vaillans ; elle eſt le principe de leurs différens projets, elle leur inſpire de la généroſité, de la douceur, de l'affabilité, elle leur fait prendre la figure gênante de l'hypocriſie ; ils menent une vie miſérable & ennuyeuſe, ils ſe livrent à mille peines, pour paroître ſages, & pour cacher leurs actions ſous un déguiſement forcé.

(*c*) Aprofondiſſez les vaſtes deſ-

NOTES.

(*a*) Montagne a dit que la peur produit quelquefois la *vaillance ;* elle eſt encore, ſelon lui, plus importune, & plus inſupportable que la mort. *L.* 1. *c.* 17.

(*b*) Tout ce que le C. de R.., dit de la peur, le Duc de la Rochefoucaut l'a dit de l'amour propre. *Regnier, Sat. VI. Boileau, Sat. II,* l'ont dit de l'honneur.

(*c*) Quand on eſt livré à une paſſion, l'on ramene tout à elle ; on croit que tous les hom-

ſeins de l'homme, étudiez le principe des actions dans leſquelles il déploye toutes ſes forces, & toute ſa ſageſſe; examinez les vertus qui ſont ſa gloire; tout le bien qu'il fait, tout le mal qu'il endure n'a point d'autre cauſe que la peur, il ne cherche que ſa ſûreté : il eſt avide d'acquérir la réputation d'être brave, pour défendre ſa vie; tous les hommes ſeroient lâches s'ils oſoient l'être; la probité eſt

NOTES.

mes ſentent tout ce que nous ſentons, & jugent comme nous jugeons. Le C. de R. . . . qui a montré dans pluſieurs affaires qu'il dédaignoit la gloire d'être brave, penſoit que la peur étoit le principe général des actions humaines, parce qu'elle étoit le principe de ſes actions; ce n'eſt point par la peur que les ames nobles ſont animées. Un Héros porte dans le cœur un feu que la gloire allume. Un grand Artiſte cultive un Art, avec un plaiſir qui le récompenſe, indépendamment de l'eſtime des hommes. Le ſage eſt attaché à la Juſtice pour elle-même; ce ſeroit un ſupplice pour lui que de faire des actions contraires à l'idée & au ſentiment qu'il a de la Juſtice. La politeſſe, la douceur, l'affabilité, ſont naturelles aux perſonnes qui ont de l'éducation. Pourquoi les Satyriques ont-ils une ſi mauvaiſe idée de leurs ſemblables ? Quand on penſe auſſi mal des hommes, on ne donne pas une haute idée de ſoi-même.

contraire au ſens commun, il faut que l'homme ſoit injuſte pour ſa propre défenſe; ſi vous penſez qu'il ſoit convenable de joüer beau jeu avec des fripons, vous ſerez ruiné; ſi la vérité n'a point aſſez de crédit pour vous défendre, ils ſe réuniront contre vous, & vous appelleront fripon; celui qui oſera l'être moins que les autres, ſera dépouillé, inſulté, opprimé; telle eſt la nature humaine; la plûpart des hommes ſont lâches, tous ſont fripons: ils ne different entre eux que du plus ou du moins; toute la diſpute conſiſte à ſçavoir quel eſt le plus grand fripon.

Voilà les traits que j'avois à lancer avec indignation contre cette partie orgueilleuſe du monde, qui, enflée d'une vanité intéreſſée, affecte une fauſſe ſincérité, & des menſonges chargés de formalités, pour tyranniſer ſes freres & en faire ſes eſclaves.

Cherchez à la Cour un homme juſte; un homme juſte à la Cour, quel prodige! un homme qui employe ſa puiſſance, non pour combattre & détruire, mais pour protéger & défendre; un homme d'une telle ſageſſe, que les paſſions ne puiſſent point

ébranler la fermeté de son ame, qui mette toute son habileté & sa politique à faire le bien de sa Patrie, & non celui de sa maison; un homme qui ne reçoive point en secret des présens par les mains corrompues de ses amis, tandis que par orgueil, il cache son avarice aux yeux du Public.

(*a*) Cherchez dans le Clergé un homme qui se confie en Dieu seul, & qui prouve sa Foi par sa Doctrine & par ses Moeurs. Combien n'y en a-t-il pas, qui représentent aux hommes leurs égaremens, pour les humilier & les insulter, dont le coeur animé par l'envie, leur inspire cette élo-

NOTES.

(*a*) La probité est conforme à la raison la plus éclairée sur ses propres intérêts; elle est toûjours récompensée par l'estime & la confiance des hommes. Il ne faut point confondre la prudence avec la ruse; l'une met à couvert de l'injustice, l'autre engage à la commettre. Cette critique du genre humain est encore plus fausse que singuliere.

Les rapines & les perfidies des Seigneurs & des Magistrats Anglois de ce tems-là, le faux zèle & l'ambition hypocrite des Presbytériens méritoient ces invectives; j'en ai retranché quelques traits qui m'ont paru trop généraux.

quence séditieuse, qui ébranle le Thrône des Rois, & trouble le repos des Peuples? Ils débitent dans leurs Chaires des calomnies & des injures plus grossieres, que les femmes du vil peuple n'en vomissent les unes contre les autres, quand elles se querellent étant ivres. La plûpart cherchent à se faire adorer de la Nation, pour dominer dans le Conseil du Prince; ils sont plus livrés aux affaires du monde dans une vieillesse décrépite, & plus entêtés de bagatelles importantes, qu'un petit Maître étourdi ne l'est à vingt ans de sa parure & de ses mouches. Où trouver un homme modeste, plein de politesse & de raison, qui ne prêche que la paix, qui pratique la tempérance, qui mene une vie exemplaire, & qui prouve par sa conduite, qu'il est persuadé de nos Mysteres? S'il y avoit sur la terre de tels hommes, je renoncerois à mes idées, je respecterois ces Temples de la Vertu, je leur rendrois sans cesse mes hommages, je me soûmettrois à leurs Oracles; oui, si le monde en produit encore, je conviendrai alors, qu'il y a plus de différence entre un homme, & un

homme qu'il n'y en a entre un homme & une bête. (*a*)

NOTES.

(*a*) Boileau avoit à peu près la même pensée lorsqu'il disoit,

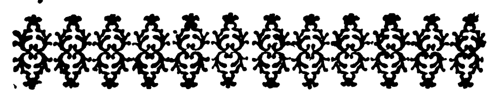
Tous les hommes sont fous, & malgré tous leurs soins,
Ne différent entr'eux que du plus ou du moins.
Sat. XI.

Regnier pensoit ainsi,

Je crois qu'à mon avis tout le monde radote,
Qu'il a la tête vuide & sens dessus dessous,
Ou qu'il faut qu'au rebours je sois l'un des plus fous. *Sat. XIV.*

Ainsi, que l'homme soit ou ne soit pas fou, Regnier, Boileau, & Rochester, ne peuvent manquer de l'être.





IDÉE

De la Piece suivante.

HORACE, Regnier, Boileau, & Rochester, ont fait la Satyre d'un Repas ridicule. L'hôte d'Horace se pique de faire une excellente chere; mais il manque de goût. Il marque son embarras à chaque service, & il fait des dissertations ennuyeuses sur tous les mets qu'il sert. *Hor. Sat. VIII. L.* 5.

L'hôte, qui invite Regnier à un souper, est un Courtisan aussi sot que fat. Ses Convives sont de fort vilains personnages; un des plus insupportables est un sçavant crasseux, critique, impertinent, & ennuyeux babillard. La chere qu'on leur fait est digne d'eux; ils boivent du vin détestable, & quand

ils sont ivres, ils argumentent comme des pédans, & se battent comme des porte-faix. *Reg. Sat. X.*

Tout le monde connoît la Satyre de Boileau; il a pris d'Horace l'idée du Repas magnifique & ridicule dont il fait la description, & de Regnier la sote compagnie de Gentilshommes campagnards, dont il compose le nombre de ses Convives; ce sont d'autres propos, & la même impolitesse, & les mêmes insultes. *Boil. Sat. III.*

La Satyre du C. de R... est imaginée sur celle de Regnier & de Boileau. Le Repas est grossier, les Convives impertinens; mais leurs propos ne sont pas les mêmes; c'est une autre espece de ridicule. Une femme y joue un rôle, qui ne dépare point cette Satyre; son caractere est de l'invention du C. de R...



SATYRE
DU COMTE
DE ROCHESTER,
SUR UN REPAS RIDICULE.



UELLE eſt donc la cauſe de votre triſteſſe, Simon? (*a*) Vous ſentez-vous près de votre fin? Avez-vous paſſé la nuit dans une débauche en-

NOTES.

(*a*) » *Scire velim quare toties mihi, Nævole,*
» *triſtis.*
» *Occurras frontè obductâ?*
» *Unde repente*
» *Tot Rugæ?* Juv. Sat. IX.
Quel ſujet inconnu vous trouble & vous altere, &c.

Regnier n'entre pas ſitôt dans ſon ſujet; après des moralités fort inutiles, il conte ſon Hiſtoire; il dit qu'un homme, qu'il a rencontré malheureuſement, l'a entraîné chez lui, &c.

nuyeuſe, ou bien avez-vous prêté de l'argent à un débiteur, qui ne pourra point vous le rendre?

(*a*) Non, mais je ſors de chez un ſot, qui m'ayant rencontré ce matin au Mail, s'eſt jetté ſur moi & m'a dit, » Vous ſerez des nôtres, je veux » vous donner à dîner aujourd'hui » avec des gens de votre ſociété; « je l'ai long-tems refuſé; &, comme une jeune beauté engage plus ſes amans par ſes refus que par ſes faveurs, (*b*) les miens n'ont ſervi qu'à me faire preſſer davantage; enfin, il a fallu que je fuſſe ſon convive.

Il m'a fait monter dans ſon Carroſſe, & tandis que nous marchions, il a tiré de ſa poche une Tragédie nouvelle, que perſonne n'a vû joüer, & que notre homme loüoit & admiroit à chaque Vers; il étoit ſi connoiſſeur, qu'il m'attribuoit cet Ou-

NOTES.

(*a*) Je ſors de chez un fat qui, pour m'empoiſonner
Je penſe, exprès chez lui m'a forcé de dîner, &c.

(*b*) Le trait de la jeune beauté, qui engage plus par ſes refus que par ſes faveurs, donne dans cet endroit l'avantage au C. de R., ſur ſes Rivaux.

vrage ; » Je ne suis pas, lui disois-je
» plus exercé que vous dans la Poë-
» sie ; je pourrois faire peut-être une
» Chanson, & rimer quelque petite
» piece pour mon plaisir : mais je
» n'envierai jamais, ni la fortune, ni
» la réputation d'autrui ; ah ! Monsieur,
» me répondoit-il, nous connoissons
» votre style, vous désavoüez en vain
» vos productions « (a). Choqué de ses loüanges, je pris le parti de ne lui rien répondre, & de le laisser dans sa chere erreur ; cependant cet homme, qui répétoit ce qu'il avoit cru entendre dire, m'inquiéta ; mais ce n'étoit rien encore ; (b) il demanda

NOTES.

(a) Vient-il de la Province une Satyre fade ;
D'un plaisant du pays insipide boutade :
Pour la faire courir, on dit qu'elle est de moi ;
Et le sot Campagnard le croit de bonne foi ;
J'ai beau prendre à témoins & la Cour & la Ville,
Non à d'autres, dit-il, on connoît votre style.
Combien de tems ces Vers vous ont-ils bien coûté ?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité ;
Peut-on m'attribuer ces sotises étranges ?
Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de loüanges. *Boileau, Ep. VI.*

(b) Ces trois Seigneurs étoient de ce qu'on

en arrivant, si Sedley, Buckurst, Saville étoient venus; non, lui dit-on; mais vous trouverez Halfwit, Huff, Kircon, & Dingboy; voilà qui va bien, dit mon hôte, ils sont fort aimables; allons qu'on serve, je suis en humeur de boire aujourd'hui: ces gens-là savent également manier l'épée & la plume; ce sont des favoris de Mars & de Mercure.

Ce fut alors que je reconnus ma

NOTES.

appelloit alors la bonne Compagnie. Les quatre autres sont des noms supposés; *Halfwit* signifie un demi bel esprit; *Huff*, un fanfaron; les deux autres sont pareillement inventés. On ne devroit employer dans la Satyre que ces sortes de noms, ou ne nommer que des morts, si l'on vouloit corriger sans offenser; c'est ainsi qu'en ont usé, presque toûjours, Horace, Perse, & Juvénal.

Ma liberté dit tout, sans toutefois nommer,
Par une vaine aigreur ceux que je veux blâmer.
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire,
D'un vers que sans danger je ne sçaurois écrire.
Ceux-là sont fous vraiment qui vendent un bon mot,
Pour cent coups de bâton que fait donner un sot.
Chacun qui voit mes Vers, s'il a les yeux d'un homme,
Connoîtra son portrait, quoique je ne le nomme, *Sat. de Theophil.*

faute : mais il étoit trop tard, il n'y avoit pas moyen de se retirer ; chacun prit sa place ; notre hôte demanda si sa femme étoit prête ; (*a*) une femme, bon Dieu ! un sot & des gens de mauvaise compagnie. Ah ! c'en est trop, que je vais acheter cher un mauvais repas.

Madame entra aussi-tôt ; on pouvoit encore remarquer à ses traits, qu'elle avoit été autrefois très-belle ; mais l'âge, maladie incurable de la beauté, lui avoit plutôt laissé le desir, que le pouvoir de plaire ; elle espéroit toûjours allumer les flammes de l'amour avec des yeux, dont le feu étoit éteint, & elle conservoit encore en dépit du tems, les inclinations de sa premiere jeunesse ; quelque sujet que nous traitassions dans la con-

NOTES.

(*a*) Un trait pareil feroit tomber une piece en France, & déshonoreroit un Auteur pour jamais. Un Poëte qui craint la compagnie d'une femme ; quel scandale ! Les Anglois ne se plaisent point autant que les François dans la société des femmes ; voilà pourquoi ils sont, selon nous, peu polis & peu aimables, & que nous sommes, selon eux, très-galans & très-superficiels.

versation, elle le tournoit toûjours du côté de l'amour; si nous parlions par hasard des Victoires du Grand-Seigneur, (*a*) Myladi étoit surprise, que Dieu pût bénir un homme, qui pouvoit aimer plusieurs femmes en même tems, & ne savoit comment il pouvoit s'excuser auprès d'elles de ses infidélités.

Elle demanda à Huff, s'il n'avoit jamais été galant; croyez-vous, lui dit-il brusquement, que je sois impuissant? elle soûrit de sa réponse grossiere, & se tournant de mon côté; Monsieur, me dit-elle, n'est-il pas vrai que vous autres beaux esprits, vous connoissez l'amour dans votre

NOTES.

(*a*) Les propos de cette Dame valent beaucoup mieux que ceux des Pédans & des Campagnards de Regnier & de Boileau. Toutes les femmes, qui n'ont point l'esprit orné, sont réduites à ne parler que d'amour, même dans un âge où il est ridicule d'en parler quand on ne peut en inspirer; au reste, cet endroit de cette Satyre me paroît donner quelque supériorité à Rochester sur Boileau. Notre Poëte François a un peu négligé de faire entrer dans ses Vers de ces idées agréables, qui, sans sortir des bornes de la sagesse, intéressent la partie la plus aimable du genre humain.

jeunesse, avant que de connoître la Poësie ; vous n'êtes pas sans doute insensibles à l'amour : mais on dit que les beaux esprits sont inconstans ; elle auroit long-tems discouru, si l'on n'eût servi ; elle se mit à table, & je crus que je pourrois enfin respirer.

Notre hôte nous dit, mes amis, je vous ferai faire bonne chere aujourd'hui, sans vous donner de ragoûts à la Françoise ; (*a*) cependant on apporte une piéce de Boeuf : mais elle étoit plus dure que les fesses d'un Postillon (*b*). Nous avions pour entrée un plat de carotes d'une longueur

NOTES.

(*a*) Quand les Anglois veulent nous railler, ils disent qu'ils sont sûrs de trouver un cuisinier sur deux François. Ils critiquent nos talens, & ils en profitent. Ils imitent nos cuisiniers, nos ouvriers, & nos faiseurs de modes ; pour nous, nous ne pouvons pas plus nous accommoder de leurs sauffes, où le sucre domine, ni de leurs potages remplis d'herbes aromatiques, que de leur maniere de se coëffer & de s'habiller.

(*b*) La description de Boileau représente un repas d'un ridicule moins grossier, plus recherché, & plus dans le goût de celui d'Horace, que celle du repas de Regnier, & de Rochester.

prodigieuse, & pour premier & second service, un cochon de lait, un oie, & un chapon; chaque mets avoit sa sausse, & cette sausse avoit été à la mode au dernier siecle. La compagnie grossiere & joyeuse commença à boire largement de la petite biere, & ensuite du vin épais. Ils croyoient faire la meilleure chere du monde : mais, après que le vin eut échauffé les esprits, & donné des idées aux plus stupides (*a*), mon hôte se mit à vanter ses belles actions. » Lorsque je fus Colonel, dit-il, je » me rüinai pour le service du Roi; » je pris beaucoup de Villes, & je » n'en fus pas plus riche; « il n'en étoit rien au fond; il avoit perdu tout son bien à joüer & à faire l'amour. (*b*)

NOTES.

(*a*) » *Fœcundi calices quem non fecère disertum.*
Horace.

Regnier fait le portrait d'un sot homme de la Cour; quelques traits de ce tableau ressemblent assez à ceux dont Rochester peint son hôte.

(*b*) » Dieu sçait combien alors il me dit de » sotises,
» Parlant de ses hauts faits, & de ses vaillan» tises,

Myladi soûpiroit beaucoup, elle se plaignoit » que l'amour ne faisoit que » languir, qu'on ne pouvoit plus lire » nos Vers sans en rougir, qu'il n'y » avoit plus que les coquettes, & » les joïeuses qui fussent aimées, que » les jeunes gens étoient trop impolis » pour s'attacher à des femmes ver- » tueuses, & trop corrompus, pour » avoir une inclination : « mais ayant entendu dire à notre hôte une parole indécente, elle interrompit ses plaintes, & prenant un air sérieux & modeste, elle se retira, & nous laissa la liberté de tenir mille propos différens, de régler l'Etat, & de réformer le Théatre. (*a*)

NOTES.

» Qu'il avoit tant servi, tant fait la faction,
» Et n'avoit cependant aucune pension ;
» Mais qu'il se consoloit en ce qu'au moins
» l'histoire,
» Ainsi que son travail ne déroboit sa gloire.
Regnier.

(*a*) Les Convives de Regnier font des argumens de Logique. Les H rétiques avoient mis alors ce langage à la mode ; Boileau, qui ne parloit presque jamais que de Poëtes & de Vers, a borné là l'entretien de ses nobles Campagnards ; encore les avoit-il choisis. Il est beaucoup de gens nobles de la Ville qui n'en di-

Halfwit se plaignoit que Mustapha, Héros d'une Tragédie, (*a*) y mouroit sans faire briller son esprit; qu'Etherege faisoit les plus belles Comédies sans intrigues, quoiqu'il ne connût, ni le monde, ni les regles du théatre; Huff vantoit Settle, & disoit que ses Vers forts & empoulés lui donnoient autant de courage que le

NOTES.

roient pas autant aujourd'hui. Rochester a mis plus de variété dans la conversation de ses Héros. L'hôte, sa femme, & les quatre Convives, ont leur caractere particulier; ce sont autant de sujets pour la Satyre. Le portrait de l'hôte est une copie de beaucoup d'originaux. Le discours de sa femme est plaisant dans une personne de son âge; mais il est extrèmement vrai par rapport aux jeunes gens du siecle de Charles II. il seroit à souhaitter qu'il ne le fût point, par rapport à ceux du nôtre.

(*a*) Roger Boyle fut l'Auteur d'une Tragédie, qui a pour titre Mustapha. Cet Ecrivain est un des hommes les plus illustres d'Angleterre. Etant né Presbytérien, il se signala dans le parti de Crómwel; & après la mort du Protecteur, il mérita par sa fidélité de grands emplois, sous le regne de Charles II. Il a fait divers Ouvrages fort estimés; on a dit de lui qu'il fut un grand Poëte, un grand homme d'Etat, un grand Capitaine, & surtout un très-honnête homme. On le connoît sous le nom de Baron d'Orrery; il mourut en 1679.

bruit du tambour ; que c'étoit le plus brave langage que jamais homme eût parlé : Kircon prétendoit qu'aucun François n'avoit jamais écrit des Romans aussi bien que Crown, *(a)* » que » dans son Charles VIII. par exemple, » il étoit charmé de cet endroit où un » jeune Monarque regrette bien moins » le Thrône que ses sujets vont lui en» lever, qu'il n'est touché de voir les » Galeres de la Reine prêtes à faire » voile, & les vagues se joüer & rire » au soleil levant.

Mon hôte, qui n'avoit rien dit depuis long-tems, se leva tout d'un coup & loüa l'Empereur des Indes ; il prononça avec emphase ces quatre Vers.

» Dans quel climat sommes-nous » parvenus ? Pourquoi nous a-t-il été » si long-tems caché, & pourquoi » n'est-il connu que depuis peu d'an» nées ? Il semble que notre vieux mon» de ait été détruit, & qu'il ait ac-

NOTES.

(*a*) Nous avons parlé d'Etherege, de Settle, de Crown ; ces quatre Vers sont tirés de l'Empereur des Indes, Tragédie de Dryden ; c'est Cortès qui parle avec ce faux sublime. *Premiere Scene, Acte premier.*

» couché du nouveau. Voilà, continua notre hôte, des Vers admirables; qui eût osé faire du vieux » monde une anti chambre, & y faire » accoucher un autre monde ? Il faut » convenir qu'un Poëte Laureat est » un brave accoucheur: mais la peste » soit de ces rimailleurs; laissons-les » là, qu'en dites-vous ? Croyez-vous » que le Duc de Lorraine boive cette » année du vin de Champagne ? Turrene (*a*) le battra-t-il? Sans doute, dit » Huff, s'ils se rencontrent, la bataille » sera sanglante. Ma foi, dit Dingboy, » les François sont des lâches, ils » brillent dans une revue, leurs troupes sont mises lestement: mais leur » courage, si c'en est un, n'est qu'un » premier mouvement, qui naît des » succès, & dès qu'on leur résiste, » leur feu s'éteint, & la frayeur les » saisit; (*b*) ils l'ont assez montré à » Cressi, à Azincourt, & à Poitiers;

NOTES.

(*a*) Le Vicomte de Turrene battit le Duc de Lorraine & les Impériaux en 1674.

(*b*) Les Anglois résisterent vigoureusement aux François à Fontenoy & à Lawfelt, & n'en furent pas moins battus.

» après des défaites si honteuses, il » est difficile de réparer son hon- » neur.

Ce qu'ils furent alors je n'en sçais rien, dit Huff, en fronçant le sourcil; mais à présent ils sont braves, qui le niera est un menteur & un coquin: c'est moi, dit Dingboy. A ce mot, Huff prend un plat, quand toute la compagnie se levoit, le jette, & le plat va se briser & tomber en éclats sur leurs visages. Halfwit, Dingboy, Kircon, n'ayant point d'épée, vont prendre Huff, à la gorge & aux cheveux; mon hôte & moi nous les laissâmes se battre, tant qu'ils voulurent (*a*); & quand leur fu-

NOTES.

(*a*) C'est à peu près le même combat dans Boileau. Les Vers qu'on a le plus remarqués dans sa description, sont ceux-ci.

» Lui jette pour défi son assiette au visage;
» L'autre esquive le coup, & l'assiette volant,
» S'en va frapper le mur, & revient en rou-
» lant.

Boileau n'auroit pas désavoüé quelques-uns de ces Vers de Regnier.

» Il sembloit que la gloire en ce gentil assaut,
» Fût à qui parleroit, non pas mieux mais plus
» haut.

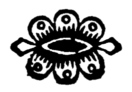
reur

reur commença à se ralentir, ils parlerent de paix ; on fit apporter six bouteilles pour en traiter, & je pris aussi-tôt la fuite.

NOTES.

» Ne croyez, en parlant, que l'un ou l'autre
» dorme ;
» Comment votre argument, dit l'un, n'est
» pas en forme ;
» L'autre tout hors du sens, mais c'est vous
» malotru,
» Qui faites le sçavant, & n'êtes pas congru ;
» L'autre, Monsieur le sot je vous ferai bien
» taire,
» . . . . Vous mentez par les dents ;
» Mais vous. . . . ainsi ces gens à se piquer
» ardens,
» S'en vinrent du parler à tic tac torche lorgne,
» Qui casse le museau, qui son rival éborgne,
» Qui jette un pain, un plat, une assiette, un
» couteau,
» Qui pour une rondache empoigne un esca-
» beau ;
» L'un fait plus qu'il ne peut, & l'autre plus
» qu'il n'ose.

Ces deux derniers Vers font voir que Regnier sçavoit faire des Vers Alexandrins.





IDÉE

De la Piece suivante.

L'Objet de cette Satyre est de tourner en ridicule la plûpart de ceux qui prennent les Eaux à Tundbridge, lieu situé à quelques milles de Londres. Elle pourra amuser, par la variété des portraits, la légereté des expressions, la singularité des plaisanteries : mais il a fallu la mettre dans le creuset, pour tirer un sens clair d'un sens souvent obscur ; des pensées agréables, & des termes décens, des saillies les plus hardies, & des mots les plus obsçenes ; *inurbanum Lepido seponere dicto.* Rochester m'a fourni la toile, le dessein, l'esquisse, l'ordonnance, & les principaux traits du tableau : j'en ai conservé quelques-uns ; j'en ai effacé d'autres ; j'ai fait les draperies, & distribué les couleurs : mais j'ai toûjours, autant que j'ai pû, pris la maniere du peintre,



SATYRE
SUR LES EAUX DE TUNDBRIDGE,
Par le Comte de ROCHESTER.

LE Soleil ſortoit du ſein de Thétis, lorſque je ſuis ſorti ce matin de mon lit. J'ai monté à cheval, & je ſuis arrivé aux Eaux, le rendez-vous des foux, des ſots, des galans, & de leurs maîtreſſes ; j'allois boire quelques verres de vin, pour tromper mon eſtomac malade, & lui faire trouver l'eau meilleure, quand j'apperçus un ſot qui deſcendoit d'un carroſſe à ſix chevaux, & qui méritoit tout au plus un fiacre. Que la nature eſt ſage, de donner à ces gens-là une naiſſance illuſtre! Quoiqu'il fût d'une figure aſſez baſſe, ſa ſuite nombreuſe ne laiſſoit pas que

de la relever (*a*): mais comme un sot est toûjours méchant, il affectoit d'être critique pour faire briller son esprit; il passoit pour en avoir beaucoup, auprès de ceux dont il flatoit la malignité. Son caractere étoit peint dans ses manieres & dans ses regards; l'indignation & la malice ne pouvoient rien ajoûter à son ridicule; la nature seule, en le formant, avoit fait contre lui la plus cruelle Satyre.

A sa vûe triste, à son babil impor-

NOTES.

(*a*) Rousseau a dit la même chose,

» Car qui dit sots, dit à malice enclins,
» Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
» Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.

Un sot a peu de principes, & tire fort peu de conséquences; il ne discerne ni le vrai du faux, ni le juste de l'injuste; son besoin est sa regle; ses passions sont ses idées. Un bon esprit a de bons principes; il les applique naturellement à ses devoirs. L'injustice & l'erreur sont également contraires à sa maniere de penser; cependant il y a des sots qui sont fort honnêtes gens; leurs passions sont modérées & tranquiles; elles ne sçauroient troubler l'ordre, qui regne dans le petit nombre de leurs idées; il y a des gens d'esprit très-méchans, parce qu'ayant beaucoup de passions, ils ont encore plus d'idées, qui sont autant de moyens de satisfaire ces passions.

tun, je m'enfuis dans une autre allée; j'eus le malheur d'y trouver un homme plus ridicule encore, mais d'une autre eſpece : il étoit grave comme un Eſpagnol ; les Marionnettes de Brioché ne l'auroient pas fait ſoûrire, il avoit compaſſion des diſcours frivoles de notre pauvre ſiecle ; il ne diſoit que des Sentences, tous ſes propos n'étoient que des Maximes, il faiſoit les moindres choſes avec autant de prudence & de circonſpection, qu'un parti qui ſe forme dans un Etat, en fait entrer dans ſes délibérations, & dans ſes intrigues ; c'étoit partout un maître de cérémonies, il ne diſcouroit jamais qu'en forme.

Accablé d'ennui, je me ſauvai dans une promenade écartée ; elle étoit remplie d'une foule d'Eccléſiaſtiques, qui ne pouvoient être bonne compagnie que pour eux-mêmes ; ils alloient enſemble, & chacun racontoit ſon infirmité, c'étoit le Scorbut, c'étoit la Pierre, c'étoit le mal de Tête, le mal de Rate ; ils n'avoient garde de parler des autres maladies; ils ne ſe plaignoient pas même du beſoin qu'ils avoient pour la plûpart de ſcience, de jugement, & de politeſſe.

Une autre compagnie survint : je comptois qu'elle seroit plus réjouïssante que celle de ces Messieurs ; j'apperçus d'abord une jeune Demoiselle qui, appuyée sur sa canne, & enveloppée dans sa coëffe, attendoit son amant ; c'étoit un bel esprit, & qui se piquoit surtout d'avoir des manieres ; il avance vers sa maîtresse le chapeau à la main, en ouvrant extrêmement les bras, & en faisant un grand nombre de révérences & d'inclinations profondes ; il haussoit ses épaules avec grace, il avoit surtout beaucoup de peur de déranger sa frisure (*a*), il raccommodoit les boucles

NOTES.

(*a*) Ce petit Maître est un peu trop sot pour ressembler à ceux de notre siecle ; il faut chercher ses copies dans celui de Regnier.

» Quand un jeune frisé, . . .
» Me prenant par la main, après mainte grimace,
» Changeant sur l'un des piés, à tout heure de place,
» Et me disant cent fois, il en faudroit mourir,
» Sa barbe pinçotoit, relevoit ses cheveux,
» Rioit hors de propos, montroit ses belles dents,
» Faisoit la belle main, mordoit un de ses gants,
» S'adoucissoit les yeux ainsi qu'une poupée,
» Se carroit sur un pié, &c. *Sat. VIII.*

de ses cheveux à chaque pas qu'il faisoit, & il avoit grand soin de les ramener par-devant; il lui fit ensuite ce joli compliment, » Mademoiselle, il me semble que le tems est » plus beau depuis que vous êtes arrivée, vous avez du pouvoir sur le » Ciel: mais je suis sûr que le Soleil se » cachera, de peur de voir ses rayons » obscurcis par l'éclat de vos yeux; » en vérité, ils pourroient remplacer » l'aurore, & donner du jour avant » le jour même. «

(*a*) La Démoiselle ouvrant à demi sa bouche, & la tournant vers son amant qu'elle lorgnoit, lui répondit en rehaussant sa gorge, » Monsieur, » c'est de votre bonté & non de mon » mérite que je tiens toutes les gra- » ces, dont vous parlez. Le galant em-

NOTES.

(*a*) Les graces de cette Demoiselle ressemblent assez à celles des précieuses de Montpellier, dont se moque Chapelle dans son Voyage. Tous ces portraits ne sont pas rares; on peut voir les Pieces de Fatouville, de Dancourt, de Dufrêny, &c. Ils ont mis sur la Scene des caracteres de cette espece. Ces Auteurs Comiques ont été peut-être les plus dignes successeurs de Moliere.

» barrassé par cette réponse, mord ses ongles pour montrer sa bague, & songer à ce qu'il va dire. » Morbleu, » dit-il, Mademoiselle, vous n'eûtes » pas hier de bonheur au jeu, je vais » vous en dédommager, « & sur le champ, il la mene à une boutique de Loterie, où il lui fait de très-jolis présens;il lui donne surtout beaucoup de cœurs.

La conversation de deux femmes, me fit quitter ces amans si bien assortis : ces deux femmes, après s'être baisées, pris les mains, fait mille complimens, & protesté cent fois qu'elles étoient charmées de se voir, l'une dit à l'autre, » ma chere Dame, si je n'a- » vois pas peur de commettre une im- » politesse, je vous prierois de me di- » re quel sujet vous amene ici? L'autre lui répondit, » Ma chere Dame, » Nous sommes riches : mais nous » n'avons point d'enfans, & j'ai ap- » pris que ces eaux ont la vertu de » rendre une femme qui est stérile, » aussi féconde qu'une garenne de la- » pins. Eh, bien lui dit la premiere, « Ma chere Dame, je suis venue pour la même chose : mon mari gronde, & quoique nous ayons une grande fille,

il murmure tous les jours de ce qu'il n'a pas de garçons.

Ces jolis propos furent interrompus par l'arrivée d'une foule de gens de toute espece ; il n'y a point de tumulte, ni de confusion semblable à celle qui régnoit dans cette nombreuse assemblée ; les Seigneurs, les Chevaliers, les Ecuyers, les Dames, les Comtesses, les Marchandes, les Ouvrieres, les Maris, les Femmes, les Maîtresses, les Femmes de Chambre, tout étoit mêlé & confondu ; leurs manieres étoient aussi différentes que leur condition, il n'y avoit que les Officiers, qui s'accommodassent de tout & qui, n'ayant plus de peur, alloient hardiment chantant des Chansons sales, à toutes les femmes qu'ils rencontroient.

Mon Dieu ! disois-je en moi-même, que l'homme est peu de chose, puisqu'il est si ridicule, quelque figure qu'il prenne ! Nous sommes contens de nous mêmes, nous triomphons d'avoir la raison en partage (*a*), & la

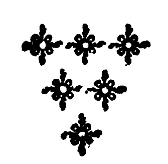
NOTES.

(*a*) Cicéron doute si la raison n'est pas un présent plus funeste qu'avantageux à l'homme.

raison est le plus grand malheur de l'homme : plus heureuses mille fois les bêtes, qui étant sans raison, sont sans impertinence ; j'étois si confus d'être homme, que je ne pus monter à cheval sans en rougir ; car ce cheval, en faisant des choses convenables à sa nature, me paroissoit plus sage que moi.

NOTES.

Tous les Philosophes ont dit du bien & du mal de l'homme par humeur ; tantôt ils lui ont dit ; » Levez vos yeux vers Dieu, vous lui êtes » semblable, votre sagesse vous égale à lui, « & tantôt, » baissez vos yeux vers la terre, chetif ver que vous êtes, & regardez les bêtes » dont vous êtes le compagnon. « Les Philosophes ont de l'humeur comme les autres hommes : mais le dépit de Rochester est plaisant.





AVERTISSEMENT

Sur les Pieces ſuivantes.

LEs Satyres du Comte de Rocheſter ont autant de malignité & d'agrément, que d'énergie & de vivacité : mais elles ont un défaut conſidérable, c'eſt d'attaquer des vices trop groſſiers, & des extravagances trop ridicules ; il a épuiſé tout le feu de ſon eſprit ſur des ſots.

Les diſcours moraux, les diſſections fines du cœur humain, les portraits en mignature, les caracteres ingénieux, que Salluſte & Paterculus ne déſavoueroient pas ſont déplacés ſur la ſcene, où il faut de grands traits. Ils ne conviennent proprement qu'à la Satyre ; c'eſt à elle à ſuppléer à la Comédie, à pénétrer dans le

cœur humain, & à y démêler les vices des vertus. Les Anciens Poëtes satyriques n'ont pas apperçu les finesses de la Morale. Horace, Perse, & Juvénal, s'attachoient aux caracteres, qui les frappoient davantage, & qui étoient alors nouveaux pour le Public. Regnier a représenté comme eux les vices les plus ordinaires; son génie étoit proportionné au goût de son siecle. Boileau a enchéri sur Regnier; qui est-ce qui pourra aller plus loin que Boileau? On ne peut être plus élégant que lui: mais est-il impossible d'être plus ingénieux & plus aimable?

L'Essai sur la Satyre, dont Jean Sheffield, Comte de Mulgrave, passe pour être l'Auteur, m'a confirmé dans ces idées. Cette Piece contient des préceptes qui peuvent servir d'introduction aux caracteres neufs & singuliers du C. . de

Rochester, du Duc de Buckingham, & d'Adisson, par lesquels je terminerai le genre Satyrique. Je n'ai pas traduit entierement l'Essai sur la Satyre; la médiocrité, l'indécence, & l'obscurité des portraits, dont cette Piece est chargée, m'ont empêché de les faire connoître. Le plaisir de lire des Satyres malignes ne dédommageroit pas de l'ennui des Commentaires; je ne veux pas faire acheter si cher des médisances.





ESSAI SUR LA SATYRE;

Par le Comte de MULGRAVE, DUC DE BUCKINGHAM.



UE l'homme est un animal insensible & stupide (*a*), lui qui prétend être le maître du monde entier (*b*) : en vain les Philosophes & les Poëtes se

NOTES.

(*a*) Les Satyriques sont d'injustes Misantropes; tout ce qu'ils voyent est noir & triste comme eux. L'homme n'est point une masse pesante, insensible & stupide; il a défriché, cultivé, soûmis, peuplé, orné, mesuré la terre d'un bout à l'autre; rien ne lui est impossible, quand il est excité par la gloire & la vertu.

(*b*) Il est faux que les Philosophes n'aient point produit des sages, & que les Poëtes & les Orateurs n'aient pas fait sur les esprits & sur les

sont efforcés en tout tems d'exciter cette masse pesante. Les Philosophes, comparés aux Poëtes, ne sont que des pédans (*a*). Les Poëtes seuls instruisent & plaisent : eux seuls (*b*) trouvent le secret charmant d'embellir une morale mystérieuse par une harmonie agréable. Les hommes deviennent sages à proportion du plaisir que leur font les Vers.

NOTES.

cœurs les plus fortes impressions, surtout quand ils ont employé les grands motifs de la Patrie & de la Religion. Si on examinoit avec un peu d'attention les pensées des Poëtes, on verroit que les plus brillantes sont souvent les plus fausses. Ce sont presque toûjours de grands riens, qui font illusion par l'éclat des expressions & l'harmonie des Vers,

Versus inopes rerum Nugæque Canoræ.

(*a*) *Des Philosophes pédans !* L'expression est un peu forte. Un pédant est un homme qui donne des avis continuels, sans les faire aimer, qui parle à la raison sans flater les sens, qui veut soûmettre l'esprit, & qui attriste le cœur. Messieurs les Philosophes auront-ils le courage de se reconnoître à ce portrait?

(*b*) Horace pensoit ainsi des Poëtes, & surtout d'Homere.

» *Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
» *Plenius ac melius Chrysippo, & Crantore dicit,*

(*a*) La Satyre fut toûjours le Poëme le plus brillant. Le moyen le plus hardi, si ce n'est pas le meilleur, d'avertir sincerement les hommes de leurs défauts, est de rire de leurs folles actions, & de leurs discours insensés; les sages ont pris dans la Satyre, différentes manieres de rendre à chacun la justice qui leur est due; les uns ont lancé des traits malins & perçans contre les méchans & les fous; les autres n'ont fait que les railler, (*b*) & ils ont eu un grand succès;

NOTES.

(*a*) La Satyre n'est point aussi brillante que l'Ode, à moins que le Poëte ne veuille dire comme Horace, que le Peuple aime & retient plus les Vers qui flatent sa malignité, que ceux qui excitent son admiration.

Discit enim citius, meminitque libentius illud,
Quod quis deridet, quàm quod probat & veneratur. Horace, Ep. L. II.

(*b*) Les Scenes de Moliere, & les Satyres de Boileau, ont contribué beaucoup à corriger les manieres ridicules & le mauvais goût, qui continuoient de régner en France, au commencement du siecle de Loüis XIV. le cœur de l'homme n'est pas aussi facile à réformer. On en pourroit cependant venir à bout dans des Tragédies, si elles étoient écrites comme celles de Corneille, & quelques-unes de leurs

cès ; ainsi il arrive souvent que ceux qui visent au but en badinant, y frappent avec plus de justesse & l'atteignent.

S'il nous est permis de blâmer nos Maîtres, & de critiquer ceux qui sont plus parfaits que nous, il me semble (*a*) que les Anciens qui nous surpassent dans tous les genres, se sont trompés sur la Satyre ; ils ont poursuivi avec ardeur (*b*) les plus gros-

NOTES.

successeurs. Les Scenes des Comédies sont des Satyres contre le ridicule : celles des Tragédies sont des Satyres contre le crime.

(*a*) Horace dit que les anciens Poëtes Comiques & Satyriques se sont bornés à faire connoître les assassins, les voleurs, les adulteres, les scélérats, & que Lucile les a imités.

Eupolis, atque Cratinus, &c.
Si quis erat dignus describi quod malus aut fur
Quod Mœchus foret, &c.
. . . *multa cum libertate notabant.*
Hic omnis pendet Lucilius, &c.

Horace corrigea ce mauvais goût. Il fit la Satyre des vices & des folies de son siecle d'une maniere également polie & ingénieuse. Perse fut moins un Poëte Satyrique qu'un Philosophe zélé pour la vertu. Juvénal étoit né pour son siecle ; son éloquence forte devoit faire pâlir le crime.

(*b*) On peut se retracer ici les préceptes, que

sieres folies : mais ils ont fait une chasse ignoble ; frapper de tels coups est le talent d'un esprit ordinaire ; rien de plus aisé, mais en même tems, rien de plus inutile ; c'est comme si vous parliez de dévotion au Théatre, de sagesse au Bal, d'amitié à la Cour ; au contraire démêler avec des yeux fins, les défauts les moins sensibles, porter la lumiere dans les plus secrets replis d'un coeur vertueux, effacer de l'ame du sage, les petites taches qui en alterent la beauté, voilà un talent véritablement noble, dont les libelles de

NOTES.

le Comte de Mulgrave a donnés sur la Satyre, dans son Poëme didactique sur la Poësie ; rien de plus modéré ; ses avis sont ici les mêmes. Il est fâcheux qu'ils ne soient pas soûtenus par des exemples ; dans cette même Satyre, où il vante la finesse, avec laquelle il faut démêler les vices des vertus, il couvre d'opprobres les Seigneurs de la Cour de Charles II. Charles II. lui même, le Comte de Rochester, & la Duchesse de Portsmouth ; ces deux derniers furent extrèmement irrités ; ils payerent trois hommes pour donner des coups de bâton à Dryden, qu'ils croyoient être l'Auteur de cet Ouvrage. Le pauvre Dryden reçut les coups de bâton, & le Comte de Mulgrave eut peu de tems après l'honneur de passer pour les avoir mérités.

notre siecle, & les pieces de notre Théatre sont incapables.

Les Auteurs médiocres, qui ne soupçonnent jamais qu'on puisse les blâmer, verront avec une secrete joie les grands hommes exposés à la Satyre; plus ceux-ci seront critiqués, plus ils penseront judicieusement, qu'ils auront sujet de s'en faire honneur; tout le monde voudra avoir sa place dans la Satyre, *(a)* les sots s'imagineront qu'on y parlera toûjours d'eux, ils n'y aura que les ennuyeux conteurs de vieilles Histoires, qui mourront de douleur, lorsqu'ils s'appercevront que leurs sotises sont hors de mode; comme cette femme qui fut extrèmement affligée, de ne point trouver son nom dans un Vaudeville; *(b)*

NOTES.

(*a*) On ne peut pas prendre un tour plus ingénieux ni plus plaisant, pour engager les Poëtes à écrire des Satyres avec choix, avec goût, avec esprit, avec politesse; il seroit à craindre seulement que ces Pieces, en ne rendant que foiblement ridicules ceux qu'elles attaqueroient, & en leur faisant trop d'honneur, ne fussent plus agréables qu'utiles.

(*b*) Voyez l'Epître sur la calomnie, par M. de V... elle peut passer pour une Satyre.

elle crut aussi-tôt quelle n'avoit plus la même beauté, elle fut inconsolable d'avoir mérité tout d'un coup d'être oubliée.

Laissez les sots; ne parlez point de nos petits Maîtres, qui passent leur vie à danser, ni de nos Officiers, qui courent de toiletes en toiletes, & qui ne vont jamais à la guerre; dédaignez surtout les petits esprits orgueilleux: ceux-ci sont trop impertinens, les autres ne sont que ridicules; que ceux dont vous faites la Satyre, méritent des loüanges par quelques endroits.

NOTES.

Vous y remarquerez un trait semblable à celui-ci.

» On la chansonne (Eglé) & son nom par la
» Ville,
» Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville.
» Eglé s'en meurt, ses cris sont superflus:
» Consolez-vous Eglé d'un tel outrage,
» Vous pleurerez hélas! bien davantage,
» Lorsque de vous on ne parlera plus.



AVERTISSEMENT
SUR LA SATYRE
DE DRYDEN,
Contre le Duc de BUCKINGHAM.

DRYDEN tient à peu près le même langage que le Comte de Mulgrave : il affecte la même douceur & la même modération; non-seulement l'homme est souvent différent de l'Auteur, mais l'Auteur est quelquefois différent de lui-même. Nous allons voir quelques-uns des principes de Dryden sur la Satyre, & comment Dryden les a lui-même observés ; je les ai tirés d'une très-longue Epître Dédicatoire, que Dryden a adressée au Comte de Dorset ; cette Epître est une Dissertation savante sur

la Satyre. » Le mérite de la Sa-
» tyre, dit Dryden, consiste dans
» la finesse des plaisanteries; ni
» l'étude, ni l'imitation, ne peu-
» vent donner cette finesse à ceux,
» qui ne l'ont point reçue de la
» nature; il est facile d'appeller
» quelqu'un sot, fripon, coquin,
» & même avec esprit; (*a*) mais il
» est difficile de faire entendre
» qu'il a ces mauvaises qualités,
» sans se servir de ces termes inju-
» rieux; une raillerie fine, au lieu
» de blesser, ne fait que chatouil-
» ler un homme d'esprit; un sot
» ne la sent point. Le caractere
» de Zimri dans mon Absalon,
» vaut à mon gré la piece entiere;

NOTES.

(*a*) Ce trait auroit pû être lancé contre les Satyres du C. de Rochester; elles sont en effet dégradées par ces expressions grossieres; les mots obscenes sont fréquens dans les mauvaises Poësies, & dans les conversations bassement familieres, parce qu'ils sont plus aisés à imaginer que des pensées & des tours.

» il n'eſt point traité cruellement;
» mais il eſt ſuffiſamment ridicule;
» celui que j'ai voulu peindre a
» trop d'eſprit pour regarder cette
» Satyre comme une inſulte; je
» n'ai point parlé des grands vices,
» je n'ai relevé que quelques foi-
» bleſſes, & quelques écarts lé-
» gers auxquels les gens d'eſprit
» ſont ſouvent plus ſujets que les
» autres hommes. «

Le Duc de Buckingham fit une Comédie très eſtimée, intitulée *Rehearſal*, où la répétition, dans laquelle il critiquoit la plûpart des Poëtes, & ſurtout Dryden. Quoique celui-ci eût déclaré pluſieurs fois qu'il abandonnoit ſes Ouvrages aux critiques, & qu'ils en pouvoient faire tout ce qu'ils voudroient (langage ordinaire aux Auteurs, & dont on connoît la ſincérité), il ne laiſſa pas que d'être très-ſenſible à la critique du Duc de B..,

il fit un Poëme intitulé Absalon, & Achitophel ; on sçait qu'Absalon s'étoit révolté contre David ; Dryden décrivit la révolte du Duc de Monmouth contre le Roi Charles II. son pere, sous le nom d'Absalon, & il fit le portrait satyrique du Duc de B... sous celui de Zimri.

Quoique Dryden dise malignement que le Duc de B. ne devoit pas se fâcher, puisqu'il ne lui a point reproché de grands crimes, ce Duc fut très-irrité, comme les Satyriques le sont ordinairement des Satyres qu'on fait contre eux; il s'en vengea, mais plus noblement que le C. de R. il écrivit, ou fit écrire des Remarques sur le Poëme de Dryden, dans lesquels il loue ceux que Dryden blâme, & il blâme ceux que Dryden loue; cette Critique, loin de fâcher Dryden, le charma ; elle étoit mauvaise.

CARACTERE



CARACTERE DU DUC DE BUCKINGHAM,

Sous le nom de ZIMRI.



QUELQUES-UNS de leurs chefs étoient des Princes ; Zimri fut un des premiers ; il étoit ſouvent ſi différent de lui même, qu'il ne paroiſſoit pas être un ſeul homme (*a*), mais l'abrégé du genre humain. Attaché conſtamment à ſon opinion, il avoit toûjours tort ; il faiſoit tout par humeur, & il ne faiſoit pas la même choſe long-tems. On le voyoit, dans le cours d'une lune, Chymiſte, Joüeur d'Inſtrumens, Miniſtre d'Etat, & Boufon. Outre

NOTES.

(*a*) Horace a fait auſſi le portrait d'un homme inconſtant, *Nil æquale homini fuit illi.* Voyez la Sat. III Liv. I.

mille folies, dont il se remplissoit l'imagination, il se livroit tout entier aux Femmes, à la Peinture, à la Poësie, au Vin: heureux fou, qui pouvoit employer chaque instant de sa vie à joüir toûjours d'une nouvelle chose, ou à la desirer. Médire & loüer étoit sa conversation ordinaire; il étoit si flateur ou si satyrique, que tous ceux dont il parloit, étoient des Dieux ou des Diables; il donnoit dans les extrémités, pour montrer la force de son esprit. Son grand talent étoit de prodiguer son bien; il récompensoit tout, excepté le mérite; réduit au besoin par les fous qu'il enrichissoit, il ne croyoit jamais en avoir une cour assez nombreuse: il avoit le plaisir de médire avec-eux & ils avoient celui de le ruiner. Eloigné de la Cour, il se consoloit en formant des partis, dont il n'étoit pas capable d'être le chef; le poids de la sédition tomba malgré lui sur Absalon (a), & sur

NOTES.

(a) Georges Villiers naquit à Londres en 1627. son pere ayant été tué l'année suivante, il fut créé Duc, Marquis, & Comte de Buckingham. Il devint, après le rétablissement du

Achitophel : il n'avoit que la volonté d'être méchant, il n'en avoit point le pouvoir : il entroit dans toutes les factions, & toutes les factions l'abandonnoient.

NOTES.

Roi, son favori, & un de ses premiers Ministres. Il conspira contre ce Prince, qui lui avoit donné toute sa confiance ; sa trahison ayant été découverte, il en demanda pardon au Roi, qui eut la bonté de le lui accorder, & l'imprudence de le rétablir dans sa premiere place. Il fut envoyé en France en 1671. pour traiter d'une alliance entre ce Royaume & celui d'Angleterre, & faire la guerre à la Hollande. Ses négociations réussirent, ses manieres plurent. Louis XIV. lui fit présent d'une épée enrichie de Diamans, qui étoit d'un grand prix ; ce fut le comble de sa gloire : elle s'éclipsa peu de tems après. Il conspira encore une fois contre son Prince, qui le fit mettre à la Tour de Londres, d'où étant sorti, il fut chassé de la Cour. L'Histoire lui donne les mêmes vices que ceux dont Dryden a orné son portrait. La Chymie le ruina, quoiqu'il possédât des biens immenses. Il étoit sans Religion, & cependant il protégeoit & fréquentoit les Fanatiques. Il finit par être indigent, hébété, infirme, méprisé, & haï de toute l'Angleterre ; il mourut en 1687.

Voilà comme Dryden prétendoit avoir chatouillé le Duc de B. . . il s'imaginoit encore que celui-ci devoit lui être obligé de la bonté qu'il avoit eue de le railler si finement.

AVERTISSEMENT

SUR LA SATYRE D'ADISSON,

Par M. Pope.

MOnfieur Pope n'épargnoit pas fes ennemis : ou il les accabloit de douleur & de honte, ou il les mettoit dans la derniere fureur. On connoît une de fes Satyres intitulée *La Dunciade :* elle déchire cruellement Théobalde, Poëte de la Cour, & un grand nombre d'Auteurs, fur lefquels il jette le plus grand ridicule. Il s'attira à fon tour une foule d'ennemis, qui firent des vers contre lui. Voici comme on a ofé le traiter. » Poëte jaloux & furieux, tu » partages ta vie inquiete & chagri-

» ne entre des Ecrits obſcenes,
» des Libelles diffamatoires & des
» Chanſons ridicules ; tu es tour à
» tour livré à l'orgueil & à la co-
» lere, tu renouvelles ſucceſſive-
» ment le *Babillard*, le *Spectateur*,
» *le Gardien*, *le Craftman*, tu mords
» également tes ennemis & tes
» amis comme un dogue enra-
» gé. «

M. Adiſſon a confirmé l'idée, que ces vers donnent de M. Pope : *il a*, diſoit Adiſſon, *trompé & trahi tous ſes amis & tous ceux de ſa connoiſſance* ; ce trait en renferme une infinité d'autres qui ont dû porter dans le cœur de Pope, une douleur amere, & le faire repentir de s'être abandonné à la Satyre. Peut-être auſſi qu'Adiſſon, jaloux dans ſa vieilleſſe de la gloire naiſſante du jeune Pope, comme on l'a dit de Corneille à l'égard de Racine, fut indiſpoſé ſecretement contre lui. Pope & un au-

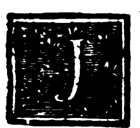
tre Poëte médiocre traduisirent l'Illiade en Vers Anglois. Adisson parut préférer la traduction du second à celle de Pope, qui passe pour un chef-d'œuvre. Pope irrité, fit une Satyre dans laquelle il outrage un grand nombre de mauvais Poëtes qu'il auroit dû mépriser; il y fait ensuite le portrait d'Adisson.





CARACTERE D'ADISSON,

Par POPE.



E connois un Poëte que la gloire inspire, & dont Apollon enflamme le génie ; ce Poëte est orné de tous les talens & de tous les arts qui peuvent plaire ; il est né pour écrire, pour parler, pour vivre aisément : mais si un tel homme, jaloux de régner seul sur le Parnasse, ne vouloit pas plus souffrir que le Turc, qu'aucun de ses freres partageât son Thrône ; nous le regarderions avec mépris, & cependant avec crainte, nous le haïrions pour les talens-mêmes qui l'ont rendu célebre.

Il condamne avec des loüanges affectées, il approuve avec la politesse maligne d'un courtisan, il ne raille point, mais il excite à railler ; il voudroit blesser, mais il craint de fra-

per ; il fait penser à la faute qu'il remarque, & il hésite à la condamner ; également réservé dans sa critique & dans ses loüanges, il est à la fois ennemi timide, & ami peu sûr ; entouré de flateurs, il craint les sots ; il est si obligeant, qu'il n'a jamais obligé personne ; si deux Auteurs écrivent sur le même sujet, il les approuve tous deux ; mais il préfere le pire au meilleur : comme Caton, il donne des lois à son petit Sénat, & il est uniquement attentif aux loüanges qu'il se donne ; les beaux esprits & leurs éleves, qui lui font leur cour, répetent à l'envi chacune de ses maximes, & peignent sur leur visage (*a*) la sotte ad-

NOTES.

(*a*) Il y a dans le texte *visage de loüanges.* Ces traits ont une finesse qui pénetre dans l'ame plus vivement que des traits plus forts. Plus la Satyre est ingénieuse, plus il semble qu'elle doit être piquante, bien loin de chatoüiller, comme dit Dryden, & de plaire, comme le dit le Comte de Mulgrave, il est pénible à l'amour propre d'être réduit à estimer ceux qui l'humilient. Nous avons en France deux grands modeles à imiter dans l'art de faire des caracteres, & dans la critique, la Bruyere & la Motte ; la Bruyere a un grand nombre de portraits aussi fins & aussi ingénieux que ceux que je viens de

miration qu'ils ont pour lui. Qu'il seroit triste de trouver parmi nous un pareil caractere ! & qui ne pleureroit pas, s'il reconnoissoit Adisson à ces traits ?

NOTES.

faire connoître ; M. de la Motte, dans sa critique de Madame Dacier, a écrit contre elle avec autant d'agrément que de politesse.

Une réflexion, tirée de l'Essai sur la Satyre, dont je viens de traduire un extrait, va terminer ce genre ; la morale en est mortifiante : mais est-ce un si grand mal que d'humilier un peu les Poëtes Satyriques ?

» Que l'homme est peu de chose ! Celui » même qui s'estime le moins manque de sa» gesse. Moi qui parois en ce moment si hum» ble & si raisonnable, je ne vois ni ma vani» té ni mon orgueil. Nous exposons maligne» ment la folie du genre humain : mais nous » n'abbaissons les autres que pour nous éle» ver nous-mêmes ; nous les représentons » comme des démons, pour paroître des An» ges. «

Fin du Genre Satyrique.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE, SUR L'ODE.

ON a beaucoup écrit ſur la Poëſie ; mais on n'a point encore fixé préciſément l'eſſence de l'Ode, ni établi un principe général, qui convînt également aux Odes Sacrées, & aux Odes Profanes ; aux Odes Pindariques, & aux Odes Anacréontiques.

Le caractere de l'Ode, de quelque eſpece qu'elle ſoit, ce qui la diſtingue de tous les autres Poëmes, conſiſte dans le ſublime, c'eſt-à-dire, dans le plus haut de-

gré de penſée & de ſentiment, dont l'eſprit & le cœur de l'homme ſoient capables. L'Ode choiſit ce qu'il y a de plus grand dans la Religion, de plus ſurprenant dans les merveilles de la nature, de plus admirable dans les belles actions des Héros, de plus aimable dans les vertus, de plus condamnable dans les vices, de plus vif dans les plaiſirs de Bacchus, de plus tendre dans ceux de l'amour; elle ne doit pas ſeulement plaire, ſurprendre, effrayer, elle doit tranſporter, ravir, épouvanter.

Tout eſt grand dans la Religion, puiſqu'elle tire ſa grandeur d'un Etre infini: mais ſes Myſteres n'ont pas tous le même éclat. Les Cantiques de l'Ecriture, & les Pſeaumes de David, célebrent les plus grands évenemens: & cependant Rouſſeau, & les autres Poëtes judicieux, n'ont pas traduit toutes ces Odes Sacrées;

ils n'ont choisi que celles, qui leur ont paru les plus propres à notre Poësie Lyrique.

Tout est admirable dans l'Univers : mais tous ses Phénomenes ne doivent pas entrer également dans l'Ode ; il faut préférer dans chaque espece les premiers êtres aux êtres moins sensibles & moins bienfaisans ; le Soleil, par exemple, aux autres Astres. Il faut rassembler dans leur description les circonstances les plus intéressantes, & placer, pour ainsi dire, ces êtres dans l'excès des biens & des maux qu'ils peuvent produire. Si vous décrivez un tremblement de terre, il doit paroître seul plus terrible que ceux que l'Histoire a jamais fait connoître ; si vous peignez un paysage, il faut qu'il réunisse tous les charmes de ceux que la peinture a jamais représentés. Une Ode doit parler à l'esprit, au jugement, aux sens, au

cœur, & leur offrir, tour à tour, les objets les plus capables de les occuper entierement.

Les Anglois, qui donnent plus qu'aucune autre Nation dans les éxtrémités, feroient les premiers Poëtes Lyriques, si leur goût & leur choix répondoient à la force de leur esprit, & à la fécondité de leur imagination. Ils apperçoivent quelquefois dans un objet plus de faces que nous n'en découvrons : mais ils s'arrêtent trop à celles qui ne méritent point leur attention ; ils éteignent & ils étouffent le feu de notre ame à force d'y entasser idées sur idées, sentimens sur sentimens.

La Religion & la Nature sont inépuisables, en quelque sorte, comme leur Auteur; ces deux sources sont ouvertes pour nous, comme pour les Anglois: mais leur Gouvernement est plus fertile que le nôtre en sujets Lyri-

ques ; ce qui fait le malheur des Citoyens, fait la gloire des Poëtes.

Une Monarchie, établie sur des fondemens inébranlables, un Roi chéri de ses Sujets, un Peuple tranquile & soûmis, fournissent peu de ces évenemens singuliers, que l'Ode puisse célébrer ; le génie des Poëtes se dissipe en vaines pensées, quand il ne s'exerce pas sur un fonds riche & fécond ; une mer calme & immobile rend inutiles l'art du Pilote, & les travaux des Nautonniers. Comme il faut des vents impétueux, pour pousser avec rapidité des Vaisseaux d'une extrémité du monde à l'autre ; comme il faut de grandes passions, pour produire des actions éclatantes, il faut de grands évenemens, pour faire de grands Poëtes & des Odes sublimes.

Le retour périodique de la guerre & de la paix, la naissance,

le mariage, & la mort d'un Prince, une maladie, une convalescence, quelques revers fâcheux, quelques Victoires remportées, voilà des faits intéressans pour de bons Citoyens : mais qu'ils ont été répétés dans les vers ! Pourroient-ils jamais enfanter le sublime, qui est inséparable de la surprise & de l'étonnement ? En vain une Ode héroïque frappe par la foule des images, la grandeur des pensées, la variété des détails ; si ces beautés sont sans substance & sans réalité, ce sont de vaines paroles, des sons harmonieux, un coloris éblouïssant, qui flatent les sens, & n'atteignent point jusqu'à l'ame.

Jamais la Grece, & la République Romaine, n'ont fourni un aussi vaste champ pour l'Ode, que celui que l'Angleterre offre à ses Poëtes depuis deux siecles. Le regne florissant d'Elizabeth, la mort tragique de la Reine d'Ecosse, les

trois Couronnes réunies sur la tête de Jacques I. le Fanatisme qui renversa le Thrône d'un grand Roi, & qui le fit périr sur un échaffaut; l'interregne odieux, mais brillant de l'Usurpateur; le rétablissement du Roi légitime; la joie générale & excessive dont il fut suivi; les divisions & les guerres civiles renaissantes sous ce Prince; une nouvelle révolution sous son successeur; la Nation entiere divisée en autant de Sectes dans la Religion, que de partis dans le Gouvernement; le Roi chassé de son Thrône & de sa Patrie; un étranger, appellé pour régner en sa place; une Nation épuisée par des guerres malheureuses, & des défaites continuelles, mais qui se releve tout à coup, & qui monte au plus haut point de sa gloire sous le regne d'une femme: en faudroit-il davantage pour livrer toutes les Mu-

ses

ses à l'enthousiasme ? Rousseau auroit-il été réduit, s'il eût vécu en Angleterre, à adresser une Ode à M. Duché sur les affaires de sa famille, & une autre à M. de Pointis, sur un procès que lui firent les Filibustiers ?

Consolons-nous cependant de n'avoir point à chanter de pareilles révolutions : les évenemens de notre Gouvernement sont moins surprenans, mais nos biens sont plus certains, nos plaisirs plus purs. Le mérite de relever, par les charmes de la Poësie, des sujets communs, ne peut que tourner à la gloire de nos Poëtes : il est plus difficile d'ennoblir des faits ordinaires, que d'en traiter de nouveaux & de singuliers.

Au reste, les Odes morales peuvent suppléer aux Odes héroïques ; nous pouvons célébrer sur nos Lyres les charmes de la vertu, & les horreurs du vice : mais

ces Odes Philosophiques sont naturellement froides & sententieuses ; il est à craindre que des maximes n'inspirent que des sentimens médiocres, & qu'elles n'excitent que de foibles idées. L'Ode ne doit décrire que des vertus parfaites, & des vices extrèmes, si j'ose me servir de cette expression ; chaque Ode doit rassembler tous les traits qui peuvent faire naître la plus grande admiration pour les unes, & la plus grande haine pour les autres. L'hyperbole est le langage naturel de l'Ode ; l'étonnement est le sentiment ordinaire qu'elle doit produire ; beaucoup d'Odes ne sont dignes de porter que le nom de Stances, mais il y a beaucoup d'autres Poësies qui méritent le nom d'Odes.

Telles sont nos Chansons ; ce sont des Odes galantes & bachiques, dont la plûpart feroient la gloire d'Horace & d'Anacréon.

Quand ces Chansons naissent du sentiment, quand les vers & le chant sont joints ensemble par un Poëte & un Musicien, animés, pour ainsi dire, du même esprit: quand elles sont ornées par la décence & la politesse de nos mœurs, elles caractérisent le génie léger, aimable, & spirituel des François; elles font envier notre bonheur aux étrangers; elles les invitent à le venir partager avec nous. Le sublime de ces Odes Anacréontiques, consiste à inspirer la joie la plus vive, & l'ardeur la plus sensible, & à nous porter au plaisir avec la même force, que les Odes Sacrées, Morales, & Héroïques, nous portent à la Religion, à la Vertu, & à la Gloire; toutes ces especes d'Odes sont sublimes, mais leur sublime est différent.

Après avoir établi ce petit nombre de principes, je vais en faire

le sujet de mes remarques sur les Odes Angloises; je commence par les Odes Héroïques & Morales, les autres paroîtront dans d'autres volumes.

AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

UNE des plus belles Odes qu'Edmund Waller ait faites, est le Panégyrique d'Olivier Cromwel, Protecteur; Waller avoit été toûjours attaché à Charles I. son légitime Roi; il avoit encouru la disgrace des Rébelles pour avoir détourné de leur parti plusieurs Anglois, & les avoir ramenés au service de Charles I. Waller auroit perdu la vie sans le Général Essex, qui obtint qu'on le condamneroit seulement à une année de prison, & à une amen-

de de dix mille livres; il ſe retira enſuite en France, où il paſſa dix années; ſes amis, ayant parlé à Cromwel en ſa faveur, le Protecteur lui permit de revenir en Angleterre, où il eut la foibleſſe de faire le Panégyrique du Tyran: il abuſa de ſes talens, comme les Piérides; il éleva les Géans au-deſſus des Dieux.

Bella canit ſuperum, falſoque in honore gigantes
Ponit, & extenuat majorum facta Deorum.

Metam. L. 5.

On trouve dans le *Ménagiana* une réponſe de Waller à Charles II. à propos de ce Panégyrique, & non comme M. de V. . . . l'a dit, à propos des vers que Waller avoit faits ſur la mort de Cromwel. Le Roi, à qui ce Poëte vint préſenter une Ode ſur ſon heureux retour, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel. » Sire, lui dit Waller, nous autres » Poëtes nous réuſſiſſons mieux » dans les fictions que dans les vé-

» rités. « En effet, le génie des Poëtes est trop borné par la vérité, elle ne leur permettroit souvent de célébrer que des vertus communes. Ils ne sauroient s'élever que dans des sujets, où ils ont la liberté de s'ouvrir un vaste champ par la fiction; ainsi, l'on peut juger du prix de leur encens. Pline avoit dit quelque chose de plus que Waller dans son Panégyrique de Trajan. *Ingeniosior est enim ad excogitandum simulatio veritate, servitus libertate, metus amore.* Je laisse au Lecteur à décider si le mensonge, la servitude, la crainte, sont plus ingénieux que la vérité, la liberté, & l'amour; il me semble que les loüanges doivent se ressentir des principes qui les ont fait naître: un flateur vil, rampant, & timide, ne peut loüer son Héros qu'avec bassesse; on en peut juger par les loüanges que Martial a données à Domitien.



O D E.

PANEGYRIQUE DE MYLORD, PROTECTEUR,

Par EDMUND WALLER.



VOUS qui régnez sur les coeurs ; vous qui domptez avec autant de douceur que de puissance, la fureur des factions (*a*), protégez-nous contre nous-mêmes, & contre

NOTES.

(*a*) Horace demandoit à peu près la même grace à Auguste ; il le supplioit de désarmer les séditieux, qui troubloient la tranquilité de Rome, & de vaincre les ennemis qui menaçoient sa liberté. Voyez les Odes dans lesquelles Horace loue Auguste.

nos ennemis, rendez-nous unis, rendez-nous conquérans.

Etouffez les plaintes de ces Citoyens séditieux, qui pensent que c'est être esclave que de ne pas régner, & que c'est être libre que de pouvoir exercer à leur gré une tyrannie cruelle sur leurs freres.

(*a*) Ainsi que le Dieu des Mers éleva sa tête au-dessus des flots agités, menaça les vents, & sauva les Troyens, vous vous êtes élevé au-dessus de notre Nation, (*b*) pour calmer les tempêtes que l'ambition excitoit parmi nous.

Votre Patrie déchirée par des guerres civiles panchoit vers sa ruine: vous l'avez rétablie: vous l'avez cou-

NOTES.

(*a*) Tout le monde connoît ce bel endroit de Virgile.

(*b*) Peut-on dire que Cromwel ait calmé l'Angleterre? Il souleva les Presbytériens contre les Anglicans; l'Armée contre le Parlement; le Parlement contre le Roi Charles I. sa fureur ne fut point assouvie, par le parricide de son Roi; il poursuivit encore l'héritier légitime du Thrône, sans que lui, ni la Nation aient pû reprocher la moindre faute à ce Prince, qui n'avoit eû encore aucun pouvoir dans le Royaume.

verte

verte de gloire ; elle est devenue la Capitale de notre Empire ; (*a*) vous avez forcé l'Ecosse, & l'Irlande à venir recevoir d'elle l'arrêt de leurs destinées.

La mer nous appartient, toutes les Nations baissent leurs pavillons devant nous ; (*b*) elles saluent chaque Vaisseau de nos flottes. Votre puissance s'étend aussi loin que les vents peuvent porter nos voiles dans l'Univers.

Le Ciel a placé l'Angleterre au milieu de la mer, pour donner des lois à ses ennemis, pour faire trembler l'Europe, pour tenir la balance au milieu des Nations : mais il nous comble aujourd'hui de nouvelles faveurs dans l'union qu'il fait, du plus grand des Princes avec la plus grande des Isles.

NOTES.

(*a*) Il mit tout à feu & à sang dans l'Angleterre, l'Irlande, & l'Ecosse, pour les soûmettre à sa domination.

(*b*) Il déclara la guerre aux Hollandois, parce que l'Amiral Tromp, leur Général, avoit refusé de saluer la Flotte Angloise. Les Anglois eurent de grands avantages dans cette guerre sur les Hollandois, dont l'Amiral fut tué ; ils demanderent la paix, & l'acheterent à des conditions onéreuses.

Soit que l'impétuofité de la mer ait féparé du continent cette partie du monde (a), foit que le Tout-Puiffant l'ait environnée d'eau au commencement des fiecles, fa deftinée fut toûjours d'être l'afyle facré du genre humain.

Les Nations opprimées viennent dans votre Cour implorer votre juftice, & demander votre fecours; vous êtes le protecteur de l'Angleterre & du Monde (b).

Les vents ailés emportent vos Vaif-

NOTES.

(a) » —— *Deus abfcidit*
» *Prudens Oceano diffociabili*
» *Terras*, —— Horat. Ode III.

(b) Les belles actions de Cromwel n'effacent point fes crimes: on auroit pû lui faire les mêmes reproches que Brutus fait à Céfar dans une des plus belles Tragédies de Monfieur de Voltaire. Je te reproche, difoit Brutus,

» Le Monde ravagé,
» Le fang des Nations, ton pays faccagé,
» Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injuftices,
» Qui de tes attentats font en toi les complices;
» Ta funefte bonté, qui fait aimer tes fers,
» Et qui n'eft qu'un appas pour tromper l'Univers. *Mort de Céfar.*

seaux aux extrémités des Mers : votre Renommée vole encore au-delà ; elle parcourt tous les Rivages, elle les fait retentir du bruit de votre nom, elle fait trembler les Tyrans, qui troublent la tranquilité de l'Océan.

Qu'un Peuple, sans force & sans appui, vous prenne pour son chef, il commandera au reste du monde. Pour nous, rien ne nous est impossible, nous sommes défendus par votre puissance, & par la mer.

Maîtres de l'Océan immense, nous envoyons des Forêts entieres sur les Ondes, pour y établir notre empire ; nous inquiétons ou nous secourons, à notre gré, les Etats dont la mer baigne les côtes : mais qui oseroit approcher de l'Angleterre, si vous ne le permettez ?

(*a*) *Nous, & les Anges*, nous habitons des demeures inaccessibles : nous pouvons en sortir quand il nous

NOTES.

(*a*) Un Poëte sage, qui auroit à faire l'éloge de la France, y trouveroit une plus belle matiere à exercer son génie. Il dédaigneroit ces hyperboles ridicules, qui défigurent ce Panégyrique ; *Nous & les Anges*, &c.

plaît, pour punir les méchans, & pour secourir les bons.

Notre terre représente la terre entiere : comme elle, nous sommes entourés des Mers ; notre Pays nous fournit tout ce qui est nécessaire ; les flots nous apportent, pour tribut, tout ce qui est rare.

(*a*) L'Egypte n'attend rien des nuages, elle doit plus sa fécondité aux eaux fertiles du Nil, qu'aux influences des Cieux. Que l'air & la terre nous refusent leurs bienfaits, l'Océan sera notre ressource ; l'Océan fut toûjours notre bienfaicteur.

Nous joüissons des parfums de l'Arabie, sans être consumés par les chaleurs du Soleil brûlant, qui les fait naître ; nous nous revêtons de la soie brillante de la Perse, sans prendre le soin d'élever des vers ; nous

NOTES.

(*a*) On dit que les Egyptiens ont appellé le Nil le rival du Ciel, & qu'ils rendoient à ce Fleuve l'hommage que les autres Nations rendoient à Jupiter, au Soleil, &c. Lucain a fourni cette idée à notre Poëte.

» *Terra suis contenta bonis, non indiga Mercis,*
» *Aut Jovis, in solo tanta est fiducia Nilo.*

buvons de tous les vins, sans être asservis à la culture de la vigne.

Nous ne creusons point dans la terre, pour en tirer des trésors; la mer nous apporte l'or sur ses ondes (*a*) tout pesant qu'il est; les Indiens moissonnent pour nous; nous traçons des sillons sur la mer, & nous recueillons ce que les autres ont semé.

(*b*) Notre terre produit des biens d'un plus grand prix: elle est féconde en coursiers belliqueux, & en braves guerriers; l'aigle des Romains a étendu son vol dans tout l'Univers (*c*),

NOTES.

(*a*) Littéralement. *L'Or, qui est le plus pesant des métaux, nage jusqu'à nous.* Il faut cependant convenir que Waller a peu de ces Métaphores outrées; c'est le Malherbe de l'Angleterre.

(*b*) On peut se retracer l'Eloge que Virgile a fait de l'Italie; le Poëte Anglois est original en imitant le Poëte Latin.

(*c*) Les anciens Habitans d'Ecosse se retirerent dans le Nord, plutôt que de se soûmettre aux Romains: ils sortoient de tems en tems de leurs Montagnes, & ravageoient l'Angleterre; Adrien, pour les arrêter, fit élever, dans le Duché de Cumberland, une muraille qui avoit 80 milles de longueur.

il n'a pu soûmettre toute l'Angleterre à sa domination.

(a) Edoüard, le Prince de Galles, & Henri qui ont conquis la France, & vous grand Prince, voilà les Héros qui ont fleuri dans notre Isle. Comme la Grece attendoit Alexandre, l'Angleterre vous a attendu pour mettre le comble à sa gloire.

(b) Quand le Héros de la Macédoine, demandoit avec tant d'ardeur d'autres mondes pour les soûmettre, il ignoroit que Thétis en environnoit un autre de ses flots : ce monde vous étoit réservé ; sa conquête devoit vous rendre plus grand que la conquête du monde n'a rendu fameux Alexandre.

NOTES.

(a) Edoüard III. le Prince Noir, son fils, Henri V. ont vaincu une moitié de la France, avec le secours de l'autre ; parce qu'alors une partie de notre Nation appartenoit à l'Angleterre. Ces grands Princes rougiroient d'être associés à Cromwel ; il ne mérite d'être comparé qu'aux Tyrans de ce Royaume, qui ont fait mourir leurs Maîtres pour régner à leurs places.

(b) Pour élever Cromwel, faut-il encore abaisser Alexandre ? Ne sçait-on pas que ce Héros vainquit souvent des ennemis dignes de lui, & s'exposa à des périls égaux à son courage ?

Il pouvoit ſans péril, mener des Troupes aguerries contre les Medes, & les Perſes; ils n'étoient point exercés dans l'art de la guerre: leur fuite précipitée, laiſſoit au Vainqueur un champ de bataille, qui n'étoit point teint de ſang; il avoit plus de dépouilles, que de lauriers à recueillir.

Depuis le commencement des ſiécles, les deſtinées avoient réſervé à vos conquêtes, les Ecoſſois, Peuple qui avoit été juſqu'alors invincible. Son climat le rendoit audacieux; il avoit à oppoſer à ſes ennemis, un Ciel glacé, & un Pays ſtérile.

Votre puiſſance renferme plus étroitement ces Peuples, qu'ils ne le furent par la muraille des Romains; notre or ne les attirera plus en Angleterre, notre fer les a enchaînés en Ecoſſe.

Ceux qui ne connoîtront point des régions plus tempérées que leurs montagnes couvertes de neige, vous rendront graces du moins de leur avoir donné une place dans notre Sénat.

Les victoires, que vous avez remportées ſur eux, ont fait leur gloire;

leur défaite cause leur bonheur. Ainsi le Dictateur de Rome, après avoir conduit au Capitole les ennemis vaincus, brisoit leurs fers, & les mettoit au rang des Citoyens.

(a) La même faveur est accordée à l'Irlande; elle a aussi la gloire d'être une portion de notre Empire: votre valeur & votre bonté ont réuni des Nations, que la mer a séparées.

La Hollande veille pour nous sur le continent; elle veut mériter votre puissante protection, elle abandonneroit plutôt ses Provinces, que d'encourir votre disgrace.

(b) L'Artillerie de notre Armée foudroie nos ennemis sur la mer, & porte la terreur dans les Etats voisins;

NOTES.

(*a*) Cromwel fit appeller trente Ecossois, & trente Irlandois dans le Parlement, qu'il fit assembler en 1657. ce Parlement lui étoit si dévoüé, qu'il lui offrit la Couronne & le nom de Roi; Cromwel eut la prudence de refuser l'un & l'autre

(*b*) Toutes les Puissances du Nord rechercherent l'amitié de Cromwel; la France & l'Espagne se la disputerent; la France fut préférée.

leurs Princes tremblent, au seul bruit de notre Canon ; notre nouvelle alliance augmente leurs allarmes.

Vous avez tiré votre épée invincible, pour faire cesser la guerre ; vous avez guéri les maux, qu'elle nous a faits ; vous nous avez traités en vainqueur pacifique ; vous gagnez les cœurs par votre bonté, vous soûmettez les esprits par votre justice, vous excitez l'affection, vous réprimez la fureur.

Les esprits généreux goûtent un plaisir moins pur à gagner des batailles, qu'à relever les ruines de leur Patrie. Les Tigres & les Ours partagent avec l'homme, la force de vaincre leurs ennemis ; il a seul la gloire d'épargner ceux qu'il a vaincus.

Vous pardonnez avec joie, vous punissez avec douleur, vous ne blessez que d'une main, vous les employez toutes deux à guérir ; vous relevez ceux qui se soûmettent ; vous êtes affligé de ne pouvoir rendre la vie à ceux qui l'ont perdue.

Quand par une fatalité secrete, ou par une erreur aveugle, notre Nation se vit en proie à une confusion horri-

ble, le Ciel n'eut point d'autre soin; que de réunir en vous, (*a*) & sa puissance, & sa piété. (*b*)

Nous étions surpris de voir ensevelir dans un repos obscur, une ame, capable de tant de belles actions. Comment pouviez-vous laisser dans l'oisiveté, un génie digne de gou-

NOTES.

(*a*) Chaque strophe renferme un trait; il me semble lire le Panégyrique de Trajan & de Louis XV. les louanges de Waller ne le cedent point à celles de Pline & de M. de V... pour la force, la finesse, & la noblesse des pensées & des sentimens: mais quelle différence entre Trajan, Louis XV. & Cromwel. Dieu donna sa puissance à cet Usurpateur, comme il l'abandonne quelquefois au Démon pour punir les hommes: mais dire que Dieu a inspiré sa piété à cet hypocrite, qui protégeoit toutes les Religions, & qui les méprisoit toutes, n'est-ce point un blasphème?

(*b*) J'omets une strophe, où le Poëte loue Cromwel sur l'ancienneté de sa noblesse, qui étoit fort médiocre; cette strophe m'a paru peu digne d'être connue; je craindrois que l'Ode, toute belle qu'elle est, ne parût trop longue, si l'Eloge d'un homme, tel que Cromwel, n'avoit pas l'agrément d'une Satyre pour certains Lecteurs. La malignité du cœur humain goûte je ne sai quel plaisir à entendre loüer l'ennemi des Puissances, qui nous forcent au respect & à la soumission.

verner le monde? Comment pouviez-vous vous borner si long-tems à régner sur vous-même ?

Vous donniez, dans votre vie privée, un grand exemple aux peres, aux époux, aux enfans : né pour régner, vous suspendiez les vertus, qui vous en rendoient digne : ainsi (*a*) l'humble David gardoit les troupeaux avant que de monter sur le Thrône.

Lorsque votre Patrie, agitée de troubles, vous eut appellé à son secours, votre courage ardent, & votre mérite sublime étonnerent ceux qui prétendoient à la gloire de détruire les fureurs de la discorde.

Vous paroissez, & l'Etat se releve; vous le changez, & vous lui épargnez les malheurs attachés à une révolution : ainsi l'astre du jour renouvelle, en se levant, le spectacle de l'Univers, & il dissipe sans bruit & sans effort, les foibles rayons des astres de la nuit.

NOTES.

(*a*) Cette belle comparaison est fondée sur l'Histoire de Cromwel. On rapporte qu'étant enfant, son pere l'avoit puni pour avoir raconté qu'un phantôme lui avoit dit qu'il seroit Roi.

Si l'antiquité nous eût transmis, de siecles en siecles, cette suite brillante de belles actions, nous lirions votre Histoire avec étonnement: mais l'envie s'attache à la vertu vivante, pour la déchirer.

(*a*) L'envie poursuivit César; la mort de ce grand homme replongea sa Patrie dans le sang, & fut suivie de nouvelles horreurs. L'aveugle Brutus voulút soustraire Rome au joug de la tyrannie: mais son épée cruelle rompit (*b*) les liens sa-

NOTES.

(*a*) Personne n'a plus ressemblé à César que Cromwel; ils ont tous deux troublé le repos de leur Patrie, renversé les Lois du Gouvernement, trempé leurs mains dans le sang de leurs Citoyens; l'un ne devoit pas plus être épargné que l'autre: César expia son ambition par une mort violente: Cromwel en ressentit les horreurs par ses frayeurs & ses remords; ils ont tous deux vengé le monde.

(*b*) Si César n'eût pas attenté à la liberté des Romains, ils ne se seroient point armés les uns contre les autres: on n'auroit point vû de Triumvirat, de proscriptions, &c. La faute, que firent Brutus & Cassius, ne fut pas d'avoir donné la mort au Tyran, mais de se l'être donnée à eux-mêmes; ils désespérerent de la République, & ils abandonnerent trop tôt la liberté, dont ils étoient l'unique ressource.

crés, qui formoient l'union de la République.

Quand César fut couvert des ombres du trépas, des étoiles moins lumineuses, prirent la place de ce Soleil éclipsé; leur foible clarté annonça la guerre, & la confusion. Telle eût été la tempête qui nous menaçoit, si votre bras n'eût prévenu ses funestes coups.

Si le grand Sénat de Rome n'avoit pû reprendre les armes, qui l'avoient rendu maître du monde entier, nous aurions eû l'espérance lorsqu'il commençoit à recouvrer la puissance Souveraine, de vous voir à la tête de ses Armées victorieuses.

Vous leur auriez appris à vaincre, & à obéir; votre exacte discipline les auroit soûmis au devoir, vous auriez excité leur courage, & commandé à leur fureur.

(a) Quand un Lion enflammé de

NOTES.

(a) M. de Voltaire a embelli cette comparaison.

» Semblable au fier Lion qu'un Maure a sçû
» dompter,

colere, secoue sa criniere horrible; cet animal féroce met en fuite ceux qui en approchent, & il se soûmet à celui qui l'a dompté dans sa jeunesse.

(a) De même que le monde fatigué s'est jetté dans les bras d'Auguste, pour y joüir du repos; de même l'Angleterre accablée a laissé aller sa tête affoiblie dans votre sein.

Muses, chantez comme moi la paix, & tous les biens qu'elle nous procu-

NOTES.

» Qui docile à son maître, à tout autre terrible;
» A la main, qu'il connoît, soûmet sa tête
» horrible,
» Le suit d'un air affreux, le flate en rugissant;
» Il paroît menacer, même en obéissant.

Henriade.

Chaque vers est un grand trait tracé par la main d'un Maître.

(a) Ce ne fut que dans les bras de Charles II. que l'Angleterre fatiguée se reposa; il étoit tems que l'Usurpateur mourût; il avoit épuisé les ressources que son génie avoit inventées pour se soûtenir: on conspiroit contre lui; les uns vouloient borner son autorité; les autres menaçoient sa vie: tous rougissoient, en le voyant, du crime qu'il leur avoit fait commettre. La joie extrème que la Nation ressentit au rétablissement du Monarque, fit juger de la peine que l'usurpation du Tyran avoit causée.

té, chantez les combats de notre Héros; tracez l'image de notre Mars, montrez-le à la tête de ses Armées.

Dites-nous comment il range ses Troupes en bataille, comment il foudroye des Villes, (*a*) comment il soûmet à sa puissance de grands Royaumes. Faites entendre le bruit de son tonnerre; couvrez la mer de feu & de fumée; obscurcissez l'air de la poussiere, que ses Armées élevent.

Les actions des Héros inspirent l'Enthousiasme; chaque Conquérant fait naître une Muse; nous célébrerons quelquefois vos vertus tranquiles (*b*) & bien-faisantes dans des Vers doux & harmonieux; quelquefois aussi nous couronnerons votre tête de lauriers, & de rameaux d'Olivier;

Tandis que vous triompherez des

NOTES.

(*a*) Une de ses Flottes s'empara de la Jamaïque; l'autre brûla celle des Espagnols dans le Port de Sainte Croix.

(*b*) Il gouvernoit avec sagesse; il fit d'utiles Réglemens pour la Police, les Mœurs & la Religion. Tout le monde l'auroit crû digne de la Souveraine Puissance, s'il ne l'avoit point usurpée.

Nations vaincues, & que vous régnerez ſur la mer, tandis que les Princes vos voiſins, humiliés devant vous, vous rendront les mêmes hommages que les gerbes inclinées des enfans de Jacob rendoient à celles du ſage & vertueux Joſeph.



AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

OLIVIER Cromwel mourut le 3. Septembre 1658. trois heures avant, & après sa mort, l'Europe, & sur tout la Flandre, la France & l'Angleterre furent désolées par une tempête extraordinaire. Le Peuple s'imagina que la nature avoit ressenti la perte de ce grand homme. Toutes les idées populaires ont un merveilleux favorable à la Poësie; Waller ne manqua pas de profiter de ce préjugé, & d'en faire le fonds de l'Eloge funebre de Cromwel.

Cette Piece est une Ode, puisqu'elle en a le sublime & l'enthousiasme. M. de V... dit, qu'avec ses défauts, elle passe pour un chef-d'œuvre; il l'a traduite en partie, & il en a rendu les plus grands traits, auxquels il

en a ajoûté quelques-uns. M. de V. . , eſt comme un interprête éloquent & habile, qui, voulant donner une grande idée d'un étranger à un Prince, feroit valoir les penſées de cet étranger, & ſe garderoit bien de découvrir ſes défauts : voici ſa traduction.

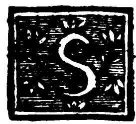
» Il n'eſt plus, c'en eſt fait, ſoûmettons-nous
» au ſort ;
» Le Ciel a ſignalé ce jour par des tempêtes,
» Et la voix du tonnerre, éclatant ſur nos têtes,
» Vient d'annoncer ſa mort ;
» Par ſes derniers ſoûpirs il ébranle cette Iſle,
» Cette Iſle, que ſon bras fit trembler tant de
» fois ;
» Quand dans le cours de ſes exploits,
» Il briſoit la tête des Rois,
» Et ſoûmettoit un Peuple à ſon joug ſeul docile ;
» Mer tu t'en es troublée ; ô Mer ! tes flots émus
» Semblent dire, en grondant, aux plus loin-
» tains rivages,
» Que l'effroi de la terre, & ton maître n'eſt
» plus.
» Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,
» Tel il quitta la Terre au milieu des orages ;
» Tel d'un Peuple guerrier il reçut les homma-
» ges.
» Obéi dans ſa vie, à ſa mort adoré,
» Son Palais fut un Temple, &c.

Mélange de Littérature & de Philoſophie.



ODE, SUR LA MORT DE CROMWEL;

Par WALLER.



OUMETTONS-NOUS, (*a*) le Ciel enleve sa grande ame, au milieu des tempêtes : leur voix égale le bruit immortel de sa renommée. (*b*) Les

NOTES.

(*a*) Le Poëte ne nomme point son Héros ; il croit que l'Univers en est occupé comme lui.
» Conti n'est plus, ô sort ! ô puissances célestes !
» Ainsi les Dieux jaloux l'enlevent aux mortels.
» Soûmettons-nous, &c.

(*b*) *Ces soûpirs mourans, cette haleine expirante*, qui ébranlent l'Angleterre, sont de ces pensées outrées, qu'on a si justement reprochées à Séneque le Tragique : mais la chûte des arbres représente avec force la tempête qui les renverse.

derniers soûpirs du Héros ébranlent notre Isle ; les arbres, sans être abattus par le fer, tombent auprès de son Palais pour servir au bucher, qui doit le consumer dans les flammes; leurs cimes frappent la terre, & leurs racines s'élancent dans l'air.

(*a*) Ainsi Romulus fut enlevé dans les Cieux ; Rome naissante perdit son Roi dans une tempête, après lui avoir obéi, elle l'adora ; (*b*) ainsi Hercule mourut sur le Mont Œta, entouré de chênes, & de pins brisés ; le Peuplier, dont les rameaux avoient tant de fois couronné sa tête après ses victoires, fut renversé

NOTES.

(*a*) On dit que les Patriciens firent mourir Romulus, & que, pour dérober au Peuple la connoissance de leur crime, ils lui firent entendre que les Dieux avoient enlevé leur Roi dans le Ciel ; une tempête & une éclipse de Soleil, qui arriverent dans le même tems, confirmerent les Romains dans cette erreur.

(*b*) Cet endroit est tiré de Séneque le Tragique.

» *Aggeritur omnis sylva & alterna trabes,*
» *In astra tollunt Herculi Augustum Rogum.*
» *Contexit Pyram,*
» *Populea sylva frondis Herculea domus,*
» *Hercules Oeteus.*

près de lui ; ce demi-dieu expira, en arrachant avec fureur les arbres de cette montagne ; ainsi Cromwel, en mourant, emporta des places fortes & des Villes ; voilà les derniers présens qu'il fait à l'Angleterre.

L'Océan avoit depuis long-tems borné nos espérances : mais il ne pouvoit plus renfermer ce vaste génie : (*a*) le soin de reculer nos Frontiéres a terminé ses travaux ; il ne vouloit plus nous voir prisonniers dans notre Isle ; déjà il faisoit parler notre langue aux habitans du Tropique : (*b*) une partie de la Flandre étoit

NOTES.

(*a*) De même que ceux qui ont le tempétament vif éclatent d'abord en transports, quand ils sont enflammés par quelques passions, & perdent insensiblement leur feu ; ainsi, la plûpart des Poëtes Lyriques se laissent aller à leur enthousiasme au commencement de leurs Pieces, & ne s'y soûtiennent pas long-tems. L'Ode de Rousseau à la fortune ne conserve pas sa force & sa chaleur jusqu'à la derniere strophe ; il en est de même de cette Ode de Waller ; elle baisse peu à peu ; les sentimens en sont moins hardis, & les idées moins grandes à la fin qu'au commencement ; ce défaut est d'autant plus considérable, que cette Piece n'est pas longue.

(*b*) Le Poëte dit d'abord que les Habitans

soûmise à sa puissance(*a*), & après avoir délivré sa Patrie, des guerres intestines, il offrit à notre valeur des combats plus dignes de l'exercer ; il nous apprenoit, à l'exemple de nos anciens Héros, à conquérir les Pays étrangers.

Nous serions ingrats, si nous refusions des larmes à ce Héros, qui a ramené parmi nous la paix & la victoire. Les Princes qui craignoient sa puissance pleurent sa mort, ils ne peuvent voir sans douleur, que la plus brillante gloire n'est point affranchie des horreurs du tombeau. La nature ressent sa perte, elle en est émue, elle pousse des soupirs, (*b*)

NOTES.

du Tropique sont soûmis aux Anglois, & il dit ensuite que Cromwel a subjugué une partie de la Flandre ; où est la gradation ?

(*a*) Ce fut le Vicomte de Turrenne, qui soûmit cette partie de la Flandre, à la tête des François & des Anglois ; il enleva Bourbourg & Mardik aux Espagnols, & il gagna la Bataille des Dunes ; la Reine mere céda Dunkerque à Cromwel, elle vouloit apparemment le dédommager des frais qu'il avoit faits pour soûtenir cette guerre.

(*b*) Ces idées fausses & populaires, mais fondées sur le merveilleux, sont favorables à

qui agitent les flots de la mer, & qui les poussent jusqu'aux rivages les plus éloignés, pour leur annoncer que leur maître n'est plus.

NOTES.

la Poësie, comme je l'ai dit : mais des idées vraies & philosophiques n'y sont pas contraires, surtout quand elles sont exprimées par un Poëte Philosophe ; en voici des deux especes, que l'on peut comparer à celles de Waller. Dolabella, dans la mort de César, suit les idées populaires, & César les méprise.

» Mais si César croyoit un vieux Soldat qui
» l'aime,
» Nos présages affreux, nos devins, nos Dieux
» même,
» César différeroit ce grand évenement.

CE'SAR.

» Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un mo-
» ment,
» Qui pourroit m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

» Toute la nature,
» Conspire à t'avertir par un sinistre augure ;
» Le Ciel, qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CE'SAR.

» Va, César, n'est qu'un homme, & je ne
» pense pas,
» Que le Ciel de mon sort à ce point s'inquiete,
» Qu'il anime pour moi la nature muette,
» Et que les Elémens paroissent confondus,
» Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.



AVERTISSEMENT

Sur la Piece ſuivante.

LEs Odes précédentes ont inſpiré la plus grande admiration pour le Héros qu'elles ont célébré; celle-ci va exciter la plus grande horreur pour les Tyrans, & pour la tyrannie; c'eſt une Ode morale, qui ne conſiſte point, comme quelques-unes des nôtres, en réflexions fines, en maximes graves, en ſentences Philoſophiques; ce ne ſont, au contraire, que ſentimens, tranſports, enthouſiaſme: elle eſt donc véritablement ſublime, ſuivant les principes que j'ai établis dans mon Diſcours. J'ai retranché quelques vers froids, & quelques penſées trop recherchées; il faut faire connoître

connoître le génie des Etrangers, mais encore plus par leurs beaux endroits, que par leurs défauts. Les beautés plaiſent, & ſatisfont en même tems le goût & la curioſité: mais les défauts, en choquant l'un, épuiſent bientôt l'autre, & ne manqueroient pas d'ennuyer.





ODE SUR CROMWEL ET SUR LA TYRANNIE,

Par COWLEY.



MALHEUR à celui qui fait consister son courage & sa gloire à réduire sa Patrie en servitude, ... qui prétend être le premier de sa Nation, quoiqu'il n'en soit que le dernier, & qui aime mieux avoir la taille énorme d'un monstre (*a*), que celle d'un homme bien fait. Ainsi (*b*),

NOTES.

(*a*) Cette pensée est judicieuse & philosophique: mais elle n'est ni assez noble, ni assez élevée.

(*b*) La comparaison n'est pas nouvelle;

un des Titans, avec ses cent bras, entasse montagnes sur montagnes; jusqu'à ce que le tonnerre le frappe, le précipite du Ciel, & le fasse rentrer une seconde fois dans le sein de la terre.

Que le Tyran a versé de sang, causé de ruines, excité de troubles, pour obtenir un regne aussi court que malheureux! *(a)* En combien de manieres humbles & tortueuses, ce serpent funeste s'est-il replié? Combien n'a-t-il pas rampé pour s'élever? Sa langue, à deux dards, donne la mort.

NOTES.

mais l'application des cent bras de Gyas, à la difformité & à l'énormité de la taille d'un monstre, a quelque chose d neuf.

(*a*) Le regne de Cromwel a duré environ dix ans. Que de crimes n'a-t-il point commis? Que d'inquiétudes & de remords n'a t-il point étouffés? A quelles frayeurs n'a-t-il point été livré pour parvenir au Gouvernement de l'Angleterre, & pour s'y soûtenir? Son fils Richard l'abdiqua, & joüit en paix, pendant une longue vie, d'un revenu considérable, dans la condition d'un particulier indépendant. Cromwel étoit, dit-on, un vaste génie; son fils étoit un esprit médiocre: mais lequel des deux fut le plus heureux, & le plus raisonnable?

(*a*) Les Gardes qui l'entouroient, ne pouvoient pas plus écarter les allarmes de ſes oreilles & les pleurs de ſes yeux, que nos portes ne peuvent éloigner de nous, pendant que nous dormons, l'eſſain bruyant des ſonges. Sa conſcience, qui le déchiroit, commençoit déjà ſon enfer; (*b*) il voyoit hors de lui ſes eſclaves: il portoit dans lui-même ſon bourreau.

Ne levez plus votre verge ſur nous, Grand Dieu! N'envoyez plus votre Serpent dans notre Empire; un Tyran eſt l'un & l'autre; il cauſe plus de maux que l'Egypte n'en a ſoufferts. Nos rivieres ont été teintes de ſang, les tempêtes ont ſoûlevé nos mers, les feux ont ravagé nos Villes; tous les fléaux de votre juſtice nous ont accablés, nous avons été enſevelis dans des ténebres profondes, & palpables.

NOTES.

» (*a*) *Non enim gazæ, neque conſularis*
» *Summovet Lictor miſeros tumultus,*
» *Mentis & curas laqueata circum,*
» *Tecta volantes.* Horace.

» (*b*) *Se judice, nemo nocens abſolvitur.* Juven.

(a) La tyrannie a enlevé nos troupeaux, désolé nos pâturages, mis à mort nos enfans, fait éclore une foule d'insectes, & de reptiles, pour tourmenter notre Nation malheureuse, armé les mouches & les sauterelles, pour dévorer notre terre: mais Grand Dieu ! qu'elles la dévorent toûjours, & qu'elles ne se retirent point encore.

Que l'onzieme fléau de votre vengeance vienne plutôt fondre sur nous que la tyrannie; précipitez-nous plutôt dans les abîmes de la mer; que la peste emporte tous les habitans de cet Empire. Tirez votre glaive, Grand Dieu! & ne nous permettez-pas de tirer le nôtre; que les Romains, les Saxons, les Normands, les Danois, descendent encore sur notre rivage. Nous avions été chargés de fers, par presque toutes les Nations; nous avions été livrés à tous les outrages; nous avions poussé des soû-

NOTES.

(a) Tout le monde sçait que la verge d'Aaron fut changée en serpent, & quelle dévoroit les serpens des Magiciens; on connoît aussi les plaies d'Egypte.

pirs ; nous avions versé des larmes ; mais hélas ! nous n'avions point encore rougi. (*a*)

NOTES.

(*a*) Ce dernier trait surtout exprime bien la confusion, dont les Anglois de ce tems-là devoient être couverts ; quand, rentrés en eux-mêmes, ils considérerent l'énormité de leurs crimes.

Si les honnêtes gens ont été irrités des loüanges que Waller a données à Cromwel, les Vers de Cowley pourront les appaiser.

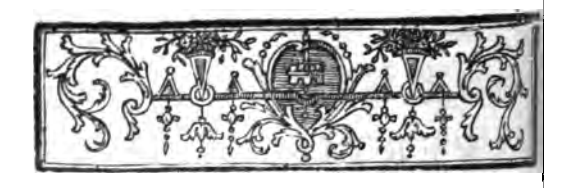




AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

PEu de Poëtes ont eû autant d'esprit, autant de singularité & de fécondité dans l'esprit que Cowley; notre Théophile, qui lui ressemble un peu, est beaucoup au-dessous de lui. Cowley rassemble, en lui seul, les beautés & les défauts du génie Anglois; ensorte que celui qui connoît Cowley a une idée assez exacte de la Poësie Angloise. Je ne me charge point de traduire mot pour mot, dans mes remarques sur l'Ode suivante, ses expressions & ses pensées, extraordinairement recherchées, il y en auroit trop: il en restera assez dans le texte pour faire juger de celles que j'ai changées ou omises.



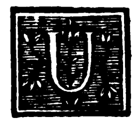
ODE,

SUR LE RE'TABLISSEMENT

DE CHARLES II.

Par COWLEY.

» *Quod optanti divum promittere nemo*
» *Auderet, volvenda dies en attulit ultro.*
Virg.



N seul jour nous a procuré le bonheur que nous desirions, & qu'aucun des Dieux n'auroit osé nous promettre. (*a*) Soyez couronnés de gloire,

NOTES.

(*a*) Cette apostrophe aux Astres est aussi belle que juste; il étoit naturel de feindre que les Astres favorisoient Charles II. il fit son entrée triomphante à Londres le même jour qu'il étoit né: toute l'Angleterre se ressouvint alors d'avoir vû briller une étoile à midi le jour de la naissance de ce Prince.

astres qui nous ramenez la paix, vous qui versez sur nous vos douces influences ; vous calmez nos tempêtes, & vous domptez les fureurs de la guerre. Mais tandis que vous éclairez l'univers de vos puissans rayons, ne refusez pas votre lumiere bienfaisante à cet empire, sur lequel régnent vos sept freres. Jamais Astre ne nous a autant comblé de ses faveurs, que celui qui présida à la naissance de Charles ; il brilla malgré l'orgueilleuse lumiere du Soleil, qui avoit atteint déjà la moitié de sa carriere ; il annonça, par son éclat, la gloire future de notre Prince ; nous n'avons pas de moindres prodiges à espérer : cet Astre peut encore effacer le Soleil, & obscurcir le jour.

Etoile d'un heureux augure, levez-vous une seconde fois ; montez au plus haut des Cieux, paroissez au milieu du jour, ornez le Firmament d'une lumiere nouvelle ; votre Charles est né une seconde fois. Il naquit dans les disgraces, (*a*) pour en souf-

NOTES.

(*a*) Ce fut à peu près dans le tems de sa naissance que s'éleverent les troubles qui cau-

frir de plus grandes ; il renaît aujourd'hui pour être heureux ; c'est de vous que nous tenons cette seconde naissance, & tous les biens dont elle est la source féconde ; vous choisissez pour ce grand évenement, le plus beau des mois, le mois où le Ciel, l'Air, la Mer, la Terre réunissent leurs charmes, & nous invitent à la joie. Telle étoit la saison où nous fûmes créés (*a*) ; tel devoit être le Paradis, où nous étions destinés, comme nous le sommes encore aujourd'hui, à joüir de l'innocence & de la félicité.

Serons-nous dignes encore de lever nos yeux sur ces deux Princes, (*b*) que le Peuple séduit à vendus,

NOTES.

ferent les malheurs de l'Angleterre : ces troubles avoient leur principe dans le génie inquiet de la Nation : mais qui peut nier que le schisme honteux de Henry VIII. & la multitude de Religions, qu'il a causées dans la suite, n'aient été la source principale des guerres Civiles.

(*a*) Les uns assûrent que le monde fut créé dans l'Automne, d'autres dans le Printems : mais, ce qu'il y a de certain, c'est que Charles II. fut rétabli dans le mois de Juin, ou dans le mois de Mai selon le style Anglois.

(*b*) Après la mort tragique de Charles I. on proscrivit ses deux fils, le Prince de Galles,

pour être indépendant, & semblable à des Dieux? La paix fondera-t-elle son Temple sur une terre couverte des débris de tant de naufrages? Pourra-t-elle se confier à cette mer, qu'elle n'a pas vu un seul jour calme, pendant douze années. Douce & innocente Colombe, qui cherchez des retraites aussi pures & aussi saintes que vous, pourrez-vous vous plaire en Angleterre? La Religion, si belle & si majestueuse, régnera-t-elle sur ces ruines? Purgera-t-elle les restes impurs de l'impiété qui profane ses Autels? (*a*) La Justice osera-t-elle

NOTES.

alors Charles II. & le Duc d'York, son second frere, depuis Jacques II.

(*a*) Cromwel établit une nouvelle Chambre de Justice, qu'il composa de scélérats, dignes de son choix. Cette Chambre cita au commencement de l'année 1649. » Charles » Stuard, Roi d'Angleterre, comme coupable » de tyrannie, de haute trahison, de tous les » meurtres, & de toutes les violences commi» ses dans le Royaume durant la guerre. « On l'amena de Windsor à Londres, pour comparoître à Westminster, où la Chambre tenoit ses Séances. Le Roi toûjours grand, comme tous les Stuards au milieu des disgraces, refusa de reconnoître la Jurisdiction de la Chambre; elle le condamna par coutumace à avoir

paroître dans des lieux, où ſon ennemie a régné. Les attentats tragiques, les arrêts ſacriléges de Bradshaw ne l'épouventeront-ils point (*a*), elle, que rien ne pouvoit épouvanter? Si la Juſtice oſe fixer ſon tribunal à Weſtminſter, elle pourra placer ſon Thrône à Witehall?

NOTES.

la tête tranchée, comme tytan, traître, homicide, & ennemi public de la Nation; il fut conduit le 9. de Février, du Palais de S. James, où il étoit priſonnier, à Witehall; on le fit monter ſur un échaffaud, dreſſé exprès devant la porte de cette demeure des Rois. Ce Prince, qui n'avoit eû d'autre défaut à ſe reprocher que ſa bonté, ſe juſtifia devant le Peuple, & tendit la tête au bourreau.

(*a*) Tous ceux qui compoſerent cette Chambre, périrent miſérablement. Bradshaw, qui en avoit été le Préſident, perdit la vie d'une maniere qui mérite d'être rapportée. Un Anglois, dévoüé à ſon Roi, ayant ſçû que ce traître étoit à la Haye, y fut le trouver, lorſqu'il étoit à table, dans une des principales Maiſons de la Ville, avec pluſieurs perſonnes de diſtinction; il monta à la Chambre où ils étoient, & tirant ſon poignard en préſence de tout le monde, il dit; Meſſieurs, ne craignez rien, je n'en veux qu'à ce ſcélérat, qui a condamné mon maître à mort, & en même tems il plongea ſon poignard dans le cœur de Bradshaw, qui tomba mort; perſonne ne penſa à le venger, & l'Anglois ſe retira ſain & ſauf.

(a) Aucune Nation ne devroit moins joüir que la nôtre de vos regards, aimable liberté ; le nom seul de Cromwel, qui vient d'appaiser par sa mort, les plaintes de tant de malheureux, pourroit vous fixer quelque tems parmi nous ; l'ombre de Cromwel est encore jalouse de notre bonheur ; une tempête l'a éloigné de nous, un ouragant pourroit encore nous le ramener. Ce dragon énorme, dont la queue, d'une plus vaste étendue que son corps, enchaînoit diverses Nations dans ses replis tortueux, nous menace encore. (b) Sa queue coupée deux fois, se rejoindroit peut-être, & porteroit un aiguillon plus terrible : mais non, ne craignez plus, famille auguste, revenez: vos ennemis sont terrassés, vos craintes sont su-

NOTES.

(a) Il est si pernicieux d'abuser à Londres de la liberté, que ceux qui osent en prononcer seulement le nom, devroient y passer pour séditieux.

(b) C'est plutôt une énigme qu'une comparaison. Une allégorie qui n'offre point clairement le sens figuré, n'est point bonne ; ce Dragon énorme étoit peut-être Cromwel : sa queue étoit son fils Richard & Lambert, qui menaçoient l'Angleterre.

perflues; marchez à la ſuite de Charles; Dieu l'a nommé pour vous rétablir. Le monde entier lui a donné le titre de défenſeur de la foi; (*a*) il portera encore celui de défenſeur de la famille Royale.

(*b*) L'abondance, & la richeſſe, vont revenir avec vous, Grand Prince! Leur ſource féconde coulera ſur nos ports, les vents favorables ſoufleront ſur nos campagnes une chaleur qui les rendra fertiles: déjà la Renommée, la trompette à la main (*c*)

NOTES.

(*a*) Leon X. donna à Henry VIII. le titre de Défenſeur de la Foi, parce qu'il avoit écrit contre Luther, & qu'il étoit extrèmement zélé pour l'Egliſe Catholique & Romaine; lui & ſes ſucceſſeurs ont conſervé ce titre dans leur Schiſme.

(*b*) *Apparetque beata pleno,*
Copia cornu. Hor.

On pourroit, en feuilletant les Poëtes, raſſembler une foule de traits pareils, qui ſont épars dans leurs Poëſies.

(*c*) Ces Odes doivent être, comme les Fêtes qu'elles repréſentent, variées par des images de toutes eſpeces, & offrir ſans ceſſe de nouveaux Spectacles; il eſt peu d'Odes chez les Anciens & les Modernes, qui en préſentent autant que celle-ci; chaque ſtrophe eſt une

annonce votre retour ; les arts volent au-devant de vous, la paix & la sûreté écartent les allarmes, & marchent sur vos pas. Le voici, le voici, à la tête de sa famille auguste ; il est semblable à Dieu même, environné de ses Anges ; c'est vous, Grand Dieu ! qui le faites marcher sur sa propre terre ; qu'elle est heureuse de recouvrer ainsi son Roi (*a*), après tant de disgraces rassemblées, & tant de maux réunis, dont la fin paroissoit si éloignée ! Le moindre nous menaçoit de la mort ; plus de la moitié de cet Empire étoit en proie au Fanatisme : le reste étoit plongé dans une profonde léthargie. Quel bonheur pour

NOTES.

Ode particuliere ; cette Ode contiendroit assez de matiere pour faire un grand nombre de nos Odes Françoises, qui ne consistent qu'en une ou deux idées tournées & retournées en plusieurs façons différentes.

(*a*) Le Cardinal Mazarin avoit décidé, peu de tems avant le rétablissement du Roi, qu'il étoit impossible qu'il remontât jamais sur son Thrône ; il étoit errant, & fugitif dans toute l'Europe ; il ne tiroit de l'Espagne que de grandes promesses ; il ne pouvoit trouver d'asyle ni en France, ni en Hollande, qui étoient Alliées de Cromwel.

nous, (a) que d'arrêter tout d'un coup tant de torrens de sang, sans en répandre, & de voir briller pour des feux de joie, la flamme, qui devoit être allumée par les mains de nos ennemis, ou par la colere des Cieux!

(b) Nous étions allarmés dans l'at-

NOTES.

(a) La derniere ressource des Rébelles étoit dans la petite Armée de Lambert, laquelle fut bientôt dissipée par deux Brigades du Général Monk. Lambert fut mis à la Tour: le Parlement s'assembla; le rétablissement du Roi y fut décidé d'une voix unanime. Dès que le Peuple se fut apperçu que le Général Monk s'intéressoit pour le Roi, on fit des feux de joie, on but à sa santé dans les rues de Londres, & on redemanda son retour; la Nation Angloise est attachée à ses Rois. Il faut attribuer les troubles de l'Angleterre à quelques Lois établies contre l'autorité des Rois pendant leur minorité, leur absence du Royaume, & leurs disgraces. Ces Lois, qui sembloient favoriser le Peuple en augmentant ses Priviléges, ont été la source de tous ses malheurs, & n'ont servi que de prétexte aux séditieux, pour renverser le Gouvernement.

(b) Le Poëte représente la Nation Angloise dans la situation terrible d'un homme, qui se sent coupable d'un grand crime, & qui craint, à chaque instant, de tomber sous les coups de la Justice de Dieu: la comparaison est bien forte; mais n'est-elle pas juste? Comme la Na-

tente

tente prochaine du funeste Arrêt que Dieu alloit prononcer, & faire exécuter contre nous. Déjà nous voyions sur nos têtes les trois Anges exterminateurs : ce triumvirat de la vengeance Divine portoit déjà parmi nous la Famine, la Guerre & la Peste, fléaux destinés à punir, & à détruire une Nation coupable ; nous craignions que le Fanatisme, qui arme les hommes contre les Eglises de Dieu, ne fût à son tour armé par la main de Dieu, pour renverser notre Eglise. L'Histoire Sacrée nous avoit révélé les malheurs, qui tomberent sur la Ville chérie de Dieu, & sur son Peuple choisi ; ce Peuple avoit prononcé contre lui-même sa condamnation, lorsqu'il disoit que le sang du Fils de Dieu retombe sur nous, & sur nos enfans : nous nous en retracions les funestes effets. Cette Nation fut livrée aux châtimens les plus horribles;

NOTES.

tion Juive a mis à mort le Fils de Dieu, & s'est révoltée contre Titus, le meilleur des Princes ; la Nation Angloise a condamné à mort son Roi, qui lui représentoit Dieu par son rang suprême, & Titus par ses vertus.

ils se rassemblerent tous sur elle, lorsqu'elle se fut révoltée contre le Prince, que l'Univers appelloit l'amour & la joie du genre humain.

(*a*) Déjà notre Nation renversée, alloit tomber dans une confusion horrible ; elle se précipitoit vers le néant, qui est la fin de tous les maux ; cependant, au milieu de cette nuit obscure, l'Esprit céleste agite l'air, & la lumiere paroît ; la gloire du Héros fait luire à nos yeux un nouveau jour. Quoique cette lumiere ne brille encore qu'au travers de quelques brouillards, nous voyons à sa clarté, l'ordre renaître, se mouvoir, & produire son grand ouvrage. Où sont les hommes, qui osoient blasphêmer contre Dieu? ils osoient dire, qu'il protégeoit leur

NOTES.

(*a*) Quatre factions principales partagerent la Nation Angloise, après la mort de Cromwel. La faction de Richard, son fils, & de ceux qui vouloient le soûtenir, celle de Lambert qui prétendoit à sa place, celle des Républicains qui rejettoient le Protectorat & la Royauté, & enfin le parti du Roi. Il n'y avoit que celui, qui a tiré la lumiere des ténebres, & l'ordre du cahos, qui ait pû rétablir la Monarchie sur les ruines de cette Anarchie horrible.

impiété, & qu'il marquoit par leurs succès l'indulgence, qu'il avoit pour eux. Mortels insensés, la grandeur du Très-Haut ne paroît-elle que dans le bruit du Tonnerre, & dans la violence des vents ? Non, il a attendu que la tempête fût dissipée; il est venu, la voix de la paix l'a annoncé : puisse la cruauté & la destruction n'être jamais que le partage de la plus affreuse des furies ! Nous reconnoissons ici la main du Très-Haut, (*a*) dans la perfection qu'il a donnée à son ouvrage, & dans la promptitude avec laquelle il l'a achevé.

Après avoir vu le noble héritier du Thrône dans le jour obscur & désavantageux de l'adversité; après avoir vu ce grand Roi briller sous les nuages mêmes, dont il étoit couvert; après avoir regardé avec admiration ses freres & ses sœurs, (*b*) plus sem-

NOTES.

(*a*) Le Poëte paroît nourri de la lecture des Prophetes, & il entre dans leur enthousiasme. Le génie Anglois tient du génie des Orientaux; il est aussi ardent, mais moins lumineux.

(*b*) Cette famille auguste étoit le Duc d'York, le Duc de Glocestre, la Princesse

blables aux Anges qu'aux hommes par leur bonté tendre & généreuse, & par les charmes de leur beauté, qui pourra s'empêcher de reconnoître que le dessein de Dieu n'étoit pas d'anéantir les droits obscurcis du pieux Monarque ? Considérez comment les jeunes rejettons de la tige Royale, éprouvés par le feu, ont brillé avec le plus grand éclat, sans se consumer : comment cette famille infortunée a passé au travers d'une Mer Rouge, où elle a été conservée & nourrie par miracle : comment elle a erré, pendant tant d'années de persécutions & de malheurs, dans le désert, sans murmurer, & sans se plaindre, & vous comprendrez qu'après tant d'efforts, que leurs ennemis avoient faits pour les détruire, la miséricorde du Très-Haut les conduisoit par

NOTES.

Royale, & la Princesse Henriette, qui fut depuis Duchesse d'Orléans. Le Duc de Glocestre, & la Princesse Royale, moururent peu de tems après ; ils avoient perdu, quelques années auparavant la Princesse Elizabeth, que Cromwel avoit reléguée dans une isle, où elle mourut, privée des choses les plus nécessaires à la vie.

la main, avec autant de sûreté que de puissance, à leur terre promise. Toutes les grandeurs du monde doivent céder aux droits sacrés de la naissance, (a) toutes les faveurs de la Divinité doivent descendre sur la postérité de celui, à qui le Thrône de la Terre & des Cieux fut accordé, & qui réunit sur sa tête les Couronnes des Rois & des Martyrs. (b)

Les Ardents (c), qui trompent les

NOTES.

(a) Non-seulement toutes les grandeurs; mais le mérite même doit céder à la naissance; ses droits sont plus faciles à prouver, plus incontestables, moins humilians pour ceux qui en sont privés que les droits du mérite; ainsi un Royaume héréditaire est préférable de toutes manieres à un Royaume électif. Jamais l'Angleterre, ni quelque Empire que ce soit, ne pourront joüir d'un repos assûré & durable, qu'ils ne préferent les droits de la naissance à toute autre considération.

(b) Il ne faut pas oublier, pour la gloire des Anglois, qu'ils ont réparé, autant qu'il leur a été possible, le crime & la honte de leur Nation Ils réverent Charles I. comme un Martyr; ils célebrent tous les ans sa mémoire par un jeûne & une Fête solemnelle: mais la vénération qu'ils ont pour le pere n'a point passé à ses descendans.

(c) J'ai retranché une strophe, dans laquelle le Poëte insere une histoire plus satyri-

voyageurs, ont une courte durée; ils s'allument, & ils s'éteignent dans la même nuit; les Météores ne peuvent conſerver long-tems leur lumiéres; les Aſtres ne peuvent être long-tems éclipſés. Qu'eſt devenue cette vapeur enflammée, qui a éblouï nos Peuples, & qui les a égarés? Où s'eſt retiré l'impoſteur Cromwel & ſon Fils? Cette Etoile, que nous avons vu tomber tout-à-coup du Firmament? *(a)* Où cette Comete immenſe a-t-elle porté ſa fureur, ſi funeſte à notre Monarchie? Elle étoit

NOTES.

que que lyrique. » Il fut, dit-il, agité une » queſtion à la table d'un grand Roi, on de» mandoit, quelle eſt la choſe la plus forte? » Les uns diſoient que c'étoient les femmes, » les autres le vin, c'eſt-à-dire, la folie & la » fureur. Je ne veux cependant point priver le Lecteur de ce qui ſuit; » ni les Républiques, » ni les tyrannies, ni les ruſes, ni les parjures, » ni les menſonges, ni les détours artificieux » de la politique, ni les armes cruelles, ni les » thréſors, quand vous joindriez les Mines du » Pérou aux richeſſes de l'Angleterre, n'ont » pû arrêter d'un ſeul moment la vérité ſans » appui, & un Roi ſans armes. «

(a) On pourra interpréter comme on voudra cette Comete & ſa queue, & les appliquer aux factions dont je viens de parler.

insatiable de notre sang; sa queue étendue sur nos Royaumes, les couvroit de ruines, & les remplissoit d'horreur: cette Comete terrible a épuisé deux fois les feux, dont elle se nourrissoit: elle les a deux fois ranimés: mais enfin, nous l'avons vue disparoître; ce jour de triomphe l'a éclipsée. La malice & la ruse ne peuvent pas plus arrêter ce grand jour, que les enchantemens ne peuvent retarder le lever du soleil, ou le retour du Printems; nous joüissons de l'un & de l'autre avec joie, & nous rendons grace à l'Hyver & à la nuit qui les a ramenés.

L'homme doit la félicité, qui l'attend dans les Cieux, à la crainte: s'il étoit toûjours heureux sur la terre, il ne mériteroit plus d'être de la race chöisie; si une partie de lui-même n'étoit point immolée à la justice de Dieu, il seroit réservé tout entier au feu, pour être consumé comme une victime. Qui ne connoît point la mauvaise fortune, ne goûte point la prospérité: les amertumes (*a*) qui

NOTES.

(*a*) » O! qu'après la triste froidure,
» Nos yeux amis de la verdure,

se mêlent aux momens de la vie, en augmentent les douceurs. La félicité ne nous traite jamais mieux, que quand elle a soin de placer les maux avant les biens; la correction de l'enfance contribue à la perfection de l'âge mur. (*a*)

Tel fut l'ordre de vos glorieuses années, Grand Charles! Puisse-t'il vous conduire au Ciel, sur les pas des Héros! Vous avez combattu contre l'adversité, vous en triompherez toûjours: voulez-vous qu'elle soit pour vous une source de plaisirs? tournez les yeux sur elle jusque dans la prospérité; (*b*) regardez vos mal-

NOTES.

» Sont enchantés de son retour!
» Qu'après les périls du naufrage,
» On oublie aisément l'orage,
» Qui cede à l'éclat d'un beau jour!

Rousseau.

(*a*) La plupart de ces idées sont tirées de la Sainte Ecriture, & des Philosophes Moralistes. J'épargne au Lecteur la division, que le Poëte fait des premieres années de la jeunesse en trois classes; le défaut du Poëte est de pousser trop loin la même idée; il ne sauroit finir.

(*b*) » Les maux font trouver plus charmante
» Notre félicité présente,

heurs

heurs avec mépris ; les objets, qui effrayoient quand ils étoient présens, sont des objets agréables, quand ils nous sont retracés fidelement par la mémoire. Joüissez-donc aujourd'hui de toutes vos disgraces ; votre auguste Pere est rétabli dans vous ; votre martyre est passé ; vous tenez de vous deux vos Couronnes, l'or qui ornera votre tête, en sera plus pur. Vous êtes comme une médaille sacrée, que Dieu choisit pour le trésor des Cieux ; il grave sur un côté de vous-même l'image de son humanité souffrante ; nous voyons briller sur l'autre la glorieuse image de sa puissance divine. *(a)*

(b) Ainsi les deux plus grand Poë-

NOTES.

» Comparée au malheur passé ;
» Et leur influence tragique,
» Réveille un bonheur léthargique,
» Que rien n'a jamais traversé. *Rousseau.*

(*a*) Nous avons tous le germe de ces idées: mais il n'appartenoit qu'à Cowley de pousser celle-ci aussi loin ; il s'égare quelquefois ; mais, en s'égarant, il nous découvre des terres qui nous étoient inconnues.

(*b*) Cette idée, véritablement Poëtique, est tirée d'Horace ; il loue Homere d'avoir

tes représentent, par de vives couleurs, les vertus héroïques du Grec prudent, & du Troyen pieux ; ils choisissent un Prince aimable, & d'une céleste origine : ce n'est ni un géant orgueilleux, enfant de la terre, qui ose prétendre au Thrône des Dieux, ni un mortel efféminé, qui se nourrit de mets délicieux, & de nectar. Ils endurcissent peu à peu la vertu naissante de leurs Héros, dans les disgraces & dans les dangers ; c'est un sable précieux, épuré dans la fournaise, qui se change en glace, & bientôt en crystal. Ce Héros voit couler le sang de son pere, de ses freres, de ses tendres amis ; il fuit sa Ville, abandonnée aux flammes dévorantes ; poursuivi sur mer & sur terre, il soûtient long-tems le poids de la colere des Dieux ; il essuie les guerres les

NOTES.

donné de grandes leçons aux hommes, en leur proposant pour exemple les vertus de ses Héros, & surtout d'Ulisse

» *Rursus, quid virtus & quid sapientia possit,*
» *Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem.*
» *Aspera multa*
» *Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.*

Ep. L. 1.

plus cruelles, les combats les plus opiniâtres, avant que d'obtenir les droits qui sont dûs à sa naissance. Ce n'est pas, avec moins de tems & de soins, que le Ciel formoit notre Héros; le Ciel le remplissoit d'une vertu assez parfaite pour le rendre capable de relever les ruines de notre Patrie.

Les Poëtes donnerent avec raison des armes célestes à leurs Héros; les armes, forgées par la main des hommes, n'auroient pû soûtenir tant d'attaques terribles; tels étoient sans doute le casque, la cuirasse, le bouclier, que Charles portoit dans tous les combats. En vain la malice infernale, & la politique cruelle, employoient-elles leurs fleches & leurs épées; elles se brisoient comme le verre, contre les armes dont il étoit couvert. Il n'est point de Spectacle plus agréable aux esprits célestes, que de voir du haut des Cieux le courage & la vertu combattre, & vaincre les disgraces & les infortunes (*a*); tel fut Charles, à la journée de Worcester, lorsque le noir

NOTES.

(*a*) Séneque le Philosophe a eu la même pensée.

destin rassembla contre lui toutes ses fureurs. Un déguisement obscur ne pouvoit voiler le caractere sacré de la Royauté (*a*), dont il étoit revêtu. Un des Anges, que le Très-Haut lui envoya des Cieux (*b*), pour le mettre à couvert de ses ennemis, car il étoit environné d'une troupe d'Anges, s'est présenté à moi dans une vision; Charles, m'a-t-il dit, nous a fait voir plus de grandeur, de noblesse, & de majesté dans sa retraite, qu'il n'en pourra montrer dans la pompe de son couronnement.

Ces trois augustes freres tiroient une nouvelle gloire de leurs humiliations

NOTES.

(*a*) On peut voir le récit des Aventures de Charles II. après sa défaite, dans l'Histoire du P. d'Orléans; je ne sais si ce récit n'est point chargé de détails au-dessous d'une aussi belle Histoire.

(*a*) *Scuto circumdabit te . . . Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*, &c.

Le juste est invulnérable,
De son bonheur immuable,
Les Anges sont les garans;
Et toûjours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errans. *Rousseau*, Ps. 90.

& de leurs souffrances. Il me sembloit voir les trois jeunes Héros de la Judée, (*a*) ces Martyrs généreux que Dieu conserva dans la fournaise ardente de Babylone, pour la défense des plus saintes vérités; ils s'y promenoient ensemble; ils y discouroient sans frayeur, & sans inquiétude. Le feu craignoit de toucher aux boucles de leurs cheveux, & d'altérer les graces de leur jeunesse; ils brilloient sans brûler, comme des lampes allumées, dont les vives couleurs de la peinture représente l'éclat; la flamme dévorante n'osoit consumer l'huile sacrée qui avoit été versée sur leurs têtes; une couronne de gloire les environnoit. Mais quelles sont ces deux personnes aimables qui accompagnent nos Princes? Ce sont leurs sœurs; je les reconnois à leur beauté: elles cherchent à partager avec leurs freres le feu des souffrances; mais l'affliction ne peut approcher d'elles: les enfans de la Fournaise étoient moins favori-

NOTES.

(*a*) Tout le monde connoît cette Histoire; elle est tirée de la Prophétie de Daniel; le Poëte ne l'a pas défigurée.

sés des Cieux ; ils n'avoient qu'un Ange pour les soûtenir dans les épreuves de l'adversité ; nos jeunes Princes en avoient deux (*a*).

Paroissez Héros, aimé des Cieux ; faites tomber sur vos ennemis la flamme qui vous a respecté ; venez, puissant Charles (*b*) ! Venez, désiré des Nations, revenez de l'exil où vous avez triomphé ; revenez dans votre Patrie. Il vient, il est en sûreté ; il est tranquile sur le rivage ; toute l'Angleterre s'émut & se réjoüit ; j'entens la voix du Peuple rassemblé de toutes parts. La mer qui nous environne, n'a jamais fait retentir la terre d'un si grand bruit ; les acclamations redoublées du rivage portent sur la mer un vent impétueux, qui éleve les voiles de nos Vaisseaux ; les cris du Peuple étouffent le bruit des cloches & des

NOTES.

(*a*) Le joli Madrigal ! il ne dépare point cette Ode ; le sublime même ennuieroit dans une longue Piece, s'il n'étoit pas égayé par ces idées riantes & aimables.

(*b*) Ces paroles sont imitées de celle ci, qu'un Prophete adresse au Messie. *O ! Rex noster, expectatio gentium, desideratus earum, veni*, &c.

canons (*a*) ; la joie, qui éclate par l'art, cede à la joie de la nature. L'Angleterre, couverte de feux d'artifice, ne paroît être qu'un feu immense ; c'est un Etna embrasé, qui pousse ses flammes dans l'Océan ; les Habitans des étoiles les plus éloignées prennent notre monde pour un astre éclatant ; des sources de vin coulent de toutes nos maisons, & de toutes nos fontaines, & nous, enfans d'Apollon, nous sommes surpris que dans ce siecle d'or, les Rivieres & les Fleuves ne roulent pas des flots de vin. Il n'est point de Philosophe,

NOTES.

(*a*) On ne peut pas rassembler avec plus d'esprit & de Poësie toutes les circonstances de cette fête, dont il n'y avoit jamais eu, & dont il n'y aura peut-être jamais d'exemple en Angleterre ; l'hyperbole y paroît quelquefois un peu forte : mais le fond de ces idées est vrai : il faut permettre quelque chose à l'enthousiasme. Une hyperbole est blâmable quand elle est totalement fausse ; telle est, à ce qu'il me semble, celle-ci de Théophile.

Aux coups que le canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit ;
La mer se vit toute allumée,
L'air s'étouffa de la fumée,
Les Astres perdirent leur rang, &c.

quelque austere qu'il soit, qui ne donne dans quelque excès; il n'en est point, qui ne permette qu'une joie sans bornes, ne termine douze années de tristesse & de langueur.

O vous, qui fûtes toûjours la meilleure, & qui êtes aujourd'hui la plus heureuse des Reines, mere respectable de notre Roi, où êtes-vous? Pourquoi ne joüissez-vous pas avec nous de ces grands spectacles? Vos plaisirs augmenteroient nos plaisirs; vous seriez témoin de notre joie; vous la ranimeriez par votre présence. Le Ciel, en vous formant, a montré à l'Univers que votre sexe, que nous croyons inférieur au nôtre, peut le surpasser. Le Ciel vous a conduite sagement d'une extrémité à l'autre, en vous faisant passer de la plus grande affliction à la plus grande félicité. Vous avez soûtenu, avec tant de courage, l'adversité, qu'elle n'osera plus revenir pour vous causer de nouvelles disgraces; vous avez usé de la prospérité avec une si grande modération (*a*)

NOTES.

(*a*) Henriette de France, fille de Henri IV. sœur de Loüis XIII. épousa Charles I. en

qu'elle ne peut plus refuser de revenir, pour vous combler de faveurs. Elle est rentrée dans notre Empire,

NOTES.

1624. Le P. d'Orléans ne fait pas l'éloge de sa prudence & de sa modération. Née Françoise, & zélée pour la Religion Catholique, elle ne pouvoit souffrir, dans un pays libre & Protestant, qu'on bornât l'autorité du Roi, & qu'on n'accordât pas à la Religion Catholique toute la liberté qu'elle avoit en France. Le Docteur Burnet l'accuse de s'être occupée, toute sa vie, d'intrigues; qu'elle étoit, selon lui, incapable de conduire heureusement, faute de pouvoir garder le secret; elle passoit même, en Angleterre, pour donner au Roi des conseils pernicieux. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à cette grande Reine une constance héroïque; elle passa en Hollande, d'où elle amena des Troupes à son mari; elle fit neuf voyages sur mer, malgré les tempêtes & le canon qu'on avoit la lâcheté de tirer sur le Vaisseau même qui la portoit. » On a vû en elle, comme l'a » dit le grand Bossuet, toutes les extrémités » des choses humaines, la félicité, sans bornes, aussi-bien que les miseres; tout ce que » peuvent donner de plus glorieux la naissance » & la grandeur accumulées sur une tête, qui » ensuite est exposée à tous les outrages de la » fortune. Une Reine fugitive, qui ne trouve » aucune retraite dans trois Royaumes, & à » qui sa propre Patrie n'est plus qu'un triste » lieu d'éxil, assise sur un Thrône, indignement » renversé, & miraculeusement rétabli, &c.

& nous allons la voir dans tout son éclat.

Quel est ce Héros, qui ramene ici la prospérité dans les bras de votre fils, comme une épouse environnée de toute la pompe d'un auguste mariage ? c'est ce grand Général, qui joint la fidélité à la valeur; il n'est point de loüanges qu'il ne mérite; Dieu l'a suscité, dans sa miséricorde, pour délivrer sa Patrie de l'oppression; nouveau Zorobabel, il va briser les fers d'une longue captivité; il va rebâtir le Temple & la Cité sainte; que son retour soit heureux ! Que lui-même soit comblé de bénédictions; il a préféré les plus solides avantages aux plus brillans, la vraie grandeur à la fausse; il enseigne à l'Univers cette vérité héroïque & sublime, qu'il y a plus de gloire à donner, qu'à recevoir une Couronne. Vous êtes le plus grand des hommes, que notre Histoire ait jamais rendus célebres, quelque éclatante que soit la gloire des hommes illustres de notre Nation. Cependant mes vers ne sont pas indignes de vous; vous sçavez, avec le monde entier, que ma Muse, ennemie de la flaterie, ne donne que les

loüanges que lui inspire la vérité; voilà l'objet de ses travaux; voilà la fin de ses projets : mais vous mériteriez une Illiade ou une Enéide (*a*).

Serions-nous dignes d'un jour aussi heureux, si nous ne rendions pas nos actions de graces aux Membres illustres des deux Chambres? (*b*) Nobles

NOTES.

(*a*) Après la mort de Cromwel, Monk se déclara pour le Parlement, parut avoir en horreur le Roi & la famille Royale, & ne respirer que le Gouvernement Républicain. Quelques-uns prétendent qu'il n'avoit d'abord d'autre dessein que de profiter des conjonctures, & de s'élever lui-même au Thrône, si les circonstances lui étoient favorables: mais l'opinion générale est, qu'il ne feignit de s'opposer au retour du Roi, que pour le mieux servir. Quand il vit tous les esprits, ennuyés de troubles & de guerres, tournés vers Charles, il le fit proclamer par le Parlement: il lui épargna des conditions humiliantes, auxquelles quelques Seigneurs Anglois vouloient l'assujettir. Mais il auroit dû faire davantage; c'étoit le moment de rendre à la Couronne tout l'éclat qu'elle avoit eu dans les premiers siecles de la Monarchie, & d'abroger ces Lois funestes, & ces malheureux Priviléges, qui avoient causé tant de crimes en Angleterre.

(*b*) Ce Parlement fut très-soûmis au Roi, & consentit à tout ce qui pouvoit lui plaire.

Citoyens, vous avez effacé l'opprobre dont notre Parlement, si vénérable autrefois, venoit d'être couvert: on ne l'appellera plus la Chambre du Meurtre: mais, si ma voix osoit se faire entendre dans ces lieux que vous honorez de votre présence, faites-y élever, vous dirois-je, vos Statues, & ne souffrez pas qu'on les enleve; elles conserveront à jamais votre souvenir; elles seront, pour vos successeurs, un monument éternel de vérité, de Religion, de fidélité; la paix va bientôt terminer vos travaux publics: mais notre Nation reconnoissante desirera que vous viviez toûjours dans vos images, & que vous puissiez être nommés le long Parlement, le Parlement sans fin. (*a*)

NOTES.

(*a*) J'ai retranché ici une paranthese, qui m'a parue déplacée. Le Poëte dit qu'il ne sçauroit prononcer le *Parlement perpétuel* sans frayeur. Charles I. eut la foiblesse de donner un Bill, en vertu duquel le Parlement pourroit continuer ses Séances aussi long-tems qu'il le voudroit. Le Parlement abusa alors de la trop grande facilité du Roi pour conspirer contre lui; la bonté du Roi rendit toûjours le Parlement ingrat & rébelle.



AVERTISSEMENT

Sur l'Ode ſuivante.

L'Ode qui ſuit eſt morale ; ces ſortes d'Odes traitent leurs ſujets d'une maniere qui eſt ordinairement trop froide, trop méthodique, trop didactique. L'Ode étoit un Poëme qui ſe chantoit, & qui devroit encore ſe chanter. Des vers faits pour le chant, ne doivent employer que des images, des deſcriptions, des apoſtrophes, des exclamations, des interrogations, & des figures, qui viennent plutôt du cœur & du ſentiment que de l'eſprit & de la réflexion. Jamais les froids raiſonnemens, quelqu'ingénieux qu'ils ſoient, ne peuvent exciter les paſſions. Nous allons appliquer ces principes à l'Ode ſuivante,



ODE

SUR LA LIBERTÉ,

Par ABRAHAM COWLEY.

LA liberté habite les mêmes lieux que la vertu (*a*) ; c'est dans l'heureuse médiocrité qu'elle fixe son séjour, ni la pauvreté,

NOTES.

(*a*) La liberté que le Poëte vante dans cette Piece, est la situation d'un homme qui joüit, dans l'indépendance, d'un revenu médiocre, mais suffisant à ses besoins & à ses desirs. Presque tous les Poëtes ont vanté cette heureuse médiocrité. Horace & Cowley l'appellent *la médiocrité d'or* ; il est difficile de dire pourquoi cette expression ne nous plaît point ; nous disons le siecle d'or, parce que l'usage a consacré ce mot : mais nous ne disons point *la médiocrité d'or* ; ne seroit-ce point que l'idée de la médiocrité, & l'idée de l'or, n'ont point entr'elles une liaison sensible, & que le sens figuré étant

ni la richesse, n'en peuvent joüir. La dure nécessité charge les Pauvres de fers (*a*); la fortune, la verge à la main, leur fait gagner leur pain à force de travaux (*b*). Les riches sont asservis à mille Tyrans de toute espece; la fiere

NOTES.

trop éloigné du sens littéral, la métaphore a un air de fausseté, que la justesse de notre esprit, & la sévérité de notre goût, ne peuvent souffrir.

» *Auream quisquis mediocritatem*
» *Diligit, tutus caret obsoleti*
» *Sordibus tecti, caret invidenda,*
» *Sobrius Aula.* Horace, Ode X. L. II.

(*a*) *Littéralement.* » La nécessité coupe les » ailes des Pauvres, ils sont fouettés dans le bi» cêtre de la fortune, pour la tâche pénible. « Comme ces expressions guindées sont très-fréquentes dans ce Poëte, je les épargnerai au Lecteur.

» (*b*) Ce maître prétendu qui leur donne des
» Lois,
» Ce Roi des Animaux combien a-t-il de Rois?
» L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
» Tiennent comme un forçat son esprit à la
» chaîne . . . .
» Bientôt l'ambition, & toute son escorte,
» Dans le sein du repos va le prendre à main
» forte;
» L'envoye en furieux, au milieu des hasards,
» Se faire estropier sur les pas des Césars.
Boil. Sat. VIII.

ambition s'empare d'eux, leur commande, les soûmet, les conduit, les presse de l'aiguillon, comme des coursiers qu'on veut domter. L'avarice rampante les attache au joug, comme des boeufs que l'on mene à la charrue; quelquefois aussi la débauche est pour eux un Ardent, qui les égare dans les sentiers tortueux d'une nuit obscure. Si quelques-uns se rendent maîtres de leurs passions, ils sont esclaves du Peuple, des affaires, des bienséances, & des formalités. En quelques lieux qu'ils s'arrêtent, en quelques lieux qu'ils aillent, les incommodités de leur grandeur les suivent: ils dépendent de mille riens, qui ne les affligent pas peut-être, mais qui les embarrassent toûjours, & qui ressemblent à ces moucherons, que la trop grande chaleur de l'été produit: leurs inquiétudes sont des guêpes, qui volent sur un rayon de miel, & qui menacent de leur dard celui à qui le miel appartient, s'il ose en prendre sa part, en goûter, en approcher.

(*a*) Il est déjà jour; levez-vous:

NOTES.

(*a*) Tout le monde connoît ces vers de Perse;

mais

mais je voudrois encore dormir ; vous ne le pouvez plus ; il faut aller à la Cour & au Palais, séjour du tumulte : les affaires recommencent, la foule de vos cliens grossit à chaque instant, vos appartemens sont pleins. Gardes cruels, qui tenez renfermé ce pauvre prisonnier, ne voulez-vous point souffrir du moins qu'il repose ? Mais vous, fuyez-les (*a*) ; échapez-vous par une porte dérobée ; procurez-vous quelques heures de liberté (*b*) ; allez

NOTES.

» *Mane piger stertis : surge, inquit avaritia : eia*
» *Surge : negas ; instat : surge, inquit : non queo,*
» *surge ;*
» *Et quid agam ? Rogitas*, &c. Perse. Sat. V.
Voyez cette Satyre.

» Debout, dit l'avarice, il est tems de mar-
» cher ;
» Hé laissez-moi ; debout . . . un moment ;
» tu répliques ?
» A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques ;
» N'importe, leve-toi ; pourquoi faire après
» tout ? *Boil. Sat. VIII.*

» (*a*) *Et rebus omissis,*
» *Atria servantem postico falle clientem.* H. L. I.

Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux,
Qui sçait, pour se sauver, un autre ignoré
d'eux. *Boileau.*

(*b*) C'est ce que M. de C. . . de l'Acadé-

goûter les plaisirs de la table ; ayez surtout peu de plats, & un petit nombre d'amis ; peu de vin, & beaucoup de joie ; délassez votre esprit trop appliqué ; dérobez-vous un jour de votre vie, pour vivre : il m'écoute ; il profite de mon conseil : heureux l'homme, s'écrie-t-il, à qui le Ciel favorable accorde chaque jour une pareille liberté ! eh ! quoi, grand Seigneur, ou plutôt grand fou que vous êtes, qui vous empêche d'être aussi libre tous les jours ? (*a*)

NOTES.

mie de Roüen, a bien exprimé par les vers suivans dans une de ses Lettres.

Je peux joüir ici de cette paix tranquile,
De cette paix si douce, étrangere à la Ville,
Que la mauvaise foi relégua dans nos Bois ;
La liberté m'y suit, cette Reine facile,
Dont mes volontés sont les Lois, &c.

(*a*) Un Marchand, qui enrichit sa Patrie en s'enrichissant lui même ; un Juge, qui remplit les devoirs de son état ; un grand Seigneur, qui est attaché à la personne du Roi, & qui cherche à mériter son estime ; voilà de vrais Citoyens : mais un Marchand, qui amasse sans cesse des biens sans en jouir : un Juge, qui se borne à ses Procès, qui ne connoît & qui ne respire que la Chicane : un Courtisan, qui se dégrade par ses basses flateries : voilà des fous dignes de la cen-

Parmi les Habitans de l'air, Peuple né pour la liberté, quel est l'oiseau assez intéressé, assez méprisable, pour sacrifier à une nourriture abondante & assûrée, que les hommes lui offrent, le pouvoir que la nature lui a donné de s'élever jusqu'aux nues, de faire répéter son ramage aux échos, de se percher où il veut, de voler quand il le juge à propos, & de joüir dans les Bois des plaisirs les plus doux ? La fureur de l'ambition ne le fait point entrer dans une cage peinte, ni dans une chambre, dont la Tapisserie représente une Forêt, pour s'attirer quelque considération, ou avancer sa fortune. Recevez la gloire que vous méritez, Peuple indépendant, vous seul conservez la liberté des anciens Héros ; vous soûtenez leurs droits que les hommes ont perdus ; vous avez reçu, à juste titre, la plus haute place dans l'Univers parmi les êtres qui respirent ; vous vous pro-

NOTES.

sire des Poëtes. Il est bon quelquefois, mais non pas *tous les jours*, comme le dit Cowley, de vivre pour soi & pour ses amis ; mais il faut aussi être utile à sa Patrie, & mériter par ses services les biens qu'on tire de la société.

menez plus près des Astres qu'aucune autre créature, tandis que nous malheureux, & cependant vains & orgueilleux que nous sommes, nous pensons qu'il est beau de nous vanter que nous levons nos têtes vers les Cieux (*a*). Une seule saison de l'année vous voit asservis au pouvoir de l'amour; vous n'êtes point assez foibles, assez peu dignes de votre espece, pour porter sans cesse les chaînes de ce Tyran de toutes les Créatures (*b*). Vous méprisez ces vils oiseaux

NOTES.

(*a*) *Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,*
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sydera tollere vultus. Metam. Ovide, L. 1.

Cette distinction qu'Ovide donne à l'homme n'est pas vraie, suivant Montagne; » Il y a, » dit-il, plusieurs bestioles qui ont la vûe renversée tout à fait vers le Ciel; il trouve la figure des Chameaux & des Autruches plus relevée & plus droite que la nôtre; quels » Animaux, ajoûte t-il, n'ont la face en haut » & vis-à-vis comme nous, & ne découvrent » en leur juste posture, autant du Ciel & de la » Terre que l'homme? «

(*b*) L'idée de Cowley est à peu près la même, pour le fond, que celle de Boileau. Le

(*a*) que l'homme soûmet à ses lois; la servitude les a dégradés; notre exemple les a corrompus.

» (*b*) Il n'est point de Prince, de

NOTES.

premier met l'homme au-dessous des oiseaux; le second le met au-dessous des ânes; aussi le choix de Cowley lui fait-il dire des choses plus ingénieuses que Boileau n'en dit.

(*a*) Les oiseaux des bois, & les oiseaux domestiques, ou ceux qu'on nourrit dans des cages, pourroient à peu près tenir le même propos que le loup & le chien de la Fable; il n'est pas plus facile de décider lesquels de ces Animaux sont les plus heureux? qu'il ne l'est de juger quels sont les hommes les plus raisonnables? ou ceux qui s'attachent aux Grands, & qui cherchent à leur être agréables & utiles, pour partager avec eux les douceurs & les commodités de la vie, ou ceux, qui ayant un revenu médiocre, mais suffisant, n'estiment pas assez ces douceurs & ces commodités, pour les acheter aux dépens de leur liberté. » On conte que Diogene, lavant lui-même ses légumes à une fontaine, dit à un Courtisan, qui se piquoit de Philosophie; si vous aviez appris à vous contenter de légumes, vous ne feriez pas votre cour aux Grands: le Courtisan lui répondit, si vous sçaviez réprimer votre fierté, & vivre avec les hommes, vous ne seriez pas réduit à laver vos légumes. « Horace a traité cette question dans une de ses Epîtres.

(*b*) Toutes les strophes de cette Ode abon-

» quelque rang qu'il soit, qui puisse » dire, chaque jour, je veux dormir, » je veux manger, je veux m'asseoir, » je veux me promener, je veux mé» diter seul, je veux joüir de la socié» té, je veux agir, je veux me repo» ser; si ma fantaisie me presse d'aller » ailleurs, soit à Dover, soit à Bar» wich, soit à la montagne de Cor» nish, *mon valet & ma volonté vont* » *monter ensemble à cheval*. Je n'ai au» cuns préparatifs à faire pour mon » voyage, ni aucun compte à rendre » à mon retour. « Ne s'agit-il que d'une promenade ? les Grands, pour s'y préparer, ont autant d'affaires à régler que s'ils ne devoient jamais en revenir (*a*); ils ne peuvent se remuer

NOTES.

dent en comparaisons, en métaphores, en pensées, dont la plûpart sont nouvelles & ingénieuses : mais c'est plutôt une Satyre qu'une Ode Horace a traité à peu près le même sujet : mais quelle différence ! C'est Calliope elle-même qui flate les sens par l'harmonie de son langage, qui plaît à l'imagination par la variété de ses images, qui soûmet la raison par la noblesse de ses sentimens; elle ne critique point, elle surprend, elle touche. *Ode X. L.* 2.

(*a*) Montagne pensoit à peu près la même

qu'ils n'aient cent hommes & cent chevaux autour d'eux, beaucoup de mulets, beaucoup de carrosses : hé, Messieurs, que vous êtes pesans ! le Colosse de Rhodes pourroit aussi facilement voyager que vous.

Tant que l'honneur, la conscience, les Lois, ne me contraindront point, je ne serai point l'esclave de moi-même (*a*); ma maniere de pen-

NOTES.

chose ; » il rapporte que le Roi Alphonse di-
» soit que les ânes étoient en cela de meilleure
» condition que les Rois ; leurs maîtres les lais-
» sent paître à leur aise ; les Rois ne peuvent
» pas obtenir cela de leurs serviteurs. Il plaint
» les Rois d'avoir une vingtaine de contrôleurs
» à leur chaise percée, & de ce qu'ils sont obli-
» gés de préférer le service d'un homme, qui
» a pris Cazal ou Sienne, à celui d'un bon
» valet bien expérimenté. Ce que Montagne
» dit des Rois, il l'applique aux Grands ; car
» chaque degré de fortune a, dit-il, quelque
» image de Principauté. «

(*a*) » Nulle prison ne m'a reçû, dit encore
» Montagne ; l'imagination m'en rend la vûe
» même du dehors déplaisante ; je suis si fou
» de la liberté, que, si on me défendoit l'en-
» trée de quelque coin des Indes, j'en vivrois
» plus mal à mon aise ; si les Lois, que je sers,
» me menaçoient seulement le bout du doigt,
» j'irois sur le champ en trouver d'autres, en
» quelque pays que ce fût, L. 3. *des Essais*, c.

ser d'aujourd'hui n'assujettira point mes actions futures. Celui qui dispose des jours, qui dépendent du destin, ressemble à un dissipateur qui engage son bien avant qu'il en soit le maître (*a*).

Notre vie devroit être telle, qu'un Poëme bien conduit; le Poëte, qui joint le plus utile au plus agréable, atteint la perfection de son Art. Que d'autres choisissent les Vers héroïques! Pour moi je prens Pindare pour mon modele. Le sujet de mes Vers sera grave, mais leur marche sera libre; leur mesure ne sera point coupée par des nombres toûjours égaux; le retour continuel des mêmes sons feroit toûjours entendre le même carillon; ainsi chaque jour ne

NOTES.

Je cite Montagne, d'autant plus volontiers qu'il ne se farde point, comme la plûpart des Auteurs, en disant sincerement ce qu'il pensoit; il a dit, ce que presque tous les hommes pensent; Montagne a étudié la nature dans lui-même.

(*a*) L'Auteur entre ensuite dans la description de la vie dépendante des Religieux; je ne traduirai point cet endroit, leur état est trop respectable, pour être l'objet d'une Satyre.

ressemblera

ressemblera point exactement au jour qui l'aura précédé; ma versification me laissera mille libertés, que je ménagerai, sans cependant en abuser; j'en profiterai plutôt dans mes vers, pour adoucir leurs sons, ou pour annoblir leurs pensées. Je ne sortirai point de mon sujet; je n'irai point chercher des transitions, pour passer à un autre: ma Muse ne franchira point des Ponts ni des Barrieres; elle ne s'échappera point dans des chemins étroits, comme si elle eût commis quelque crime, dont elle craignît d'être punie; ainsi le Roi des oiseaux ne dévore point sa proie toute entiere; il se contente d'en sucer le sang le plus pur: fier & ambitieux dans sa faim, il dédaigne de prendre une nourriture trop abondante (*a*): il vo-

NOTES.

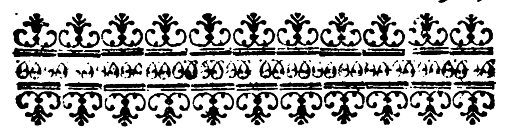
(*a*) J'ai conservé cette strophe pour sa singularité. Il seroit difficile d'en trouver de pareille dans les Anciens & dans les Modernes; on la lit cependant avec une sorte de plaisir, toute bisarre qu'elle est, à cause du grand nombre d'idées qu'elle présente à l'imagination. Cowley réunit, sous le même coup d'œil, la peinture de ses vers & de ses mœurs, & il donne en même tems une idée de la Poésie de

le avec courage à un nouveau gibier, & il laiſſe les reſtes de la proie déchirée à des Milans, & d'autres Oiſeaux qu'il mépriſe.

NOTES.

Pindare. Il n'y a preſque que cet écart, & cette derniere comparaiſon, qui donne à la Piece de Cowley quelque reſſemblance avec l'Ode.





AVERTISSEMENT

Sur la Piece ſuivante.

APRE'S le rétabliſſement de Charles II. l'Angleterre perdit inſenſiblement ſa joie, & rentra, peu à peu, dans ſes anciens troubles. On conſpira pluſieurs fois contre le Roi, qu'on avoit deſiré avec tant d'ardeur; on chaſſa du Thrône ſon frere Jacques II. & on mit en ſa place le Prince d'Orange. Cette nouvelle révolution ranima les Poëtes, entre leſquels Mathieu Prior tenoit alors le premier rang; il ne devoit qu'à lui-même ſa gloire; on ne pouvoit pas être d'une naiſſance plus obſcure, ni d'un plus grand mérite.

Il servoit dans un Cabaret à Londres ; le C. de Dorset, & le Duc de Buckingham, y dînoient un jour ensemble ; ils ne pouvoient s'accorder sur un passage de Shakespear ; le C. de Dorset, pour plaisanter, s'avisa de consulter le jeune Prior ; celui-ci démêla si bien le sens de ce passage, que le C. de Dorset résolut de le faire étudier à ses dépens : son mérite de grand Poëte le cédoit à celui de grand Négociateur. La Reine Anne l'envoya en France en 1707. pour traiter secretement de la Paix ; il fut Plénipotentiaire, & Envoyé extraordinaire d'Angleterre, en 1712. je vais le faire connoître par quelques-unes de ses Odes.

Celle qui suit est véritablement sublime, & par son sujet, & par la maniere dont il est traité. La gloire de Guillaume III. & de Marie, Roi & Reine d'Angle-

terre, en eſt le ſujet. La forme en eſt à peu près ſemblable à celle du Poëme ſéculaire d'Horace. Cette Ode fut faite pour être chantée le premier jour de l'année 1694. comme Horace invoque Apollon & Diane, Prior adreſſe ſon Ode au Soleil.





HYMNE
AU SOLEIL,

Chantée en présence de leurs Majestés,

Par MATHIEU PRIOR.



Vous *(a)*, qui êtes la lumiere du monde ; & qui réglez le cours des années, hâtez-vous de vous élever sur votre char, & d'ouvrir votre brillante carriere ; considérez les climats, où

NOTES.

(*a*) » *Alme Sol, curru nitido diem qui*
» *Promis, & celas, aliusque, & idem*
» *Nasceris, possis nihil urbe Roma*
» *Visere majus.* Hor. Carm. Sec.

» Toi, qui vois tout ce qui respire,
» Soleil puisse-tu ne rien voir,
» De si puissant que cet Empire !
Danchet, Prologue d'Hésione.

vous portez le jour ; ſouvenez-vous des tems que vous avez éclairés de vos premiers rayons ; retracez-vous les lieux où vous avez commencé à faire ſentir votre pouvoir bienfaiſant, & reconnoiſſez que vous avez vû régner ſur l'Angleterre le plus grand des Rois, & la plus aimable des Reines, qui aient jamais ſauvé un Empire, & fait la gloire du Thrône. *(a)*

Que votre divinité ſoit reſpectée, ô Soleil ! Que le retour de l'année ſoit auſſi heureux pour nous, que le Printems fera croître de lauriers ſur le front de Guillaume, & que l'Eté fera voler de plaiſirs ſur les pas de Marie. Les bienfaits, dont ces ſaiſons combleront nos Souverains, ſeront pour nous l'époque la plus célebre ; nous commencerons par eux à compter nos années. *(b)* Les Rois gouver-

NOTES.

(*a*) » ——— *O, qua Sol habitabiles*
» *Illuſtrat oras, maxime Principum.*
Hor. Ode XIV. L. IV.

Il eſt eſſentiel à l'Ode que les Rois qu'elle célebre ſoient les plus grands des Rois.

(*b*) » *Regum timendorum in proprios greges,*
» *Reges in ipſos Imperium eſt Jovis.* Hor.

nent & éclairent tout ce qui est sur la Terre ; vous gouvernez & éclairez tout ce qui est dans les Cieux.

Digne fils de Jupiter, que notre Héros soit tel que vous ; qu'il soit aussi ardent, & aussi impétueux que vous l'êtes dans vos combats ; qu'il soit revêtu de la Majesté que vous faites paroître lorsque vous descendez des montagnes de Délos, armé de toutes vos fleches, & environné de toute votre gloire ; que ce Héros prenne, comme vous, ses armes, pour domter la fureur de Pithon (*a*), & donner la paix & la joie aux Nations insultées.

Choisissez dans les tems les plus heureux, & dans les plus belles années, des heures agréables & bienfaisantes ; ces heures, qui ont eu

NOTES.

» C'est le courroux des Rois qui fait armer la
» Terre ;
» C'est le courroux des Dieux qui fait armer
» les Rois. *Rousseau.*

(*a*) On sçait que Pithon étoit un serpent, engendré dans une terre marécageuse, & que ce monstre aquatique, redouté dans son pays & dans les contrées voisines, fut vaincu par Apollon.

pour nos Rois & nos Citoyens de tendres inquiétudes, & qui les ont défendus dans de justes guerres; ces heures, dont l'Histoire conservera un souvenir éternel. Elles ont consacré la gloire immortelle de Nassaw, pour a oir sauvé un Lmpire, & gagné des Batailles.

Faites marcher ces heures avec la pompe la plus brillante; ordonnez-leur de former un jour heureux; qu'il soit marqué, dans vos fastes, pour servir la gloire de Guillaume, & les destinées de l'Europe; qu'il soit couronné de grands évenemens; qu'il soit suivi d'heureux succès *(a)*; qu'il n'y ait pas de plus beau jour dans l'année, & qu'il nous ramene la paix avec le vainqueur.

Soleil, dont la sagesse égale la puissance, nous implorons encore votre divinité *(b)*, pour le bonheur de la

NOTES.

(*a*) Les imprécations de Job contre le jour, & les heures qui l'ont vû naître, ont fourni peut-être ces idées au Poëte

(*b*) Il vaudroit mieux que l'on ne donnât point au Soleil le nom de divinité, dans une Ode qui célebre des évenemens aussi récens. Le Poëte auroit pû, comme les Prophetes, ani-

Reine & pour le nôtre ; rassemblez encore des heures bienfaisantes ; ces heures, que la sagesse a conduites dans nos conseils, pour les rendre heureux ; ces heures, qui ont établi des Lois, & fondé des Empires, sous de favorables augures ; ces heures enfin, sources fécondes de projets, sagement concertés, par lesquels le regne d'Elizabeth fut si florissant, qu'il annonçoit la gloire, encore plus brillante, du regne de Marie.

A mesure que ces heures avanceront vers nous, chargez leurs ailes des thrésors que vous découvrirez dans les terres où vous faites lever le jour, & de tous les plaisirs que l'homme peut desirer, & que le Ciel peut répandre. Faites joüir notre grande Reine de tous les biens que ses soins procurent à son Peuple.

(*a*) Dieu des vers & du jour,

NOTES.

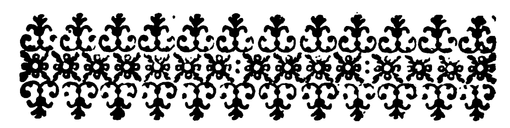
mer & personifier le Soleil, sans en faire un Dieu.

(*a*) Cette derniere strophe, qui n'est pas la moins belle, est une des plus longues : beaucoup d'Odes Angloises sont irrégulieres ; cette irrégularité prétendue est peut-être une beauté, dont nos Cantates pourroient nous

chantez les loüanges de nos deux Souverains ; votre gloire dépend de leur gloire ; inſpirez nos Poëtes ; apprenez-leur à orner leurs productions immortelles du nom de Guillaume ; ordonnez à ceux qui ne ſont point encore nés de prendre Marie pour le digne ſujet de leurs chants ; que le plan de leurs ouvrages ſoit fondé à jamais ſur les Eloges réunis de Guillaume & de Marie ; ils n'ont point à demander une nouvelle matiere pour leurs vers ; ils n'ont point à craindre d'en épuiſer la ſource : la nature ſeroit plutôt ſans harmonie : vous perdriez plutôt le pouvoir de toucher la Lyre, & de répandre la lumiere.

NOTES.

donner une idée. Terminer les ſtrophes, & meſurer les vers toûjours de la même maniere, c'eſt répéter toûjours le même carillon, ſuivant l'expreſſion de Cowley ; cette variété agréable bannit la Monotonie; il y a des penſées qu'il faut étendre ; il y en a qu'il faut reſſerrer : les unes doivent être développées & ſoûtenues pour ſuſpendre l'attention : il faut que les autres ſoient autant de traits redoublés, qui pénetrent vivement l'ame.



AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

AU commencement de l'année 1696. il se fit à Londres une conspiration contre le Roi Guillaume ; le projet étoit de l'assassiner , lorsqu'il iroit à la chasse ; il devoit s'exécuter le 25. de Février : mais le Roi, ayant découvert cet attentat, ne sortit point de son Palais ; il fit arrêter quinze des complices, qui furent condamnés à mort. L'Ode qui suit, célebre cet évenement avec toute la majesté & toute la pompe de la Religion & de la Poësie ; nous n'avons point de pieces de cette espece parmi nous. Il est surprenant que nos Poëtes n'aient

pas plus profité du merveilleux de notre Religion, pour relever notre Poësie : peut-être, qu'en voyant les Anglois s'ouvrir cette nouvelle route, nous marcherons sur leurs pas, & qu'après les avoir suivis, nous leur apprendrons nous suivre.



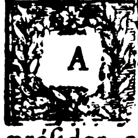


ODE

PRÉSENTÉE AU ROI

Après la découverte de la conspiration en 1696.

Par MATHIEU PRIOR.



NGES (*a*), qui vous occupez du soin de l'Univers; vous, que l'Eternel envoye sur la terre, pour présider aux actions des hommes;

NOTES.

(*a*) Les Saints Peres, d'après les Livres Sacrés, nous apprennent que les Anges ont reçû de Dieu la charge de veiller, non-seulement sur le Monde entier, sur les Cieux, sur la Terre, sur les Empires, sur les Villes, mais sur tous les Hommes, & sur toutes les Créatures; cette idée est une des sources les plus fécondes, où les Poëtes peuvent puiser le sublime & le merveilleux de la Poësie Les Anges peuvent nous dédommager de toutes les Divinités du Paganisme.

vous, qui faites rouler ſans ceſſe, avec une force ſecrete & puiſſante, le Globe que nous habitons, & qui élevez ou renverſez, à votre gré, les Empires; de pieux Monarques implorent votre ſecours ſacré, & avant que de monter & après être montés ſur le Thrône dont ils étoient dignes: mais les Tyrans tremblent, ils craignent que vos juſtes decrets ne transferent leurs Sceptres à d'autres Rois, & ne rendent la liberté à leurs Peuples opprimés. L'Angleterre, délivrée de la tyrannie, eſt proſternée aux piés de vos Autels; exaucez ſes vœux; vos ſoins les autoriſent. Elle vous demande que les faiſceaux de la Magiſtrature relevent la dignité de ſes Juges, & faſſent reſpecter leur Tribunal redoutable; que l'appareil terrible des Lois étonne les traîtres, & faſſe tomber les poignards de leurs mains perfides *(a)*; que la Juſtice tienne la balance, prononce ſon Arrêt, & frappe enſuite de ſon glaive.

NOTES.

(*a*) Le Roi envoya ordre au Parlement de recercher, & de punir les auteurs de la conſpiration.

L'Angleterre reconnoît aujourd'hui qu'elle doit son salut à votre protection puissante; vous lui avez appris à séparer ses vrais enfans des parricides; elle respire & elle regne, après avoir désarmé la fureur impie des méchans. Le Prince qui lui a rendu sa liberté, vient encore de briser ses fers.

Puissant Ministre des Cieux, Chef de tous les Esprits qui veillent sur les hommes, soyez à jamais couvert de gloire; c'est vous, qui fûtes autrefois envoyé dans la Cour d'Israël, pour verser secretement, dans l'ame de David, une force héroïque; c'est vous, qui trompâtes la fureur insensée du cruel Saül, & qui détournâtes le coup qu'il vouloit porter à son illustre Rival; c'est vous, qui, sur les bords heureux de la Boyne, avez couvert le front de Guillaume de votre bouclier céleste; quand la Puissance Divine eut exposé au canon la tête qui devoit être couronnée, & le Héros dont il devoit respecter la vie.

Anges des Cieux, continuez d'étendre vos soins sur nous; la vie de Guillaume sera sans danger, comme sa gloire est sans tache; vous serez son appui, comme il est le nôtre, &

vous ſauverez le Roi, comme il a ſauvé ſon Empire.

Nous contemplons vos images dans nos pieux Monarques; nous admirons vos actions dans celles de notre Prince; le Ciel lui a ordonné, comme à vous, de punir & de récompenſer, de venger le monde, & de lui donner la paix.

La Divinité s'eſt rendue à nos voeux; l'Angleterre triomphe : Guillaume regne : mais ce Héros, ſi cher à la terre, ſi aimé des Cieux, doit être exercé par la guerre, & éprouvé par les dangers; il faut que ſes ennemis couronnent ſa gloire; il faut qu'il aſſûre ſon Thrône ſur leurs ruines.

Quand une tempête s'éleve tout à coup avec fureur; quand les vents déchaînés mugiſſent; quand les Ondes enflées écument, la Reine des Mers regarde avec pitié les troubles qui agitent ſon vaſte Empire; le courroux de ſon ſujet rébelle n'excite que ſon mépris. En vain les flots irrités ſe précipitent ſur les Rochers de l'Angleterre : leurs efforts ne font qu'affermir ſes fondemens; les vagues mugiſſantes ne font que blanchir ſur ſon rivage victorieux; elles voudroient, en

vain, pousser plus loin leur fureur : elles se retirent en grondant ; l'Angleterre, toûjours tranquile, les voit se briser, se dissiper, & périr à ses piés. (a)

Des prodiges, toûjours renaissans, feront la gloire de Guillaume ; sa puissance rétablie soûtiendra toûjours son Thrône. Voyez ce Monarque s'ouvrir un chemin assûré au travers du liquide élément ; l'Océan, qui reconnoît l'Angleterre pour sa Souveraine, se réjoüit de porter son Roi sur ses Ondes ; le tonnerre de ses Flottes annonce au monde le maître à qui elles obéïssent, & le Héros dont elles portent les armes ; les vents favorables enflent les voiles ; le rivage est couvert & obscurci d'une foule de Peuple. Il voit diverses Nations, orgueilleuses de se soûmettre à ses Lois, re-

NOTES.

(a) On a comparé, de toutes les manieres, un homme dont rien ne peut ébranler la fermeté, à un Rocher immobile au milieu des vagues agitées : mais on n'avoit point, peut-être, employé cette comparaison d'une maniere aussi originale ; il semble qu'elle est faite pour l'Angleterre. On a dû remarquer dans cet Ouvrage, que les Anglois ajoûtent, presque toûjours, aux traits qu'ils imitent.

mercier le Ciel de son heureuse arrivée ; il entend ses généraux publier, chacun dans sa Langue, les loüanges de leur chef.

Enflammés d'une noble émulation, & d'une gloire jalouse, ils écoutent & ils répetent à l'envi, le récit de ses conquêtes (*a*), ils racontent, les uns aux autres, comment la Flandre

NOTES.

(*a*) Ne diroit-on pas que Guillaume III. auroit été le plus grand & le plus heureux de tous les Héros ? Le Maréchal de Luxembourg l'avoit toûjours battu ; ce grand Homme ; ce rival de Monsieur de Turenne, mourut en 1695. le Poëte publia cette Ode en 1696. il ne pouvoit célébrer judicieusement qu'une seule année : mais, à quoi se réduisit-elle, après tant de défaites ? A la prise de Namur. Le Maréchal de Boufiers, qui s'étoit jetté dans cette Place avec un petit nombre de Troupes, s'y défendit jusqu'à la derniere extrémité, & n'en sortit qu'avec les honneurs de la guerre ; il y acquit du moins autant de gloire que Guillaume, qui avoit assiégé cette Place avec une puissante Armée, & aidé du fameux Cohorn, un des plus grands Ingénieurs de ce tems-là. Il faut encore rabattre le bombardement de Bruxelles, par le Duc de Villeroy, & l'avantage considérable que ce Général remporta sur le Prince de Vaudemont. On doit permettre l'hyperbole aux Poëtes Lyriques, mais ils ne doivent pas en abuser.

délivrée a reconnue le bras victorieux de son Héros, & comment elle a tremblé pour le courage même qu'elle admiroit.

Loin d'ici noires embuches; guerre perfide, tombe dans la nuit sombre, ton ancienne demeure; & vous, Bellone, pleurez: votre cruel orgueil est domté: il est enchaîné au char du Vainqueur avec des fers d'airains (*a*), & des chaînes éternelles. Ainsi le repos de l'Europe le demande; ainsi les destinées de notre Prince l'ordonnent; que sa situation est heureuse! Son intégrité & sa justice font sa sûreté! Sa douceur & sa clémence font sa grandeur; il voit à ses piés les traits de ses ennemis, tournés contre eux, & le glaive de la mort est émoussé.

NOTES.

(*a*) Cette image n'approche pas encore de la force de celle-ci.

Furor impius intus
Sæva sedens super arma, & centum vinctus ahenis,
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
Eneid. L. 1.

C'est aux Sculpteurs, aux Peintres, aux Poëtes, à bien étudier, & à bien saisir tous les traits de cette figure vivante.

AVERTISSEMENT

Sur les trois Pieces ſuivantes.

JE ne perds point de vûe les Anciens dans cet Ouvrage, le génie des Anglois eſt hardi : mais cette hardieſſe n'eſt pas toûjours réglée ; il eſt bon de lui oppoſer le génie des Anciens. Si le goût des Anglois pouvoit altérer le nôtre, le goût de l'antiquité lui rendroit ſa pureté & ſa perfection ; ainſi, je m'attache à inſérer dans chaque genre quelques Pieces imitées des Anciens, & à faire voir comment les Anglois ont appliqué les tours & les expreſſions de l'antiquité à leurs mœurs & à leurs uſages, & les loüanges des anciens Héros aux grands Hommes de leur pays. L'Ode qui ſuit eſt morale ; les deux autres ſont héroïques ; la premiere eſt de Prior ; les dernieres ſont de Walsh.



ODE

A LA ME'MOIRE

DE GEORGE VILIERS,

Ecuyer, noyé dans la Riviere de Piava, dans le Frioul, proche Venise.

Imitée de l'Ode d'Horace 28. L. 1.

Par PRIOR.



IMABLE & infortuné Viliers, puisque vous deviez perdre si promptement la vie (*a*), pourquoi vos espérances inquietes vous conduisoient

NOTES.

(*a*) Presque toutes les moralités de cette Ode sont tirées d'Horace.

Quid brevi, fortes jaculamur, ævo
Multa, &c.
Nec-quicquam tibi prodest,
Ærias tentasse domos, animoque rotundum,
Percurrisse polum, morituro, &c.

elles d'un pôle à l'autre, lorſque la jeuneſſe n'ombrageoit pas encore vos joues d'un tendre coton, & ne promettoit pas encore que vous alliez bientôt devenir homme ? A quoi vous ont ſervi ces travaux, ces ſoins, qui vous ont occupé dans un âge plus mûr ? Le bruit de la guerre *(a)* vous réveilloit avant le lever de l'aurore, & vous ſoûteniez encore le poids des armes à l'entrée de la nuit; vous mépriſiez les ardeurs de l'été; vous braviez les rigueurs de l'hyver; vous pourſuiviez de climats en climats, les ennemis de votre Patrie; vous engagiez la fortune dans votre parti; vous forciez la furieuſe Bellone à ſe ſoûmettre à l'aimable paix; enfin, vous procuriez à notre Reine bienfaiſante & généreuſe le plaiſir de couronner de lauriers les cheveux blancs de ſes Héros.

En vain nous penſerions que l'hom-

NOTES.

(*a*) Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits;
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace;
L'Eté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace. *Boil. Lutr.*

me, tout libre qu'il est, pourroit hâter ou retarder sa derniere heure. Le terme de notre vie ne dépend point de nous, il étoit fixé avant que nous vissions le jour. La mort ne craint point l'avenir ; le hasard ne peut la tromper : elle tient d'une main sa faux tranchante ; elle peuple le tombeau du grand Henry, & conduit avec fierté la danse d'Holbens (*a*).

(*b*) Toutes les conditions, tous les âges, sont les victimes de ta fureur, Tyran cruel des Nations ; la puissance de Guillaume, les graces de Marie, n'ont pû te fléchir ni te désarmer. Le jeune Churchill est mort lorsqu'il commençoit à vivre ; le tombeau attend depuis long-tems le vieux Bradford, courbé sous le poids des années : en vain la sagesse & l'éloquence deman-

NOTES.

(*a*) Holbens est un Peintre célebre, qui a représenté la mort conduisant au tombeau les Rois, les Guerriers, les jeunes gens, les Vieillards, &c. on voit cet Ouvrage à Bâle.

(*a*) *Mista senum ac juvenum densantur funera, nullum*
Sæva caput Proserpina fugit, &c.
Non, Torquate, genus, non te facundia, non te
Restituet pietas, &c. Hor.

deroient

deroient un moment de délai: Mécenes & Saville, Socrate & Hyde, (*a*) Juges éclairés des Ecrits des Sçavans & du mérite des hommes, ne ſont plus ; leurs enfans feront, à leur tour, le voyage ténébreux que leurs peres ont fait.

(*b*) Le Sage qui ſoûtenoit, que nos corps étant détruits, nos ames rentreront dans d'autres, le fameux Pythagore, après être né & mort tant de fois, comme il le prétendoit, eſt enfin parti ſans retour. Le fou Aſgil (*c*), qui s'étoit livré aux plus ridicules erreurs, fut enfin convaincu qu'il falloit mourir, après s'être moqué long-tems de la

NOTES.

(*a*) Rien de plus délicat que le tour indirect de cette louange. Boileau en avoit donné l'exemple à l'Auteur.

» Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être
» ouis ;
» Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre ou Loüis.

L'Art Poëtique.

(*b*) *Tartara Panthoïden iterùm habentque orco Demiſſum*, &c.

(*c*) Aſgil, Gentilhomme de la Chambre des Communes, diſoit que les hommes ſeroient immortels ſur la terre, s'ils ne perdoient point la foi.

mort. Les uns s'élancent d'un Vaisseau brisé dans les flots (*a*), & ils trouvent dans la Mer le trépas qu'ils avoient voulu éviter; les autres, échappés aux fureurs de cet élément perfide, sont frappés de maladies, & réduits au tombeau sur le rivage. On meurt dans les Pays étrangers, ou dans sa Patrie; dans la guerre, ou dans la paix; de fatigue, ou de repos. Chaque saison nouvelle apporte son poison: l'Hyver est accompagné de rhumes: le Printems de fievres. L'humide & le sec, le froid & le chaud, sont les ministres de la mort; ils viennent à l'heure qu'elle leur a prescrite, & dès que la nature, attentive à ses ordres, les a connus, elle les exécute. Un pepin & un cheveu nous ôtent la vie (*b*).

Proserpine vole sans cesse, par des sentiers inconnus, sur nos têtes, dont elle fait sa proie; elle verse son poi-

NOTES.

(*a*) *Dant alios furiæ torvo spectacula Marti;*
Exitio est avidis mare nautis. Hor.

(*b*) Horace n'est point entré dans cette énumération; l'Ode dédaigne ces lieux communs. On dit qu'un cheveu, avalé dans du lait, étrangla Fabius, & qu'un pepin de raisin fit mourir Anacréon & Sophocle.

on lent, ou elle décoche ses traits cruels sur la terre & la mer : les différens coups qu'elle porte affermissent son Empire éternel.

(*a*) L'affreuse Déesse s'arrêta sur les bords de la Piava, & donna ses ordres aux flots. Celui que j'aimois depuis si long-tems, celui que je pleurerai toûjours, hâtoit son retour avec une diligence qui lui fut funeste. Hélas ! c'étoit l'amour de sa Patrie ; c'étoit la tendre inquiétude qu'il avoit pour elle qui le pressoient : il se préparoit, pendant la paix, à prendre les armes pour ses Concitoyens ; il pensoit à calmer les craintes de ses amis, & il leur promettoit, dans son coeur, de leur consacrer ses dernieres années.

NOTES.

(*a*) Le Poëte s'étoit écarté dans des digressions morales, depuis la onzieme strophe jusqu'à celle-ci ; il commence enfin à exprimer sa vive douleur ; il auroit dû d'abord s'y abandonner, &, à mesure qu'elle se seroit affoiblie, entrer peu à peu dans les réflexions : voil l'ordre que Rousseau a suivi judicieusement dans son Ode sur la mort du Prince de Conti ; le sentiment est le premier mouvement de l'ame, la réflexion en est le second.

Par quel févere décret du fort, trifte victime des deftinées, ne verrez-vous plus votre Patrie ? N'aurez-vous plus de combats à foûtenir, de victoires à remporter ? Il n'y a plus d'avenir pour vous ; la mort vous menace ; elle va prononcer votre fentence.

Qu'entens-je ? La fiere Déeffe eft obéie ; les vents grondent ; l'orage tombe ; les eaux s'enflent : tendre parent, aimable ami . . . . mais en vain tous les hommes enfemble pouffe-roient des cris ; la puiffante deftinée leur diroit, pleurez mortels, pleurez tous, Viliers va s'enfevelir dans une Région profonde, où tout le monde fe précipite *(a)*, & d'où perfonne ne fort.

Qui que vous foyez, que l'intérêt ou le plaifir ont conduit fur les bords de cette Riviere funefte, ou vers ces Prairies voifines, fi vous en approchez, vous trouverez le touchant objet que pleurent mes vers. Lavez avec des mains religieufes ce corps pâle & défiguré ; ôtez cette herbe impure, &

NOTES.

(*a*) *Facilis defcenfus Averni.* En. L. 6.

ce vil sable qui le déshonore ; portez ce Héros, avec douleur & avec respect, dans le tombeau ; hélas ! voilà les seuls honneurs qu'il pourra recevoir de vous. Jettez sur son corps une terre parfumée & odoriférante ; plantez des lauriers sur le lieu où sa tête repose ; que la terre lui soit légere, & que des arbres verds ombragent son tombeau : & vous, qui lui rendez ces devoirs pieux, que le juste Ciel défende votre vie de tous les dangers auxquels vous serez exposé loin de votre Patrie, ou dans son sein. Quand le pouvoir menaçant du Juge infernal, fera sortir votre nom de l'urne ténébreuse ; quand, expirant sous ses coups, vous serez étendu sans couleur & sans vie, comme l'infortuné à qui vous venez d'accorder la sépulture ; puisse quelque ami charitable être touché de la même pitié, & rendre alors les mêmes honneurs aux tristes dépouilles que vous laisserez après vous (*a*).

NOTES.

(*a*) Ces deux dernieres strophes sont tirées de l'Ode d'Horace, mais le Poëte Anglois est plus tendre & plus touchant que le Poëte Latin.

AVERTISSEMENT

Sur les deux Pieces suivantes.

GUILLAUME WALSH, Ecuyer de la Reine Anne, est l'Auteur des deux Odes qui suivent. Dryden faisoit grand cas de son esprit & de son goût; il mourut âgé de 49. ans, en 1708. un an avant l'impression de l'Essai de Pope sur la Critique; ce Poëme finit par son Eloge. La maniere dont il est traduit par M. l'Abbé du Resnel fait autant d'honneur à M. Pope qu'à M. Walsh.

» Du Parnasse envieux, ce mortel si chéri,
» Tel Walsh, des doctes Sœurs le juge favori;
» Condamnoit sans aigreur, & louoit sans bas-
» sesse;
» Cœur rempli de droiture, esprit plein de jus-
» tesse,
» Doux & compatissant pour les fautes d'autrui;
» Il fut de la vertu le plus solide appui.
» Chere ombre recevez, pour prix de mon es-
» time,
» D'un cœur reconnoissant le tribut légitime;

» Jeune, conduit par vous, dans le sacré Val-
» lon,
» Votre esprit lumineux me tint lieu d'Apol-
» lon :
» Mais séparé de vous, sans ardeur sans res-
» sources,
» Je ne hasarde plus que de légeres courses.

Voici le jugement que M. l'Abbé du Resnel a porté sur ce Poëte. » Johnson, Imprimeur à Londres, a donné six volumes d'Œuvres mêlées, c'est-là seulement » qu'on trouve les restes inestimables du sieur Walsh. Quoique ses » compositions soient très-exactes, » elles ont un air libre & négligé, » qui leur donne une grace & une » douceur singuliere. C'est dommage que le respect qu'il avoit » pour le Public l'ait engagé à supprimer plusieurs de ses Pieces, » dans lesquelles tout autre que » lui n'auroit peut-être trouvé aucun défaut. «

Avec de tels garans, on doit avoir une grande idée des Odes

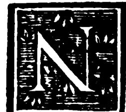
dont on va voir la traduction: mais on ne peut pas juger du mérite d'un Poëte par deux Pieces seulement. Comme leur beauté consiste principalement dans l'imitation d'Horace, j'invite le Lecteur à lire le Poëte Latin, & à le comparer avec le Poëte Anglois.





O D E
A LA LOUANGE DE GUILLAUME III. ET DE LA REINE ANNE,
Imitée d'Horace, Ode III. L. 3.

Par GUILLAUME WALSH, *Ecuyer.*



NI l'espérance, ni la crainte, ne peuvent aveugler le sage & le juste. Attaché constamment à ses principes (*a*), & fidele à la vérité, les passions ne

NOTES.

(*a*) Les trois premieres strophes sont assez semblables à celles d'Horace; il y a cependant assez de différence pour qu'elles ne paroissent point être une pure traduction; ce sont des copies qui ont leur caractere particulier, & qui ne sont point serviles.

peuvent renverser ses projets ; & l'amour, ce tyran des cœurs, ne peut ébranler la fermeté de son ame.

Ni les factions qui respirent la vengeance, ni les menaces d'une Cour furieuse, ni les tempêtes funestes aux Flottes, ni le tonnerre qui gronde sur sa tête, ne peuvent rien sur lui : que le monde tombe en ruine & lui donne la mort, l'ame du juste est toûjours tranquile.

C'est cette fermeté qui fit la gloire de la Grece, & qui rendit les Romains redoutables à leurs ennemis : voilà la vertu que les Poëtes ont chantée ; voilà la route que les Héros se sont tracée. Les belles actions ont fait d'Hercule un Dieu, & du grand Nassaw un Roi *(a)*.

Inébranlable sur son Vaisseau, il regarde, sans s'émouvoir, les flots impétueux que les tempêtes soûlevent, & il dit, » la vertu se fera un

NOTES.

(*a*) Le Poëte n'a pris dans Horace que les traits qui conviennent à son sujet ; il a laissé tout ce qui pouvoit être étranger à la gloire de son Héros ; il ne le perd point de vûe, & le dernier trait, qui est original, est une heureuse transition.

» chemin ſur les ondes. Le vent pourra » arrêter quelque tems ma courſe, » mais il ne pourra changer mes pro- » jets.

» Ceux que l'eſpérance enflamme » pour les biens de la fortune; ceux » que la vanité conduit à la gloire » peuvent s'abandonner à la crainte: » mais la liberté fugitive, la loi expi- » rante, me demandent du ſecours; » je viens défendre ces malheureux; » je viens les mettre à couvert des » traits qui menacent leur vie (*a*).

» La Loi reprend de nouvelles for- » ces; la Religion diſſipe les nuages » qui l'environnent, & tire, de ſon » obſcurité même, un éclat plus lu- » mineux. Déjà nos Vaiſſeaux ont » ſoûmis les ondes, & notre jeuneſſe, » plus courageuſe, va porter la terreur » chez l'ennemi.

» Vos promeſſes, ô deſtinées, n'ont

NOTES.

(*a*) Le Poëte, emporté par ſon enthouſiaſme, oublie bientôt Horace; il acheve ſeul la carriere qu'il avoit commencée avec lui. Ses premiers efforts ne ſont pas heureux; il compare les Miniſtres de la Religion Catholique, & du Roi de France, à des Sauterelles produites par le vent d'Occident.

» point été bornées au tems où j'ai » vécu. Quand, débarrassé des soins » pénibles de la vie, j'aurai quitté le » sceptre, il se soûtiendra, & il fleuri» ra dans les mains d'une grande Rei» ne; il donnera des Lois au reste du » monde.

» Elle réconciliera, par une puis» sante union, ses sujets divisés. Les » Monarques combattront sous ses » étendards; des Armées entieres por» teront ses fers: elle rétablira l'Italie » sur ses fondemens ébranlés; elle ren» dra à l'aigle de l'Empire ses ailes; » elle placera un Roi sur le Thrône » d'Espagne (*a*).

NOTES.

(*a*) Ce discours du Roi Guillaume a son germe dans celui qu'Horace fait tenir à Junon; c'est une prédiction assez brillante. J'ai retranché les deux strophes suivantes, parce qu'elles semblent justifier la tolérance de toutes les Religions, laquelle est si contraire au repos public, & à la bonne constitution d'un Empire; elles attaquent aussi, avec indécence, la Religion Catholique: la beauté de la Poësie ne dédommageroit pas de la répugnance qu'un François judicieux auroit à les lire. Je ne releverai pas l'éloge fastueux que le Poëte donne à la Reine Anne; ce n'est pas d'aujourd'hui

Mais ces chants ne conviennent point à votre Lyre, ô Muſe, vous voulez vous élever trop haut pour pouvoir vous ſoûtenir. Eſt-ce à vous à entrer dans les Conſeils des Dieux & des Rois, qui ſont leurs images? Ceſſez d'abaiſſer d'auſſi grands événemens par des vers qui en ſont ſi peu dignes.

NOTES.

que nos voiſins s'imaginent que tout ſe fait par eux dans l'Europe.

L'Ode ſuivante eſt dans le goût de celle-ci; quelques-unes des remarques, que je viens de faire, me diſpenſeront d'en ajoûter d'autres à la Piece qu'on va lire.





ODE

IMITÉE D'HORACE,

Livre IV. Ode V.

AU DUC DE MALBOROUGH.

VOUS, à qui le Ciel favorable a daigné soûrire dès votre naissance ; vous le meilleur & le plus vaillant de nos Héros, vous êtes trop long-tems éloigné de notre Isle ; les Anglois infortunés soûpirent après votre retour ; le Sénat impatient attend votre arrivée, pour assûrer au premier de ses Guerriers la gloire qui est dûe à ses conquêtes.

Revenez, grand Prince, faites encore briller ces traits qui embellissoient cet Empire ; votre présence, aussi aimable que le Printems, répand sur nous une lumiere égale à celle du So-

leil : la Terre en eſt plus agréable ; le Ciel en eſt plus ſerein.

Comme une tendre mere gémit de la longue abſence de ſon fils, qui, retenu par des vents contraires dans des Régions éloignées, eſt ſéparé de la maiſon Paternelle, & de ſes tendres embraſſemens ; elle ne détourne point les yeux du rivage, dans l'eſpérance de revoir ſon fils ; elle n'épargne ni les vœux, ni les prieres, ni les larmes ; c'eſt ainſi que notre Patrie ſoûpire, & vous redemande à l'Allemagne.

L'Angleterre, ſauvée par vous, voit tranquilement ſes bœufs labourer ſes Campagnes, & Cérès épuiſer les thréſors de l'abondance, & nous enrichir de ſes dons. Elle voit nos ſuccès répondre à nos deſirs, vos victoires ſur la Terre aſſûrent notre puiſſance ſur la Mer, & la vertu eſt accréditée par vos belles actions.

C'eſt à vous, c'eſt à vos exemples vertueux, que les grands doivent leurs mœurs ; les enfans ont une heureuſe reſſemblance avec leurs peres, & n'en peuvent être déſavoüés ; les Lois reprennent leur vigueur, & ceux qui oſent les tranſgreſſer, voyent les

châtimens ſuivre de près leurs crimes.

Nous ne craignons plus l'Ecoſſe inquiete. Ni les trompeuſes intrigues de la Baviere, ni la Hongrie, ni la Suede, ne peuvent plus nous étonner, pourvû que Malborough joüiſſe de la lumiere: que le monde entier s'arme contre nous, nous trouverons notre ſûreté dans la vie de Malborough.

Vivez grand Héros, & nous menerons des jours tranquiles; nos fleurs & nos fruits croîtront en ſûreté. Nous élaguerons le ſicomore; nous taillerons la vigne; nous joüirons de nos terres & de nos héritages; nous nous ſoûviendrons toûjours de celui à qui nous les devons, & nous célébrerons, dans nos Fêtes, le Citoyen qui nous les a procurées.

Nos verres feront le tour de nos tables, couronnées de nos vins; elles retentiront de vos loüanges & de nos vœux; nous joindrons votre nom à celui de notre Reine; nous reſpecterons votre gloire, comme la Grece reſpectoit celle de Caſtor & d'Hercule.

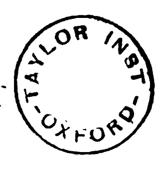
Grand Prince, daignez écouter la priere que vous fait ma Muſe; revenez, & faites durer nos Fêtes; perpétuez-

pétuez-les dans un long cercle d'années ; que le tems ſoit un ſeul jour conſacré à vous honorèr, juſqu'à ce qu'enlevé dans les Régions céleſtes, vous nous laiſſiez ſur la terre plongés dans les larmes & ſans conſolation : voilà les voeux que nous faiſons lorſque le lever de l'aurore annonce l'aſtre du jour, & lorſqu'en terminant ſa carriere, il fait renaître les ombres de la nuit.

NOTES.

Ces deux Odes ſont ſublîmes ; on ne peut pas porter plus loin l'admiration, le reſpect, & l'amour pour les Héros qu'elles célébrent.

Fin du ſecond Volume.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de M. le Chancelier, le Tome second de l'*Idée de la Poësie Angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois : contenant, Discours Préliminaire sur le Poëme Didactique ; Essai sur la Poësie Angloise de Bukingham ; Critique de Dryden, par Rochester ; les Poëtes Anglois, par Addisson ; Progrès de la Poësie, par Me Montaigue ; Discours Préliminaire sur la Satyre ; Idylle, sur la mort de Rochester ; Satyre contre l'Homme ; Satyre sur un Repas ; Essai sur la Satyre, par Mulgrave ; Caractère du Duc de Bukingham ; Caractere d'Addisson, avec des Odes Lyriques*, dont j'ai ci-devant approuvé le premier Tome, sous le titre de *Traduction des Oeuvres de Philips*. Fait à Paris le 21. de Mars 1749.

GEINOZ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, ancien Adjoint de la Communauté des Libraires à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre : *Idée de la Poësie Angloise, ou Traduction de plusieurs Poëtes Anglois, avec des jugemens sur leurs Ouvrages ; de la comparaison de leur goût avec celui des Anciens & des François dans les mêmes genres*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A

CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous autres d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contrescel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt-cinq; qu'avant de l'exposer en

vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre Permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le quatorzieme jour du mois d'Avril, l'an de Grace mil ſept cens quarante-neuf, & de notre Regne le trente quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 144. F. 138. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 22. Avril 1749.

G. CAVELIER, Syndic.

